6.

Geschenk Seiner Majestät des Königs

März 1862.

140,919

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.
TOME PREMIER.

M. DCCLII.

Libri impr. rari qu. 154

Ex
Bibliotheca Regia
Berolinensi.

PREFACE.

C'Est à vous, mes amis, que j'offre cet ouvrage,
D'un cœur qui vous chérit c'eſt un legèr hommage;
Vous y verrez du ſérieux
Entremélé de badinage,
Des traits un peu facétieux
Dont la morale au moins eſt ſage:
Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inſpire dans cette préface;
Ma paſſion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'horace
M'ont fait poëte malgré moi;
Ma muſe tudesque & biſarre,
Jargonnant un français barbare,
Dit les choſes comme elle peut;
Et du compas français bravant la ſymétrie,

Le purisme génant & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut:
Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide éxactitude,
Dont les modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'hélicon.

ODES.

ODES.

ODE I.

A GRESSET.

DIVINITÉ des vèrs & des êtres qui penſent,
Du palais des eſprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant ſanctuaire où les humains t'encenſent
Ecoute mes concerts!

Rien

Rien ne peut réſiſtèr à ta force puiſſante,
Tu frapes les eſprits, tu fais couler nos pleurs:
Ton éloquente voix flatteuſe ou foudroiante
Eſt maîtreſſe des cœurs.

Tes raïons lumineux colorent la nature,
Ta main peupla la mèr, l'air, la terre & les cieux;
Pallas te doit l'égide, & vénus ſa ceinture;
Tu créas tous les dieux.

Sous un maſque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans:
La vérité ſévére en parut embellie,
Et toucha mieux nos ſens.

Tu chantas les héros: ton ſublime génie
En ſon immenſité bienfaiſant & fécond,
Relevant leurs exploits, embelliſſant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils ſont.

Auguſte doit ſa gloire à la lyre d'horace,
Virgile lui voua ſes nobles fictions:
Séduits par leurs beaux vèrs les mortels lui font grace
De ſes proſcriptions.

Tandis qu'appeſantis, vaincus par la matiére
Les vulgaires humains abrutis, fainéans,
Végétent ſans penſer & n'ouvrent la paupiére
Que par l'inſtinct des ſens:

Tandis que des auteurs l'éloquence déchuë
Croaſſe dans la fange au piéd de l'hélicon,
Se déchire en ſerpent, ou ſe traine en tortuë
Loin des pas d'apollon:

O toi fils de ce dieu, toi nourriſſon des graces,
Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf ſœurs,
Et l'on voit tour à tour renaître ſur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vèrs harmonieux, élégans, fans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur fimplicité,
Enfans du dieu du goût, enfans de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes foins laborieux nous vantent la pareffe,
Et chacun de tes vèrs paraît la démentir:
Non, je ne connais point la pefante molleffe
Dans ce qu'ils font fentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle athéne
Tu moiffonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'univèrs envieux de la feine
Applaudit à tes chants.

Berlin en eft frapée: à fa voix qui t'appelle,
Vien des muſes de l'elbe attendrir les foupirs,
Et chantèr, aux doux fons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaifirs.

ODE II.

LA FERMETÉ.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran deſtructeur des mortels,
Ce n'eſt point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'eſt à cette vertu conſtante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du ſort;
Inſenſible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu mépriſe la mort.

Des dieux la colére irritée,
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire prométhée
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal préſent de pandore
Sur l'univèrs a fait éclore
Des maux l'aſſemblage infernal;
Mais par un reſte de clémence,
Ces dieux placérent l'eſpérance
Au fond de ce préſent fatal.

Sur ce prodigieux théatre
Dont les humains ſont les acteurs,
La nature envèrs eux maratre
Semble ſe plaire à leurs malheurs;
Mérite, dignité, naiſſance,
Rien n'éxemte de la ſouffrance,
Dans nos deſtins le mal prévaut;
Je vois enchainer galilée,
Je vois médicis éxilée,
Et charles * ſur un échafaut.

Ici

* Charles I. roi d'angleterre.

Ici ta fortune ravie
Anime ton reſſentiment,
Là ce ſont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou ſur ta ſanté floriſſante
La douleur aiguë & perçante
Répand ſes cruelles horreurs;
Ou c'eſt ta femme, ou c'eſt ta mére,
Ton fidéle achate, ou ton frére,
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels ſur une mèr orageuſe
Navigent de fréles vaiſſeaux,
Malgré la fougue impétueuſe
Des barbares *tyrans des flots*;
Par les vents les vagues émuës
Soudain les élancent aux nuës,
Les précipitent aux enfèrs;
Le ciel annonce leur naufrage,
Mais raſſurés par leur courage
Ils bravent la fureur des mèrs.

Ainſi dans ces jours pleins d'alarmes,
La conſtance & la fermeté
Sont les boucliers & les armes
Que j'oppoſe à l'adverſité:
Que le deſtin me perſécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler:
Quand le vulgaire eſt plein de crainte,
Que l'eſpérance ſemble éteinte,
L'homme fort doit ſe ſignaler.

Le dieu du tems d'une aîle prompte
S'envole & ne revient jamais;
Cet être en s'échapant nous compte
Sa fuite au rang de *ſes bienfaits*;
Des maux qu'il fait & qu'il efface
Il emporte juſqu'à la trace,
Il ne peut changer le deſtin:
Pourquoi dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir & ſe plaindre ſans fin?

Je

Je ne reconnais plus ovide
Triſte & rampant dans ſon éxil;
De ſon tyran flatteur timide
Son cœur n'a plus rien de viril;
A l'entendre, on dirait que l'homme
Hors des murs ſuperbes de rome
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux, ſi pendant ſa disgrace
Il eût pu dire comme horace,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoiens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
Mortels vous devenez des dieux;
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable,
Triomphent de l'humanité;
Que peut ſur un cœur inſenſible,
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur & l'adverſité?

Régulus ſe livre à carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fièrs tyrans:
J'eſtime encor plus bélisaire
Dans l'opprobre & dans la miſére,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si loüis paraît admirable,
C'eſt lorsque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur,
L'homme joüit de la fortune
Dont le hazard ſeul eſt l'auteur;
Ce n'eſt point dans un ſort prospére
Que brille un noble caractére,
Dans la foule il eſt confondu;
Mais ſi ſon cœur croit & s'éléve
Lorsque le deſtin ſe fouléve,
C'eſt l'épreuve de la vertu.

L'a-

L'aveugle ſort eſt infléxible,
En vain voudrait-on l'appaiſer;
A ſa deſtinée invincible
Quel mortel pourrait s'oppoſer?
Non, toute la force d'alcide
Contre un torrent d'un cours rapide
N'aurait pu le faire nager;
Il nous faut d'une ame conſtante
Souffrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſaurait changer.

ODE III.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur, quel dieu m'inſpire!
Quel feu s'empare de mes ſens!
Vien muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens:
Soûtien-moi vertueux *alcide,*
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monſtres affreux;
Comme toi vangeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les

Les tempêtes dont le ravage
Brife les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvrent les mèrs du naufrage
De cent audacieux nochers,
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théatre d'atropos,
Sont moins craints ſur cet hémisphére,
Que n'eſt le flatteur mercenaire
Qui corrompt le cœur des héros.

L'inſinuante flatterie
Eſt la fille de l'intérêt,
L'artifice qui l'a nourrie
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle eſt ſans ceſſe au piéd du trône,
Son vain encens qui l'environne
Enyvre les rois & les grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.

Tel un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa téte ſuperbe
A l'africain audacieux;
Il rampe ainſi pour le ſurprendre,
Le piége qu'il a ſû lui tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs:
Ou telle une vapeur legére
Egare à l'inſtant qu'elle éclaire
Les trop crédules voiageurs.

Un adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique,
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche eſt trompeuſe & perfide,
Sa langue eſt un dard homicide
Qui frape & perce ſans effort,
Comme le chant de la ſyréne
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaiſir donne la mort.

O ciel!

O ciel! quelle métamorphoſe
En cédre change le roſeau,
D'un vil chardon fait une roſe,
Ou d'un ciron fait un taureau?
Mévius devient un virgile,
Therſite eſt l'émule d'achille,
Tous les objets ſont confondus:
Rois connaiſſez la flatterie,
C'eſt elle dont idolatrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent ſon indigne baſſeſſe
Adora d'infames tyrans,
Approuva leur ſcélérateſſe,
Et leur vendit chèr ſon encens;
La fortune préſomptueuſe,
La trahiſon, l'audace heureuſe,
Trouvérent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou catilina ſur le trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorsque preſſé de veine en veine
Mon ſang s'embraſe en s'agitant,
Et porte ſa flamme ſoudaine
Jusques dans mon cœur palpitant,
Que déja mon ame obſcurcie
M'abandonne à la frénéſie,
En vain le flatteur effronté
D'une éloquence décevante
Vantera ma couleur brillante,
Et l'enbonpoint de ma ſanté.

Loin que la baſſe flatterie
Puiſſe colorer nos défauts,
Cette coupable idolatrie
Ternit la gloire des héros;
Loués ou blamés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous ſommes,
Malades, ſains, diſpos, perclus;
Non ce n'eſt point votre éloquence,
C'eſt l'aveu de ma conſcience
Qui décide de mes vertus.

Loüis

Loüis qui fit trembler la terre,
Ce roi dont on craignait le bras,
Loüis était grand à la guerre,
Et très petit aux opéras;
Tous ces monumens de ſa gloire
Qu'un roi conſacre à ſa mémoire
Rendent ſon triomphe odieux;
Et je méconnais ſur le trône
Le conquérant de babilone,
Lorsqu'il ſe dit le fils des dieux.

Réveïllez vous de votre yvreſſe
Rois, princes, ſavans & guerriers,
Et ſubjuguez une faibleſſe
Qni *flétrit vos plus beaux lauriers*;
Voiez l'océan du menſonge
Où votre aveugle amour vous plonge,
Vous vous noiez par vanité;
Que votre ame au flatteur rebelle
Briſe le miroir infidelle
Qui lui cache la vérité.

O vé-

O vérité pure & brillante,
O fille immortelle des cieux,
De la demeure étincelante
Daignez deſcendre ſur ces lieux;
La lumiére eſt votre partage,
Diſſipez le ſombre nuage
Dont l'orgueïl couvre la raiſon;
Comme aux doux raïons de l'aurore
Le brouïllard épais s'évapore,
Qui s'étendait ſur l'horiſon.

Miniſtres qui ſuivez l'éxemple
Des cinéas & des mornay,
Vous ſeuls vous méritez un temple
Aux plus grands hommes deſtiné;
Vous dont la critique ſévére
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes ſeuls de vrais amis;
Flatteurs n'emploiez plus la ruſe,
Ne croiez point qu'elle m'abuſe,
Je connais vos traits ennemis.

Céſa-

Céſarion, ami fidéle
Plus tendre que pirithoüs,
Je retrouve en toi le modéle
De la premiére des vertus;
Que notre amitié ſans faibleſſe
Nous dévoile avec hardieſſe
Et nos erreurs & nos défauts;
Ainſi l'or que le feu prépare
Se purifie, & ſe ſépare
Du plomb & des plus vils métaux.

ODE IV.

LE
RÉTABLISSEMENT
DE
L'ACADÉMIE.

QUE vois-je, quel ſpectacle! ô ma chére patrie,
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie
Chaſſés de tes palais ſont bannis pour toûjours;
Les beaux arts ſont vainqueurs de l'abſurde ignorance,
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre, le compas;
La vérité, la gloire
Au temple de mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur

Sur le vieux monument d'un ruineux portique
Abattu par les mains de la groſſiéreté,
S'éléve élégamment un temple magnifique
Au dieu de tous les arts & de la vérité;
C'eſt là que le ſavoir, la raiſon, le génie,
Aiant vaincu l'erreur à force réunie,
Elévent un trophée aux dieux leurs protecteurs;
Ainſi qu'au capitole
Se portait le ſymbole
Du ſuccès des vainqueurs.

Sous le régne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la ſtupidité;
Ses tyranniques fèrs tenaient ſous leur puiſſance
Les membres engourdis de la ſimplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La vérité parut & lui ſervit de guide,
Il ſecoua le joug des paniques terreurs;
Sa main briſa l'idole,
Dont le culte frivole
Nourriſſait ſes erreurs.

Sur la profonde mèr où navigue le ſage
De ſa faible raiſon uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il eſt environné par l'immenſe infini;
Il le trouve partout & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni deſcendre,
Tout offusque ſes yeux, tout échape à ſes ſens;
Mais l'obſtacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux conſtans.

Par un dernièr effort la raiſon fit paraître
Ces ſublimes devins des miſtéres des dieux,
C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les connaître,
Ils éclairent la terre, ils lifent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource,
Ils ont ſuivi les vents, ils ont peſé les airs;
Ils domtent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte univèrs.

L'un

L'un par un priſme adroit & d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or & ces rubis,
Qu'aſſemble des raïons la gerbe étincelante
Dont phœbus de ſon trône éclaire le pourpris;
L'autre du corps humain que ſon art éxamine
Décompoſe avec ſoin la fragile machine,
Et les reſſorts cachés à l'œïl d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma déité la ſublime éloquence
Des beaux jours des romains nous ramener les tems,
Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du *génie* animer ſes enfans;
Ici coulent des vèrs, là ſe dicte l'hiſtoire,
Le bon goût reparaît, les filles de mémoire
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels;
N'écrivent dans leurs faſtes
De leurs mains toûjours chaſtes,
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voute azurée
On nous peind de cent dieux l'aſſemblage divèrs,
La nature eſt ſoumiſe à cette ame ſacrée
Qui gouverne les cieux, la terre & les enfèrs;
Dans cette immenſité chacun a ſon partage,
Aux antres de l'etna vulcain forge l'orage,
Eole excite en l'air les aquilons mutins;
Tandis que polhymnie
Par ſa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguſte aſſemblée,
Ces ſages confidens, ces miniſtres des dieux,
Ces céleſtes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même eſt éclairé par eux;
Leurs ſoins ont partagé l'empire des ſciences,
Leur ſénat réunit toutes les connaiſſances,
Leur eſprit a percé les ſombres vérités;
Leurs jeux ſont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par apollon dictés.

Fleu-

Fleuriſſez arts charmans; que les eaux du pactole
Arroſent déſormais vos lauriers immortels!
C'eſt à vous de régner ſur le monde frivole,
C'eſt au peuple ignorant d'honorer vos autels;
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de melpoméne & la voix d'uranie,
Vous célébrez les dieux, vous inſtruiſez les rois;
Une main ſouveraine,
Un goût puiſſant m'entraine
Sous vos ſuprémes loix.

ODE

ODE V.

LA GUERRE PRÉSENTE.

BELLONE, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle défoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voions-nous de leur ſang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée eſt livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mèr n'apperçoit ſur ſes immenſes bords
Que des naufrages & des morts.

Ce

Ce monſtre au front d'airain le démon de la guerre,
Monſtre avide de ſang & de deſtruction,
Ne s'eſt donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonnèr à la proſcription?
Jamais le vieux caron n'a tant chargé ſa barque,
De ſes funeſtes mains la redoutable parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuſeaux,
Où tenaient les jours des héros.

La diſcorde barbare encor toute ſanglante,
Secouant ſes flambeaux, excitant ſes ſerpens,
De l'antique cahos ſombre & farouche amante,
Ebranle la *nature & pourſuit les vivans*;
Elle guide leurs pas d'abîmes en abîmes,
Le déſeſpoir, la mort, la trahiſon, les crimes
Complices & vangeurs de ſes cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel transport inoui, quel nouveau feu m'anime?
Un dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſſéde, & ſon eſprit ſublime
Va prétèr à ma voix ſes immortels accens:
Que l'univèrs ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaiſez les transports de vos ſens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte univèrs,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fèrs;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire,
Ces humains ſont vos fils aiez un cœur de pére,
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un paſteur prudent à ſon devoir fidelle
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échape & prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe & paît ſous ſa conduite,
Et s'il traît ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre & bon monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets
Il allonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achette la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire,
Tels furent ces héros titus, marc-antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines,
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'univèrs entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau;
Quelle ſcéne tragique étale ce théatre?
L'europe, à ſes enfans trop cruelle maratre,
De l'aſie étonnée arme le puiſſant bras
Pour les dévouèr au trépas.

La ſibérie enfante un eſſain de barbares,
Les froids glaçons du nord mille fièrs aſſaſſins;
Je les vois réunis caſpiens & tartares
Marcher ſous les drapeaux bataves & germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui l'europe pour vous n'a plus aſſez de place,
La fureur des combats vous guide ſur les mèrs
Pour troublèr un autre univèrs.

Quitte

Quitte enfin le ſéjour de la voute azurée
Déeſſe dont dépend notre félicité,
O paix, aimable paix ſi longtems déſirée,
Vien fermer de janus le temple redouté;
Banni de ces climats l'intérêt & l'envie,
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie,
Alors nous mélerons à nos ſanglans lauriers
Tes myrtes & tes oliviers.

ODE VI.

LES TROUBLES DU NORD.

L'Univèrs ébranlé ne reſpire qu'à peine,
Tout le ſang fume encor que ſa rage inhumaine
Avait fait ruiſſeler dans l'horreur des combats;
On ne voit ſur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel,

Tel, après que la flamme éxerça ſa furie,
Accablé des débris de ſa triſte patrie
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funeſtes,
Ces ruines, ces reſtes
D'un long embraſement.

Tels nos triſtes regards nous découvrent nos pertes,
Du danube & du rhin les campagnes déſertes,
De la fureur des rois les veſtiges ſanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laiſſe encor tout fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triſtement aux lointaines contrées
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris:
Ah! familles trop tendres,
Il n'eſt plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans

Dans ſon épuiſement l'europe frénétique
Sentit de ſes transports la folie héroïque,
Et ſa faibleſſe enfin ralentit ſes fureurs,
Déſarma la vangeance
Réprima l'inſolence
De ſes fièrs oppreſſeurs.

La paix du haut des cieux de bellone vangée
Vint planter ſur ces bords l'olive négligée,
Sous cent verroux de bronze elle enferma janus,
Ramenant ſur ces rives
Les muſes fugitives
Qu'on ne connaiſſait plus.

C'eſt toi fille du ciel, dont la douce puiſſance
Raméne les plaiſirs, les arts & l'abondance,
Qu'éxilait loin de nous l'impitoiable mars;
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire
Ne craind plus les haſards.

Mais

Mais déja ſous l'etna l'audacieux typhée
Sent renaître en ſon ſein ſa fureur étouffée,
Il veut rompre les fèrs qui cauſent ſon tourment;
De ſon terrible goufre
Le bitume & le ſoufre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du nord s'élévent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fèr de l'étranger veut couper nos moiſſons;
Quelle eſt l'ardeur funeſte,
Ou bien quel feu céleſte
Embraſa ces glaçons?

La nature épuiſée en ce climat ſauvage
Fit naitre un peuple obſcur dans un dur eſclavage,
Rampant ſtupidement ſous un cruel pouvoir,
Nourri dans la ſouffrance,
Et de qui la vaillance
N'eſt qu'un vrai déſespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine
Ces hyperboréens, ces voiſins de la chine,
Ces peuples raſſemblés des bords du tanaïs;
Surpris qu'à la baltique
Un tyran politique
Les ait tous réunis.

Voi de tous tes forfaits quel eſt le fruit ſiniſtre,
Fléau de la ruſſie, éxécrable miniſtre,
Monſtre que la diſcorde a vomi des enfèrs!
C'eſt ton ame infidelle,
C'eſt ta fureur cruelle
Qui trouble l'univèrs.

Mais de l'illuſion le brouïllard ſe diſſipe,
Dans cet énigme obſcur je lis nouvel œdipe,
Que l'aigle des céſars par un dernièr effort,
Tremblant mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous ces monſtres du nord.

Se-

Secouant ſes flambeaux la diſcorde infernale
Répandant les venins de ſa bouche fatale,
D'une nouvelle amate empoiſonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour ſervir ſa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous heureuſes deſtinées,
Qui ſous le vieux ſaturne ourdites les années
Et les jours fortunés de l'univèrs naiſſant?
Serait-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un vangeur tout puiſſant?

Et quoiqu'en aboiant l'indiſcréte ſatyre
Divulgue avec aigreur que l'univèrs empire,
Que nous ferons ſuivis de plus méchans neveux;
Mépriſons ces chiméres,
Oui nous valons nos péres,
Ils valaient leurs aieux.

Mais quel dieu ſecourable a par ſa voix puiſſante
Arrété dans ſon cours l'audace violente,
Dont étaient animés nos furieux rivaux?
Il prolonge la tréve,
Il émouſſe le glaive
Qu'aiguiſait atropos.

Tel que le dieu puiſſant qui domine ſur l'onde
D'un coup de ſon trident frapa la mèr profonde,
Dont l'amant d'orithie excitait la fureur;
Les vagues s'appaiſérent,
En grondant reſpectérent
Les loix d'un dieu vainqueur.

Ainſi lorsque loüis en albion s'explique,
Que l'univèrs entend de ſa voix pacifique
Retentir en tous lieux les magnanimes loix;
Mars ſuſpend les alarmes,
Et renferme ces armes
Qui menaçaient cent rois.

Venez

Venez plaiſirs charmans, venez graces naïves,
Que vos jeux déformais embelliſſent nos rives,
Je conſacre mon luth au beau dieu des amours;
Je ſuis ſous ſon empire,
Déja ce dieu m'inſpire,
Adieu mars pour toûjours.

ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PEUPLES que la valeur conduiſit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de mars comblés de ſes faveurs,
Craignez que la pareſſe,
L'orgueïl & la molleſſe
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'inſtinct paſſager d'une vertu commune
Un état ſous ſes loix aſſervit la fortune,
Il brave ſes voiſins, il brave le trépas;
Mais ſa vertu s'efface,
Et ſon empire paſſe
S'il ne le ſoûtient pas.

Tels

Tels furent les vainqueurs de la fiére auſonie,
Ennemis des romains, rivaux de leur génie,
Ils impoſaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais carthage l'avouë,
Le ſéjour de capouë
Flétrit tous ſes lauriers.

Jadis tout l'orient tremblait devant l'attique,
Ses valeureux guerriers, ſa ſage politique
De ſes puiſſans voiſins arrétait les progrès,
Quand la gréce opprimée
Défit l'immenſe armée
De l'orgueïlleux xerxès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ſes noires injuſtices,
La lâcheté parut où régnait la valeur;
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainſi

Ainſi lorsque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ces ombres,
Dans ſon rapide cours un éclat ébloüit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop promt à diſparaître
Son feu s'anéantit.

Le ſoleïl plus puiſſant du haut de ſa carriére
Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumiére,
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivèrs;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univèrs.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource,
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource;
Quand la vermeïlle aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent
Bientôt s'enſeveliſſent
Au ſein du firmament.

Tel

Tel eſt, ô pruſſiens, votre auguſte modelle,
Soûtenez comme lui votre gloire nouvelle;
Et ſans vous arrétèr à vos premiers travaux,
Sachez prouvèr au monde,
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frapant de la haine céleſte,
Rien n'était arrété par l'ordre des deſtins;
Où proſpére le ſage
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élévent cet empire,
Soûtenez votre ouvrage ou votre gloire expire,
D'un vol toûjours rapide il faut vous élever;
Et monté près du faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Eſt prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos ſuccès proſpéres
Soiez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis ſous vos coups abattus
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

ODE

ODE VIII.

A MAUPERTUI.

LA VIE EST UN SONGE.

O Maupertui, chèr maupertui,
Que notre vie eſt peu de choſe!
Cette fleur qui brille aujourd'hui
Demain ſe fane à peine éclоſe;
Tout périt, tout eſt emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la deſtinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le ſeul délai d'une journée.

Mes beaux jours ſe ſont écoulés
Ainſi qu'une onde fugitive,
Mes plaiſirs ſe ſont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive;
Déja de la froide raiſon
Je ſuis la ſtoïque leçon,
Lorsque je baiſſe elle s'éléve;
Le préſent s'échape ſans fin,
L'avenir eſt très incertain,
Et le paſſé c'eſt moins qu'un réve.

Homme ſi fièr, homme ſi vain
De ce que ton faible eſprit penſe,
Connais ton fragile deſtin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme eſt court, il eſt borné;
Le ſort, du jour où l'homme eſt né,
L'entraine vèrs la nuit fatale;
Là dans la foule confondus
Les virgile, les mévius
Ont une deſtinée égale.

Vous

Vous que ſéduit l'éclat trompeur
D'un bien paſſager & frivole,
Vous qui d'un métal ſuborneur
Avez fait votre unique idole;
Pour qui voulez-vous l'amaſſer,
Vous que le monde voit paſſer
Comme une fleur qui naît & tombe?
Mortels déplorez vos erreurs;
Vos richeſſes & vos grandeurs
Vous ſuivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on ſa deſtinée?
Comment tant de vaſtes projets
Pour une courſe auſſi bornée?
Héros qui préparez des fèrs
A ce malheureux univèrs,
Pour établir votre mémoire;
Rappelez-vous ces conquérans
Inſcrits dans les faſtes du tems,
Pourrez-vous égaler leur gloire?

Je veux que de vos grands exploits
La terre paraiſſe alarmée,
Et qu'au niveau du nom des rois
Vous éléve la renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les ſiécles deſtructeurs
Font périr toutes vos grandeurs,
L'homme meurt, le héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
Les ſiécles groſſiront leur nombre,
Elevez-vous à leur côté,
Vous ſerez caché dans leur ombre;
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel ſera votre ſort funeſte?
Souvent un tyran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'univèrs le déteſte.

Que

Que de ſiécles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du cahos forma le monde!
Le tems ſoumet tout à ſa loi,
Le préſent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empreſſe à le ſuivre;
Homme, ton terme limité
N'eſt qu'un point dans l'éternité,
Etre un moment s'appelle vivre.

Si l'homme pouvait ſubſiſter
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oſerait-on flatter
L'orgueïl ſur *lequel il ſe fonde*;
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égalèr aux dieux,
Vous nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un inſtant, pour périr,
Vous nés pour vous anéantir,
Vous aſpirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleſte?
Le bien eſt un ſonge flatteur,
Et le mal un ſonge funeſte;
Tous ces divèrs événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée;
Partez chagrins, plaiſirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'atropos livrée.

Biens, richeſſes, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'apparence;
Non rien de ſolide ici-bas,
Tout jusqu'aux plus puiſſans états
Eſt le jouet de l'inconſtance.

Con-

Connaiſſons notre aveuglement,
Nos préjugés & nos faibleſſes;
Tout ce qui nous paraît ſi grand
N'eſt qu'un amas de petiteſſes;
Transportons-nous au haut des cieux,
De ſa gloire jettons les yeux
Sur paris, ſur péquin, ſur rome;
Leur grandeur diſparaît de loin,
Toute la terre n'eſt qu'un point,
Ah! que ſera-ce donc de l'homme?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le tems qui nous précéde,
Et l'abſorbante éternité
De l'avenir qui nous ſuccéde;
Toûjours occupés par des riens,
Les vrais tantales des faux biens,
Sans ceſſe agités par l'envie;
Pleins de ce ſonge ſéduiſant,
Nous nous perdons dans le néant,
Tel eſt le ſort de notre vie.

ODE IX.

AU COMTE DE BRUHL.

IL NE FAUT PAS S'INQUIÉTER DE L'AVENIR.

ESclave malheureux de ta haute fortune,
D'un roi trop indolent fouverain abſolu,
Surchargé des travaux dont le ſoin t'importune
Bruhl, quitte des grandeurs l'embaras ſuperflu;
Au ſein de ton opulence
Je vois le dieu des ennuis,
Et dans ta magnificence
Le repos fuit de tes nuits.

Deſcens

Deſcens de ce palais dont le ſuperbe faîte
Domine ſur la faxe en s'élevant aux cieux,
D'où ton eſprit craintif conjure la tempête
Que ſouléve à la cour un peuple d'envieux;
Voi cette grandeur fragile,
Et ceſſe enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une ville
Où tout feind de t'adorer.

Laſſe d'un faſte égal qui toûjours ſe répéte,
Connaiſſant le beſoin d'un moment de loiſir,
Souvent la vanité chercha dans la retraite
La liberté naïve *avec le doux plaiſir;*
Et dans un ſéjour champêtre
Qu'ornait la ſimplicité,
L'opulence a vu renaître
Un raïon de ſa gayeté.

Déja le printems fuit, l'aſtre du jour nous brule,
Le repos nous invite à vivre ſous ſes loix;
Déja nous reſſentons l'ardente canicule,
Le paiſible berger cherche l'ombre des bois;
Et ſuſpendant ſon haleine,
L'amant de flore épuiſé
Laiſſe ſécher dans la plaine
Le jasmin qu'il a baiſé.

Tandis que la nature au repos eſt livrée,
Ton eſprit inquiet veille ſur les ſaxons;
Tu crains déja de voir la guerre déclarée
Et la pruſſe liguée avec cent nations,
Les vagabonds de l'euphrate
Ravager ces vaſtes champs,
Qu'en eſclave le ſarmate
Cultive pour ſes tyrans.

Les

Les dieux par un effet de leur haute ſageſſe
Ont couvert l'avenir de nuages épais,
Ils confondent toûjours la vaine hardieſſe
Qui nous porte à percer ces ténébreux ſecrets;
Remplis de reconnaiſſance
Jouiſſons de leurs bienfaits,
Et plions ſous leur puiſſance
Sans nous en plaindre jamais.

L'homme régle auſſi peu le jeu de la fortune,
Qu'il peut régler du rhin le cours majeſtueux;
Tantôt il porte en paix ſon tribut à neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impétueux;
Gonflé des eaux des montagnes
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes
En noiant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un ſoleil brillant embelliſſe les cieux ;
Qu'importe à ma vertu le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre des jours l'appareil radieux?
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le tems promt à diſparaître
L'a dans ſon vol effacé.

Connaiſſez la fortune inconſtante & legére,
La perfide ſe plait aux plus cruels revèrs,
On la voit abuſer le ſage, le vulgaire,
Jouèr inſolemment tout ce faible univèrs;
Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs,
Dès demain elle s'apprête
A les emportèr ailleurs.

Fixe-

Fixe-t-elle ſur moi ſa biſarre inconſtance?
Mon cœur lui ſaura gré du bien qu'elle me fait:
Veut-elle en d'autres lieux marquer ſa bienveillance?
Je lui remets ſes dons, ſans chagrin, ſans regret:
Plein d'une vertu plus forte
J'épouſe la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

ODE

ODE X.

A VOLTAIRE.

QU'IL PRENNE SON PARTI SUR LES
APPROCHES DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT.

SOûTIEN du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'apollon, homére de la france,
Ne te plains point que l'âge à pas hâtifs
Vèrs toi s'achemine,
Et fans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.

La

La providence égale toutes choſes,
Le doux printems ſe couronne de roſes,
L'été de fruits, l'automne de moiſſons;
L'hivèr l'indolence
A la jouiſſance
Des autres ſaiſons.

Voltaire, ainſi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage,
S'il a paſſé la fleur de ſes beaux jours,
La raiſon diſerte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieïllit, ſa ſuperbe ſageſſe
Avec dédain condanne la jeuneſſe,
Qui par inſtinct ſuit une aimable erreur;
L'ambition vaine
L'excite & l'entraine
Au champ de l'honneur.

Lorsque le tems qui jamais ne s'arrête
De cheveux blancs a décoré ſa tête,
Par ſa vieilleſſe il ſe fait reſpecter;
L'intérêt l'amuſe
D'un bien qui l'abuſe,
Et qu'il faut quitter.

Toi dont les arts filent la deſtinée,
Dont la raiſon & la mémoire ornée
Font admirer tant de divèrs talens;
Se peut-il, voltaire,
Qu'avec l'art de plaire
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de priſe,
Un bel-eſprit nous charme à barbe griſe;
Lorsque ton corps chemine à ſon déclin,
Le dieu du permeſſe
Te remplit ſans ceſſe
De ſon feu divin.

Je

Je vois brïller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaſte génie,
Et c'eſt ainſi que l'aſtre des faiſons
Des bras d'amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux raïons.

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui ſans penſer languit dans la miſére,
Traine ſes jours & ſon nom avili,
Sortant de ce ſonge,
Pour jamais ſe plonge
Dans un ſombre oubli:

Tu vois déja ta mémoire eſtimée,
Et dans ſon vol la promte renommée
Ne publier que ta proſe & tes vèrs;
Tu reçois l'hommage
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'univèrs.

Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avait verſé ſes poiſons ſur ta vie,
Que tes vertus ont ſi fort éclipſés,
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire
Se verront forcés.

Quel avenir t'attend divin voltaire!
Lorsque ton ame aura quitté la terre,
A tes genoux voi la poſtérité:
Le tems qui s'élance
Te promet d'avance
L'immortalité.

EPI-

EPITRES.

EPITRE I.

A

MON *FRERE DE PRUSSE.*

Vous à qui je dois le plus fincére amour,
En qui j'aime le fang qui nous donna le jour,
De mes plus chèrs parens la reſſemblante image,
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage,

O frére en qui je vois brillèr avant les ans
Toutes les qualités qu'ont les héros naiſſans,
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincére,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.
Votre eſprit par les arts dès l'enfance éclairé
De l'orgueïl d'un grand nom ne s'eſt point enyvré,
De vos aieux fameux que nous vante l'hiſtoire
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire,
Toute gloire étrangére eſt indigne à vos yeux;
La vertu, les talens ont-ils beſoin d'aieux?
Le courage d'ALBERT qu'on ſurnomma L'ACHILLE
N'eſt pour ſes deſcendans qu'une leçon utile,
Celui qui de NESTOR mérita le ſurnom,
Et ce prince éloquent qu'on nomma CICÉRON,
Ont reçu pour eux ſeuls ce tribut légitime
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique eſtime,
Mais il ne paſſe point à la poſtérité;
Qui veut avoir un nom doit l'avoir mérité.
Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix dans la guerre également ſublime
Lui fit par l'univèrs donner le nom de GRAND,
Nous met comme des nains à côté d'un géant:

Il marqua nos devoirs, ſa vie eſt notre livre,
Plus l'éxemple nous touche & plus il le faut ſuivre.
Si malgré tous les ſoins & l'art du jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fèr retrancherait cette plante ſauvage
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.
Les fils de jupitèr, s'ils n'étaient pas des dieux,
N'en ont pas moins paru des héros dignes d'eux.
C'eſt un roc élevé que la haute naiſſance,
On y découvre l'homme à travèrs l'apparence,
Malignement ſuivi par des yeux attentifs
On juge ſes deſſeins & leurs ſecrets motifs,
Et ſur ſes actions le public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems,
Il lit au fond du cœur, ſes regards ſont perçans;
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévéro
Condanne dans les grands les défauts du vulgaire;
Richeſſes, dignités, honneurs, rien ne nous ſert,
Un défaut nous décrie, un ſeul faux pas nous perd:
De nos legers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la promte renommée,

Ses cent bouches prônans nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, ou nous font des rivaux.
Ainſi plus votre rang vous éléve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, & vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'éxemple a de pouvoir.
L'éxemple d'un monarque impoſe & ſe fait ſuivre,
Lorsqu'AUGUSTE bûvait la pologne était yvre,
Lorsque le grand LOÜIS brûla d'un tendre amour,
Paris devint cythére & tout ſuivit la cour;
Quand il ſe fit dévot, ardent à la priére
Le lâche courtiſan marmota ſon bréviaire.
Tout prince eſt entouré de vils adulateurs
De ſes goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour ſon ame commune
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.
Aléxandre, dit-on, eut le torticoli,
De tous ſes courtiſans le cortége poli
Par art négligemment laiſſait pancher la tête.
Des ſeigneurs de la cour tel eſt l'uſage honnête,
Renverſez à la fois la coupe, le poiſon
Qui corrompant vos mœurs perdrait votre raiſon.

Quel-

Quelque ſoit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains ſoit toûjours votre ouvrage,
Et plus ils ſont ingrats plus ſoiez généreux,
C'eſt un plaiſir divin de faire des heureux;
Surtout n'abuſez point d'une vaſte puiſſance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vangeance;
Qui ne peut ſe domter, qui ne peut pardonner
Eſt indigne du rang qui l'appelle à régner.
De nos conditions le deſtin fut le maître,
Et nous ſommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charruë & l'autre fut céſar.
C'eſt ainſi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un uſtenſile abject ou le ſaint qu'on révére,
Sa matiére eſt égale, & c'eſt ſa volonté
Qui ſeule en fait l'uſage & forme ſa beauté.
Ainſi tous ces humains dont la terre fourmille
Sont fils d'un méme pére & font une famille,
Et malgré tout l'orgueïl que donne votre rang,
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de votre ſang:
Ouvrez toûjours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur miſére avec votre fortune;

Voulez-vous en effet paraître au deſſus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.
Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au temple de mémoire,
Leur ame juſte & pure, & ſurtout leur bonté
Annoblit à mes yeux la faible humanité;
Mon cœur en les nommant eſt ému de tendreſſe,
On fait en leur faveur grace à toute l'eſpéce;
Péres de leurs ſujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs ſouverains.
Il eſt un monſtre affreux né de la perfidie,
Cruel dans ſes excès & calme en ſa furie;
Son viſage hideux ſe cache ſous le fard,
Son ſouffle eſt venimeux, ſa langue eſt un poignard;
La trahiſon l'arma de ſes noirs artifices,
Il fut par tiſiphone endurci dans les vices,
Il reſpire le meurtre, il bleſſe en careſſant,
Il défend le coupable, il pourſuit l'innocent;
De ſes traits empeſtés l'atteinte eſt incurable,
L'affreuſe calomnie eſt ſon nom redoutable.
Craignez d'être ſurpris par ce monſtre trompeur,
Fuiez de ſes complots la cruelle noirceur,

Pan-

Panchez vèrs l'accuſé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez perſonne avant que de l'entendre.
Si vous voulez pour l'âge amaſſer un tréſor
Plus chèr, plus précieux que les bijoux & l'or,
Dévouez vos beaux jours dès votre adoleſcence
Aux arts ingénieux, à l'auguſte ſcience;
C'eſt l'école où ſe forme & le cœur & l'eſprit,
La ſageſſe eſt le lait dont l'ame ſe nourrit;
L'erreur eſt ſon poiſon, l'antidote eſt l'étude,
D'un ſi noble travaïl contractez l'habitude.
L'étude embraſſe tout, (tant elle a de grandeur!)
L'air, la terre, la mèr, le ciel & ſon auteur,
Les deſſeins du très-haut, ſes ouvrages immenſes;
Mais loin que votre eſprit fièr de ſes connaiſſances
Perde ſur l'infini ſon tems à méditer,
Au bord de cet abîme il faut vous arréter.
Qu'avec votre ſavoir marche la modeſtie,
Aiez toûjours pour but l'amour de la patrie;
Qui s'inſtruit pour brïller n'en devient pas meïlleur,
C'eſt peu de s'éclairer, il faut régler ſon cœur.
Soiez l'ami des arts, & des talens le pére,
Mais fachez réunir par un choix néceſſaire

Les qualités du ſage à celles du héros;
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux.
Au ſein de ſes exploits le vainqueur de carthage
Entre apollon & mars partageait ſon hommage:
Volez, à ſon éxemple étonnez l'univèrs;
La gloire a cent chemins, ils vous ſont tous ouverts.
Il eſt une beauté dont la fraîcheur naiſſante
Des plus vives couleurs paraît reſplendiſſante;
La ſanté ſur ſon front brille dans ſa vigueur,
La gayeté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle eſt transport, tout eſt rempli de vie,
Elle aime les plaiſirs & méme la folie;
Sur un trône de fleurs elle embraſſe vénus,
Et le thyrſe à la main folâtre avec bacchus;
Ne connaiſſez-vous point cette aimable déeſſe?
Mon frére, elle eſt en vous, c'eſt la vive jeuneſſe.
Craignez de ſes excès l'égarement fatal,
L'abus de ſes plaiſirs change le bien en mal.
La molleſſe en tout tems fut contraire à la gloire,
Sur elle remportez la premiére victoire;
Domtez vos paſſions il en eſt encor tems,
Elles ſont des humains eſclaves ou tyrans;

Qui

Qui ne les aſſervit ſous un ſceptre ſtoïque
Eſt contraint de plier ſous leur bras deſpotique;
Rien de plus flétriſſant pour un cœur généreux,
Que d'être ſubjugué par leur pouvoir honteux.
Mais ſurtout des héros évitez la faibleſſe,
Fuiez d'un tendre amour l'amorce enchantereſſe;
On peut à tous ſes goûts ſe préter ſagement,
Le plaiſir eſt plus fin goûté modérément:
Je blâme comme vous cette miſantropie,
Qui veut nous ſéqueſtrer des biens de cette vie
En nous interdiſant tout genre de plaiſirs.
Que ſeraient les humains ſans vœux & ſans déſirs?
Des eſprits engourdis, des êtres imbéciles,
De la ſociété membres très inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal
Seraient *enſevelis dans un ſommeil* fatal:
Nos déſirs ſont des feux qui réchauffent notre ame,
C'eſt leur embraſement qu'on redoute ou qu'on blâme;
Il eſt certain milieu qu'il faut ſavoir tenir,
La ſageſſe, mon frére, y fait enfin venir.
Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe!
De mes égaremens je ſens toute l'yvreſſe,

Je

Je ſens, en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu ſecret mon orgueïl confondu:
Sans trainer ce diſcours & trop long & trop ample,
Ah! je devrais plutôt vous précher par l'éxemple.

EPITRE II.

A HERMOTHIME:

SUR L'AVANTAGE DES LETTRES.

ECoutez hermothime, une amitié ſincére
Remplit mon cœur pour vous des ſentimens d'un pére;
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai haté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois *plein de douleur dans votre* adoléſcence
Le cours impétueux de vos égaremens;
Cet empire fatal qu'ont uſurpé vos ſens,
Le frein de la raiſon ſecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paſſage,
Ces feux ſéditieux qui brûlent votre cœur;
Tout ce que je prévois, helas! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant ſur les pas des compagnons d'ulyſſe,
Je vous vois priſonnier dans ce palais honteux
Où circé transforma ſes captifs malheureux.
C'eſt là que les plaiſirs ont la voix des ſyrénes,
Leurs preſtiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,
La licence, le bruit, la fauſſe liberté
Vous tiennent engourdi dans votre oiſiveté.
Je vous dois mes ſecours, je veux d'un bras ſtoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal & faire évanoüir
Ce ſonge du bonheur dont vous croiez joüir.
Si le vice abrutit & rend l'homme difforme,
Devez à vos vertus votre premiére forme,
Reprenez ces travaux qui relévent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit, qui ménent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile
Qui de ſes paſſions porte le joug ſervile,
Qui ne diſtingue point dans ſa brutalité
Le plaiſir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de vénus d'avec les propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toûjours vuides.

Suivez

Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon:
Préférez ſes conſeils, la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire:
Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme;
Qui charment la jeuneſſe & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité:
Ces vrais biens au deſſus de la viciſſitude
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſolitude,
Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en éxil, à la cour;
Ils ſont dans tous les tems le bonheur de la vie.
Les dieux pour nous marquer leur clémence infinie,
Aiant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prété l'appui de deux êtres divins;
L'un c'eſt le doux ſommeïl, l'autre c'eſt l'eſpérance.
Mais de ces mémes dieux la puiſſante aſſiſtance
Pour les ſages exprès fit un conſolateur,
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur;

C'eſt l'étude en un mot, beauté toûjours nouvelle,
Plus on la voit de près plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que ſon amour remplit
Négligent les faux biens & cultivent l'eſprit;
La ſcience eſt le don que ſa main diſtribuë,
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtituë,
Les arts ſont comme églé dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'amant le plus tendre & le plus aſſidu.
Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes;
L'uſage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'eſt le tréſor ſacré de toutes les vertus.
La vérité tenant la plume de l'hiſtoire,
Embraſſant tous les tems préſente à la mémoire
Ces empires puiſſans que le ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaiſſer & mourir.
C'eſt là qu'on apprend l'art de régner ſans puiſſance
En pliant les eſprits au gré de l'éloquence;
Qu'on ſe connaît ſoi-même, & que maître de ſoi
En domtant ſes déſirs on eſt ſon propre roi;
Qu'avançant pas à pas l'expérience ſûre
A force de ſonder devine la nature;

Qu'à

Qu'à l'aide du calcul dont l'eſprit eſt muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premiéres cauſes,
Et ſaiſir les liens les plus ſecrets des choſes.
Oui le ſage en effet maître des élémens
Raſſemble tous les lieux, réunit tous les tems;
Il voit avec mépris ſur ce triſte hémisphére
De la grandeur des rois la ſplendeur paſſagére,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des paſſions le charme ne l'abuſe.
Ainſi lorsque mételle aſſiégea ſyracuſe,
Archiméde ignorait dans un ſage repos
Le ſuccès des romains dans leurs derniers aſſauts.
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités il éclairait le monde;
Dans ce ſublime extaſe il ne s'apperçut pas
Du monſtre dont le fèr lui portait le trépas.
Ce citoien des cieux habitant ſur la terre
Déplorait les humains qui ſe faiſaient la guerre;
Son eſprit affermi contre les coups du ſort
Mépriſait les faux biens, les malheurs & la mort.

Mais ces antiques faits vous paraiſſent des fables,
Voiez donc de nos jours des éxemples ſemblables,
Voiez ce philoſophe entouré de jaloux,
Toûjours perſécuté, toûjours modeſte & doux.
Lorsque bayle entendit qu'un démon ſcholaſtique *
Animé contre lui d'un zéle fanatique,
Avait à roterdam fait raïer les tributs
Que le batave épris païait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſoûrire
Il plaignit ſon rival & pourſuivit d'écrire.
Malgré la noire envie & les grands en courroux
Les tréſors de l'eſprit reſtent toûjours à nous,
Ils ſont . . . mais je vous vois ſombre, diſtrait & tiéde,
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excéde.
„Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers
„Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers;
„On connaît mes aieux, mon antique nobleſſe
„M'allia dans l'empire à mainte fiére alteſſe;
„Je poſſéde des biens, des talens, de l'eſprit,
„Et je plais ſi j'en croi ce que le monde en dit;
„La nature agiſſant comme une tendre mére
„A ſi bien fait pour moi que l'art n'a rien à faire.

* Jurieu.

J'en

J'en conviens, la nature eut des égards pour vous,
Mais ſans vous courroucer qu'il ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoins de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie au vèr ſervant de hute,
De la vigne qui croît ſauvage dans les champs.
C'eſt l'art qui les rafine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé paſſant ſous des roulettes
Artiſtement tiſſu par mille mains adraites
Ebloüit dans l'étoffe, & ſes riches couleurs
L'égalent à l'iris & ſurpaſſent les fleurs.
La vigne produirait ſans jardiniers habiles
Au lieu d'un doux nectar des pampres inutiles;
Quand la nature a fait c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.
Vous avez de grands biens, mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de *vil métal vous comblera de gloire,*
Et que de vos aieux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus?
Votre eſprit eſt imbu de préjugés vulgaires,
Vos parchemins uſés ne ſont que des chiméres;
Le mérite eſt en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hazard reclâme & reprend comme ſiens.

Quelle

Quelle erreur d'y placer notre bonheur ſuprême!
Leur prix eſt idéal, ils ne ſont rien d'eux-même.
Vingt-mille francs à brieg font un homme opulent,
S'il les porte à berlin il n'eſt qu'un indigent;
Quand berlin le mépriſe & que tout brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure en plaignant ſon délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait ſur ſon bien?
Ce ſujet me rappelle un conte aſſez grotesque
D'un certain vieux bernard perſonnage burlesque,
Qui ſeigneur ſuſerain de huit millions d'écus,
Sans graces, ſans talens, mais fièr d'être un plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte
Et pour tout paraſite également couverte.
Dans la maiſon logeait un aimable bernard
Qui nourri d'ambroiſie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'ovide, imitateur d'horace,
Sur le pinde auprès d'eux avait choiſi ſa place.
Vint à cette maiſon un duc des plus gourmets,
Qui ſur ſes doigts ſavait l'apicius français.
Qui voulez-vous? lui dit un ſuiſſe à bonne mine.
Celui des deux bernards auprès duquel on dine,

Répon-

Répondit le ſeigneur d'un air déterminé,
Mépriſant les bernards, eſtimant le diné,
Trouvant à la maiſon, à la table peut-être
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.
Hermothime, les biens ne ſont que des jaloux,
Ils ſemblent nos amis, ils ſont à nos genoux,
La fortune à leur gré d'un ſot fait un voltaire;
Sommes-nous malheureux? nous ceſſons de leur plaire,
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
S'ils vantaient des vertus qu'en nous ne vit perſonne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.
Le mérite à la longue à coup ſûr eſt vangé
D'un midas par le peuple en grand homme érigé,
Tout l'appareïl pompeux de ſa magnificence
Envain cachait d'un fat la ſotte inſuffiſance,
C'eſt un balon bouffi qui s'enfle par le vent,
Percez-le, l'air s'échape, il s'affaiſſe à l'inſtant.
La fortune en ſes dons n'en a point de ſolides,
Ses progrès ſont ſubits, ſes chûtes ſont rapides.
Je mépriſe un faquin de titres revétu,
Mon encens n'eſt offert qu'à la ſeule vertu,

Au jeune algarotti qui d'une ardeur active
Défriche ſon eſprit, l'embellit, le cultive,
Au ſceptique d'argens, au ſage maupertui,
A l'homére français des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soiez ſage en vos mœurs & dans les arts habile;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite à la longue eſt toûjours recherché,
Le beſoin le connaît, il l'implore, il l'admire.
Le premier des plaiſirs eſt celui de s'inſtruire,
C'eſt peut-être le ſeul qui ſouffre des excès
Et que les noirs remors n'accompagnent jamais.
Mais vos plaiſirs pervèrs qu'avec raiſon je blâme
Laiſſent en nous quittant un vuide affreux dans l'ame,
Et le peſant ennui blazé ſur tous les goûts
L'air ſombre, l'œïl éteint, vient s'endormir chez nous.
Si l'appât de la gloire en ſecret vous attire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'apollon que pour les fils de mars.
On a vu des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'eſprit, à la vertu du ſage.

Le

Le vainqueur de l'aſie en ſubjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits
Eſtimait ariſtote & méditait ſon livre;
Heureux, ſi ſon humeur plus docile à le ſuivre
Réprimant un courroux trop fatal à clytus
N'eût par ce meurtre affreux obſcurci ſes vertus!
Mais ce méme aléxandre arrétant ſa furie
Dans thébes de pindare épargna la patrie.
La gréce était alors le berceau des beaux arts,
La ſcience y nâquit ſous les lauriers de mars.
De la gloire des rois vains juges que nous ſommes!
L'époque des beaux arts eſt celle des grands hommes.
Avant qu'on eût vu rome au point de ſa ſplendeur,
Le ſénat n'honorait que la ſeule valeur;
Mais le grand africain deſtructeur de numance,
Protecteur d'ennius, ami de la ſcience,
Apprit par ſon éxemple à ſes groſſiers rivaux,
Que les arts n'ont jamais dégradé les héros.
Céſar vint après lui, le vainqueur de pompée
Tint dans ſes mains le ſceptre & la plume & l'épée.
Depuis, l'heureux auguſte appaiſant l'univèrs
Dans un temple pompeux plaça le dieu des vèrs;

La muſe de virgile & la lyre d'horace
A la poſtérité pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illuſions
Détournérent nos yeux de ſes proſcriptions.
Après les antonins mars rempli de furie
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie,
Apollon prit ſon vol vèrs la céleſte cour,
Le dieu du goût quitta ce terreſtre ſéjour;
Le tibre vit les huns ſe diſputer ſes rives,
Et l'on n'entendit plus que muſes fugitives
Attendrir l'orient de leurs triſtes récits.
Douze ſiécles après s'éleva MÉDICIS,
A ſa voix les beaux arts rappelés à la vie
Pour la ſeconde fois ornérent l'italie.
François premier envain chez ſes peuples groſſiers
Des grecs & des latins transplanta les lauriers;
Ces tems ſi fortunés n'étaient pas près d'éclore,
Richelieu par ſes ſoins en prépara l'aurore,
Loüis à ſa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut tout à la fois térence, cicéron,
Sophocle, euclide, horace, anacréon, ſaluſte,
Et l'on revit les jours d'aléxandre & d'auguſte.

Ainſi

Ainſi tous ces héros dans ces tems fortunés
Ont été par les arts doublement couronnés,
L'éxemple & le plaiſir guidaient à la ſcience,
Et la gloire en était l'illuſtre récompenſe.
Qu'heureux ſont les mortels avides de ſavoir!
Eclairer notre eſprit eſt pour nous un devoir;
La ſcience, hermothime, eſt pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.
Eſprits anéantis, automates peſans,
Imbécilles humains abſorbés dans vos ſens,
On voit revivre en vous ce monarque ſuperbe
Qui privé de raiſon dans les bois broutait l'herbe;
Votre vie eſt un réve, un ſtupide ſommeïl,
Et vous aurez vécu ſans avoir de réveïl.
Craignez ce ſort affreux ô mon chèr hermothime!
Prêt à vous aſſoupir que ma voix vous ranime,
Laiſſez, laiſſez périr des imprudens, des fous
Plongés dans leurs plaiſirs, noiés dans leurs dégoûts,
Opprobres des humains que le monde mépriſe.
La ſageſſe proſpére où périt la ſottiſe;
A tout être créé le ciel accorde un don,
Aux animaux l'inſtinct, aux hommes la raiſon.

Qui vèrs les vérités ſent ſon ame élancée
Animal par les ſens eſt dieu par la penſée;
Pourriez-vous négliger ce préſent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoien des cieux?
L'eſprit ſe perd enfin chez les ſardanapales,
Il eſt pareïl au feu qu'attiſaient les veſtales,
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît ſans ceſſe il s'éteint & périt.
Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre,
Végéter c'eſt mourir, beaucoup penſer c'eſt vivre.

EPI-

EPITRE III.

SUR

LA GLOIRE ET L'INTÉRET.

SOit dégoût, ſoit dépit, ou bien ſoit que tout s'uſe,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuſe,
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriére-ſaiſon,
Il eſt tems d'écouter la tardive raiſon.
Tout plait également à l'aveugle jeuneſſe;
D'autres tems d'autres mœurs, à la fin la ſageſſe
Etouffe les transports de nos déſirs ardens.
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon ſens,
Et la balance en main peſons au poids du juſte
Les cruautés d'octave & les vertus d'auguſte.

Ce

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Pouvons-nous le donnèr à ce fièr inſulaire
Qui de ſon cabinet croit agiter la terre;
De ſes propres ſujets habile ſéducteur,
Qui des grands & des rois dangereux corrupteur
Marchande au poids de l'or un ſecours mercenaire,
Et ſouscrit en riant cet arrêt ſanguinaire,
Mortels égorgez-vous, tel eſt mon bon plaiſir!
Comment ſans murmurèr enfin peut-on ſouffrir
Qu'un lâche, un harpagon, qu'un mépriſable avare
Du nom de vertueux par vanité ſe pare?
Par quel droit oſe-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il eſt l'uſurpateur,
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites;
Quels ſont donc ſes hauts-faits? quels ſont ſes grands mérites?
Son navire eſt frété, prêt à ſortir du port
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le ſort,
Il brûle de partir, & ſon eſpoir le flate
D'acquérir les tréſors de l'inde & de l'euphrate,
D'enrichir ſes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux génois découvrit les chemins.

Mais

Mais l'aquilon s'appaiſe, on l'appelle, il s'embarque,
On léve l'ancre, il part plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les faiſons,
L'été n'a plus de feux, l'hivèr plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.
Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots lancés aux cieux retombent aux enfèrs,
Eole ſe déchaine & pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau dématé ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés pilotes, matelots
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots,
Notre avare maudit cet élément perfide.
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide
Sans daigner lui donner le tems de ſe ſécher,
L'entraine en lui diſant: „debout, il faut marcher,
„Mépriſe des dangers la terreur importune;
„Les chemins épineux ſont ceux de la fortune.
Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare à l'intérêt lié
N'héſite qu'un moment, ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude

Chaſſent de ſon eſprit tout déſir de repos,
Le ſommeïl ſur ſon front voit faner ſes pavots,
Et notre forcené tout mouïllé du naufrage
Une ſeconde fois court affronter l'orage.
Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous ſommes!
Le ſort plus qu'on ne penſe égale tous les hommes,
A nos néceſſités le ciel avait pourvu,
Quel uſage midas fait-il du ſuperflu?
Je vois de jour en jour accroître ſes miſéres
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires;
Moins riche des tréſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſſéde pas.
C'eſt bien pis, ſi ce fou comblant le ridicule
Sans joüir de ſon bien ſans ceſſe l'accumule,
Afin qu'un beau matin la mort à l'œïl hagard
De ſa tranchante faulx moiſſonnant le richard,
Mette en poſſeſſion de cette immenſe proie
Un parent affamé qui s'en pâme de joie;
Qui ſans donner le tems d'enterrer le vilain,
Vuide ſon coffre fort & boit ſon meilleur vin;

Tel

Tel eſt d'un faux eſprit l'égarement extrême!
L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain,
Il marche à la grandeur le poignard à la main;
Ses deſſeins, ſes hauts-faits ſont autant d'injuſtices,
Tout jusqu'à ſes vertus devient en lui des vices;
Ces triſtes paſſions charmes des cœurs pervèrs
Renverſent les états & troublent l'univèrs.
Je vais ſur ce ſujet vous contèr une hiſtoire;
Le ſordide INTÉRÊT & la ſuperbe GLOIRE
Voiageant par le monde enrolaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats;
Pâtres, bourgeois, guerriers, prêtres, ſeigneurs, miniſtres
Etaient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres;
Ils virent en paſſant près d'un petit hameau
Un berger peu connu qui guidait ſon troupeau;
Il ſe nommait damon, & malgré ſa naiſſance
Des plus rares talens il avait la ſemence,
De l'eſprit, un cœur tendre, & dans ſa pauvreté
Du goût pour le repos & pour la liberté;
Seul avec ſa philis, ſes moutons, ſa houlette,
Il vivait loin du monde, heureux dans ſa retraite.

„Quel berger! (dit la gloire) ah! verrons-nous tous deux
„Qu'il nous faſſe l'affront d'être heureux à nos yeux?
„Nous avons égaré dans nos routes ſcabreuſes
„Des plus ſages humains les ames vertueuſes.
„Que de mortels ſans nous dans le ſein de la paix
„Joüiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
„Allumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„Et nagé dans le ſang de guerriers expirans?
„Quoi! tandis qu'ici-bas nous ſommes tout-puiſſans,
„Mon frére, verrons-nous lâchement ſans rien dire,
„Que cet heureux berger échape à notre empire?
„Ah, troublons ſon repos, égarons ſa vertu,
„Qu'il tombe dans le piége à nos piéds abattu!
Alors pour mieux voiler leur funeſte impoſture,
Ils prennent d'un berger l'habit & la figure,
Ils abordent damon d'un air doux & flatteur;
La GLOIRE parle ainſi; „je te plains chèr paſteur,
„Faut-il que les talens dont ton eſprit abonde
„Reſtent enſevelis pour nous & pour le monde?
„Quitte l'obſcurité, connais-toi mieux damon,
„C'eſt une double mort que de mourir ſans nom;

„Il

„Il faut à tes vertus une illuſtre carriére,
„Il eſt tems, viens, ſuis-moi, parais à la lumiére,
„Ceſſe de te cacher ton mérite éminent,
„La fortune t'appelle & la gloire t'attend.
„J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„Choiſis, deviens auteur, miniſtre ou capitaine;
„De tes contemporains applaudi, reſpecté
„Ton nom peut paſſer même à l'immortalité.
„Vois-tu bien ces bergers ébloüis de ta gloire
„S'écrier tous ſurpris & ne pouvant le croire,
„C'eſt donc là ce damon que nous connûmes tous?
„Colin & licidas en ſont déja jaloux,
„Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs ſans pareïlles!
Damon à ce diſcours nouveau pour ſes oreïlles
Sent un trouble ſecret, un charme ſuborneur
A porté ſon poiſon jusqu'au fond de ſon cœur,
L'ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.
L'INTÉRÊT attentif s'apperçoit qu'il s'égare,
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déja troublé
Afin de lui donnèr un aſſaut redoublé,
Et d'excitèr encor dans le fond de ſon ame
L'infatiable ſoif de ſon métal infame.

„Connais ton ignorance ô ruſtique paſteur!
„Apprens de moi (dit-il) quel eſt le vrai bonheur:
„Tu n'ès qu'un indigent & tu crois être ſobre,
„Va, ta ſimplicité dans le fond n'eſt qu'opprobre!
„Quoi! damon lâchement eſclave d'un troupeau
„Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau,
„Tandis que tant d'humains vivant dans l'opulence
„Ont conſacré leurs jours à la molle indolence?
„Ah, quel luxe charmant s'étale chez les grands!
„Des palais ſomptueux logent ces fainéans,
„Leurs promenades ſont des pompes triomphales,
„Leurs repas des feſtins, leurs jeux des ſaturnales.
„Les hommes ici-bas aux richeſſes ſoumis
„Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis;
„Sans argent il n'eſt rien que miſére & baſſeſſe,
„On prône vainement la ſtérile ſageſſe;
„Un eſprit merveilleux, un mérite divin
„Vous laiſſent ſans argent un vertueux faquin.
„L'or a dans ces climats une entiére puiſſance,
„Il donne à tous vos goûts une heureuſe influence;
„Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„Votre cœur brûle-t-il de feux ſéditieux?

„Fra-

„Frapez d'un marteau d'or, les portes ſont ouvertes,
„Vos talens ſont pronés, vos ſottiſes ſouffertes;
„De l'univèrs entier ce précieux métal
„Eſt le premier mobile & le nerf principal.
Le malheureux damon que l'intérêt aſſiége
Ne peut plus réſiſtèr & tombe dans le piége;
Ses moutons & philis objets de ſes plaiſirs
Sont effacés ſoudain par de nouveaux déſirs;
Ce champêtre ſéjour lui devient inſipide,
Des grandeurs & des biens ſentant la ſoif avide
Il abandonne enfin philis & ſes brebis.
Dieu! que devintes-vous malheureuſe philis?
Cette amante auſſitôt demi-morte & glacée
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée;
Ses larmes & ſes cris ne peuvent l'attendrir,
L'inconſtant de ſang froid part ſans la ſecourir;
L'intérêt l'endurcit, & la gloire hautaine
En mépriſant damon avec elle l'entraine.
Que d'attraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice & ſans fard des mains de la nature!
Incertain ſur le choix il erre à l'avanture,

Le déſir de brillèr & d'acquérir un nom
Des neuf ſavantes ſœurs le rend le nourriſſon;
Sans ceſſe il ſe dépeint ſes hautes deſtinées,
Il en veut par ſes ſoins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abrégent ſon chemin,
Il paſſe promtement par le païs latin;
Sans prendre ſes degrez ſur les bancs d'uranie,
Secondé dans ſon vol des aîles du génie,
On le voit au grand jour publiant ſes écrits
Se placer parmi vous meſſieurs les beaux eſprits!
Mais la fureur des vèrs & la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante ſatyre;
Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts,
Et blamant hautement ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris il apprend à ſe taire.
Damon quitte le pinde, & des deſſeins plus hauts
L'élévent au théatre où brillent les héros;
Il vole ſur les pas de mars & de bellône,
Il vange ſa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les haſards,
Il conduit les aſſauts, il force les remparts.

Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ſes combats nombreux ſont ſuivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques ſuccès de plus,
Damon ſerait l'égal du vainqueur de brutus.
Mais on brigue, on conſpire, & l'implacable envie
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie,
Du front victorieux de ce jeune guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.
De ſes exploits (dit-on) il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'état par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du miniſtre ont allumé la haine,
Encor une victoire & ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats.
On l'accuſe, & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le courtiſan malin & le guerrier farouche
Divulguent au haſard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah damon, quelle épreuve! ambition trompeuſe,
Telle eſt de tes héros la récompenſe affreuſe!

Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer,
Souvent un envieux les fait tous éclipſer.
Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorsqu'il vangeait l'état,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiére
Lui fait tourner ſes pas vèrs une autre carriére.
Il paraît tout à coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne atlas croiant porter l'europe
Devient ſombre, réveur, défiant, miſantrope.
Damon comme ſoldat fut ſimple dans ſes mœurs,
Il ſe livra miniſtre aux vices des grandeurs.
Lorsque la politique adoptant le ſophisme
S'imbut des trahiſons du machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniſtres trompés & miniſtres trompeurs;
On proſcrivit l'honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes.
Cettè corruption qui l'infecte ſoudain
Rend damon ſoupçonneux, double, dur, inhumain;

Yvre de ſon pouvoir & plein de ſon ſyſtême
Il ne voit, ne connaît, & n'aime que lui-même.
Ce n'eſt plus ce berger, gai, modéré, content,
Qu'un ſort doux mais uni rendait compatiſſant;
C'eſt un riche écraſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la triſteſſe;
Il aime ſon aiſance il trouve des travaux,
Il cherche des amis il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le miſtére,
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public prévenu contre l'infortuné
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condanné;
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le tems qui détruit tout déja glace ſes veines.
Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins
Aux bachiques excès conſacrant leurs feſtins,
Quand un ſommeïl heureux a cuvé leur yvreſſe
Recouvrèr au réveïl l'eſprit & la ſageſſe;
Ainſi de ſon erreur rejettant le poiſon
Damon retrouve enfin ſa premiére raiſon;
Il maudit l'intérêt, la gloire & ſa folie,
Et reprend ſes moutons & ſa premiére vie.

Philis à ſon retour, la conſtante philis
Embraſſant ſon amant vit ſes vœux accompſis;
Damon joüit en paix d'une heureuſe vieïlleſſe,
Et gouta des plaiſirs que donne la ſageſſe.
Heureux, qui du bon ſens pratiquant les leçons
N'abandonna jamais philis & ſes moutons!
Les frivoles faveurs que fait la renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour.
Ils ſont autour de vous, mais ſemblable à tantale
L'onde envain ſe préſente à ſa lévre fatale.
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux!
Allez donc maintenant AVARE, AMBITIEUX,
Follement vous bouffir de pompeuſes chiméres!
Nos fortunes, mortels, ne ſont que paſſagéres.
Tel poſſéde aujourd'hui de ſuperbes jardins,
Qui ſeront dès ce ſoir peut-étre en d'autres mains.
Ces biens nous ſont prétés, rien n'eſt ſûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hotellerie.
Le tems emporte tout, les maîtres, les ſujets;
Pour des momens ſi courts pourquoi ces longs projets?

Pour-

Pourquoi ſans profiter des biens qu'on nous deſtine,
Nourrir en notre eſprit une guerre inteſtine?
Ah, malheur à ce prix à qui veut s'élever!
Mais par tout ce diſcours qu'ai-je voulu prouver?
Que ſur la mèr du monde un pilote bien ſage
Doit préférer le port aux riſques du naufrage.

EPITRE IV.

A ROTTEMBOURG:

SUR

LES VOIAGES.

J'En conviens ROTTEMBOURG, quoique l'on en préſume
L'homme eſt un animal guidé par la coûtume;
D'aveugles préjugés ſon eſprit gouverné
Eſt par un vieïl uſage aux abus enchainé;
L'immortelle ſottiſe allant de race en race
Maitriſera toûjours la faible populace;
Le ſiécle la transmet aux ſiécles avenir,
Tout ſot eſt ſon ſujet né pour la ſoutenir,
Il pratique avec ſoin ce ridicule code.
Je ne vous peindrai point les travèrs de la mode,

Le

Le bifarre pouvoir de ſes frivoles droits,
Ses fantasques décrets, ſes tyranniques loix,
Ses caprices, ſes goûts, ſon audace effrontée,
Ses changemens ſubits qui la font un prothée;
Je compterais plutôt les roſes du printems,
Les épis de l'été, les grapes des ſarmens,
Et de l'hivèr glacé . . . mais ſans ce préambule
Un éxemple au grand jour mettra ce ridicule.
Remarquez rottembourg, que de péres chez nous
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protége
Lui font courir l'europe au ſortir du collége;
Lors même que ce fils eſt dépourvu de ſens,
Pleins de leurs préjugés ces obſtinés parens
Oſent nous ſoutenir qu'ainſi le veut l'uſage,
Et qu'ils ont décidé que leur chèr fils voiage;
C'eſt un reméde ſûr & dès longtems preſcrit,
Qui guérit la cervelle & donne de l'eſprit.
Qu'un dieu fléau des ſots puiſſe un jour les confondre!
L'air qu'on prend à paris ou qu'on reſpire à londre
Rafinerait-il plus que celui de berlin
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal-ſain?

L'eſprit

L'eſprit eſt inhérent & propre à la perſonne,
Le climat n'y fait rien, la nature le donne;
Un organe bouché ne ſe formerait pas
Dans les ſerres où l'art murit les ananas.
Ah! verrai-je toûjours l'allemand imbécile
De ſes opinions eſclave trop docile
Penſèr & raiſonner ſi ridiculement?
Un jour je m'emportais & leur dis brusquement,
„Avez-vous réſolu dans votre frénéſie
„De vous déshonorèr avec votre patrie,
„En promenant partout ſans valable raiſon
„L'opprobre de la pruſſe & de votre maiſon?
„Et que diront de nous les nations polies?
„Certes leur vanité rira de nos folies,
„En voiant arriver ce vol de nos badauts
„Ils nous traiteront tous de huns, de viſigots;
„Je croi voir des français qui ſecouant la tête
„Diront avec dédain; ah, que ce peuple eſt bête!
„L'eſprit eſt concentré chez les pariſiens,
„Protégeons par pitié ces pauvres pruſſiens!
Ainſi je leur parlai les raïllant ſans ſcrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;

De

De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'univèrs entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'eſpoir de leur maiſon ſe fonde.
Soit, qu'il voiage donc s'il le faut aujourd'hui,
Je l'attens de piéd-ferme à ſon retour chez lui;
Que ſait-il, qu'a-t-il vu pendant ſa longue abſence?
A-t-il l'eſprit de STIL, en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez ſon plumet incarnat,
De ſtupide qu'il fut il eſt devenu fat,
Et joüant l'étourdi ſans jamais pouvoir l'être,
C'eſt un lourdaut badin qui fait le petit-maître.
Chryſippe (dites-vous) eſt un homme prudent,
Son fils qui doit partir a l'eſprit tranſcendant;
Son école eſt le monde, & le pére qui l'aime
Aſſuré de ſes mœurs l'abandonne à lui-même.
Avec ſon eſprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnétes gens
Et les bonnes maiſons . . . dites les dangereuſes;
Chez l'abbeſſe paris & ſes religieuſes
Votre phénix des fils décemment introduit
De ſon zéle dans peu recueïllera le fruit;

Au pieux éxercice ardemment catholique
Il en emportera Dieu ſait quelle relique,
Qui macérant ſa chair lui fera reſſentir
D'un plaiſir paſſager le cuiſant repentir.
S'il paſſe chez l'anglais, citoien de taverne
Impudent, crapuleux, ce cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation,
Biſarre & ſingulier par affectation
Il fera vanité d'étaler ſa folie;
Dieu vous garde ſurtout pour comble de manie
Qu'il ne s'aviſe un jour d'avoir le ſplin par goût,
Et pouſſant l'anglicisme inſenſément à bout,
Pour marque des progrès qu'il fit dans ſon voiage
Il ne ſe pende un jour à la fleur de ſon âge.
Si paris le retient dans un hôtel garni,
Voiez ſon char ſuperbe artiſtement verni,
Ses laquais chamarrés, ſes feſtins, ſa dépenſe,
Au cours, à l'opéra ſa folle extravagance,
Et pour prix de ſes ſoins ſon bien en moins d'un an
Fricaſſé par manon, perdu dans un brelan.
Après tant de plaiſirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans ſa triſte patrie?

Ce ſeigneur opulent qui prodiguait ſon bien
Puni de ſes excès doit partout & n'a rien,
Et pour lui la fortune aiant tourné ſa rouë,
Sans laquais, ſans caroſſe il trotte dans la bouë,
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront dès demain crevèr à l'hôpital.
Mais poſthume (dit-on) doit vous charmer ſans doute,
Ce pére prévoiant choiſit une autre route,
Son fils doit voiagèr en ſage citoien,
Il a pour conducteur un théologien;
Cet auſtére mentor guidant ce télémaque
Saura le ramenèr innocent vèrs itaque,
Et des ſéductions garantiſſant ſon cœur . . .
Suffit, je vous entens; ce dévot gouverneur
Brutalement ſavant, ſans monde, ſans maniéres,
Déplacé dans le ſiécle & manquant de lumiéres,
Aurait beſoin *lui-même* afin qu'on le ſouffrit
D'un maitre qui daignât raboter ſon eſprit.
Que peut-il réſulter de ce choix ridicule?
Le pupile encloitré, tenu ſous la férule
Par ce cuiſtre ombrageux de ce dépôt jaloux,
Gardé dans ſa maiſon ſous de doubles verroux,

De prifons en prifons voiageant par le monde
De l'univèrs entier pourrait faire la ronde,
Il verrait tout au plus les dehors des cités,
Des enfeignes, des murs & des antiquités;
Il n'aura fréquenté grace au cuiftre incommode,
Qu'un nombre d'artifans miniftres de la mode;
Et fi fon plat dévot n'en eft point alarmé,
Il verra de balets un maître renommé,
Qui jusqu'à l'entrechas portant fa connaiffance
Fera couler fes pas au gré de la cadence.
Le beau monde furtout qu'on recherche avec foin
Sera fui du bourru qui ne le connaît point,
Qui prend londre & paris pour des lieux éxécrables
Où le ciel doit lancer fes foudres redoutables.
Pofthume je vous plains, il valait mieux je crois
Elever votre fils fous vos auftéres loix.
Voiez comme il paraît fombre, craintif, fauvage,
La honte & l'embarras fe lit fur fon vifage,
Viendrait-il de paris cet afile des jeux?
Non vous m'en impofez, ce fils fort des chartreux.
Ah, l'utile projet! ah, la belle dépenfe!
Pour le tenir reclus qu'alla-t-il faire en france?

Que

Que fait-il, qu'a-t-il vu, qu'en fit ſon directeur?
Mais voiez ſes habits, ils ſont du bon tailleur,
De ſes cheveux tappés l'élégante friſure
D'un toupet arrangé reléve la parure,
Il met du grand paſſot le génie aux abois,
Ses manchettes d'un piéd débordent ſes longs doigts.
Eh quoi! pour s'ajuſter fit-il ce long voiage?
Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier, & friſeur, & tailleur à berlin!
Un jour leur eût ſuffi pour orner ſa figure.
Croiez-vous que ce fils pourra par ſa parure
Malgré ſon eſprit ſec & ſon cerveau perclus
Nous faire illuſion ſur ſon peu de vertus.
Interrogeons pourtant quelques-uns de ces péres,
De leurs deſſeins ſecrets pénétrons les miſtéres;
Ils ont ſans doute un but, & ces ſages parens
Auront penſé ſurtout au bien de leurs enfans.
Dites, lorsque vos fils de leurs couteux voiages
Reviendront étrangers par l'air & les uſages,
Qu'ils ſeront plus français, plus anglais que germains,
Quels utiles emplois leur préparent vos ſoins?

S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hafard en décide & non votre prudence.
Je vois vos voiageurs s'empreſſer chaque jour;
L'un juge poſtulant ſe préſente à la cour,
Il a pris ſes degrez & ſoutenu ſes théſes
A l'univerſité des couliſſes françaiſes;
De crainte que cujas ne gatât ſon cerveau,
Il ne lut que mouhi, moncrif, & mariveau;
Il n'eſt aucun diſcours que ſon eſprit fertile
N'embelliſſe d'un trait cité d'un vaudevile.
O le juge excellent! heureux ſont les plaideurs
Dont le ſort dépendra de pareïls rapporteurs!
Le flasque dameret fils chéri de ſa mére,
Jeune athléte énervé des combats de cythére
Déſire de couvrir ſes membres délicats
Du fèr & de l'acier dont s'arment les ſoldats;
Il n'a jamais connu vauban, follard, feuquiére,
Mais l'art d'aimer d'ovide eſt ſon cours militaire.
Cet autre à ſon retour va ſe mettre à l'écart,
Imite ſes aieux & ſe fait campagnard;
C'était bien emploié d'allèr en angleterre
Pour s'enterrer tout-vif dans le fond d'une terre.

Voilà

Voilà comme ces fous ont uſé de leur tems.
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens
Errans comme ce juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travèrs dont leur eſprit abonde
Prirent en voiageant un goût ſi vagabond,
Et ne pouvant depuis reſtèr à la maiſon,
Se dévouant par choix aux grandes avantures,
Finirent en fripons tout chargés d'impoſtures.
L'allemagne féconde en plats originaux
En compte chez les grands des plus fous, des plus ſots;
Leur impuiſſant orgueïl plein de la cour de france
Imite les LOÜIS par leur magnificence:
Des princes dont l'état contient ſix-mille arpens
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs,
Et pour avoir chez eux marli, meudon, verſailles,
Oppreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles;
Dans leurs vaſtes palais on chercherait un jour
Avant que d'y trouver le prince avec ſa cour.
Dix hourets ſont leur meute, & cent gueux leur armée;
Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
C'eſt le faſte des rois gravé dans leurs cerveaux
Qui hâte leur ruine au fond de leurs chateaux.

Hélas!

Hélas! pour gouverner leurs petites provinces
Fallait-il voiagèr & voir tant d'autres princes,
Enfler leur vanité, ſe rendre malheureux?
Qu'on eût fait ſagement de les garder chez eux!
Ces éxemples récens ne corrigent perſonne,
La coûtume ſe ſuit ſoit mauvaiſe ſoit bonne;
L'homme eſt imitateur ſans penſer, ſans juger,
Comme il voit qu'on voiage il s'en va voiager.
Une meute dépeint les gens de cette claſſe,
Elle ſuit farfillau qui la méne & qui chaſſe;
S'il abboie, auſſitôt tout abboie après lui
Sans connaître le cerf qui devant elle a fui,
Sans ſavoir où ce chien par ſa courſe les méne,
Ils jappent après lui ne le ſuivant qu'à peine.
Nos gothiques aieux dans leur groſſiéreté
Ignoraient les douceurs de la ſociété;
Les arts qui fleuriſſaient en france, en italie
N'avaient point réchauffé la froide germanie;
De la ſeine & du tibre ils décoraient les bords,
Le beſoin demandait qu'on voiageât alors.
L'allemagne depuis quittant ſa barbarie
Par les arts à ſon tour à la fin fut polie;

L'ur-

L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais ſans autre deſſein on voiagea toûjours;
Cet abus en croiſſant allant à la ſottiſe
Infecta nos vertus des mœurs de la tamiſe.
Mais malgré la coûtume & tous ſes ſectateurs,
Il eſt des gens ſenſés au deſſus des erreurs,
Qui préſageant de loin & calculant d'avance
Péſent leurs actions au poids de la prudence.
Oui varus a raiſon, il prétend que ſon fils
Augmente ſes talens par des talens acquis,
Et des païs lointains rapporte en ſa patrie
De la capacité, du goût, de l'induſtrie,
Afin que plus utile à ſoi-même, à l'état
Dans l'emploi qui l'attend il ſerve avec éclat.
C'eſt ainſi que l'on voit ſur des troncs ordinaires
Enter ſoigneuſement des branches étrangéres,
Pour recueïllir un fruit plus doux, plus excellent.
Ainſi l'heureux jaſon revint en conquérant
Rapporter la toiſon dans argos ſa patrie;
Il faut au voiageur un but & du génie.
Tandis que dans mes vèrs je vous tiens ce diſcours,
Je vois de chez vincent partir de jeunes ours.

Coûtume, opinion, vous gouvernez le monde!
Le ſage vainement vous attaque & vous fronde.
Il n'eſt que trop certain, les écarts des aieux
N'ont jamais corrigé leurs indiſcrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à ſa bétiſe;
Maudit ſoit qui prétend réformer ſa ſottiſe;
Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voiage qui voudra je n'en dirai plus rien.
Qu'on ſuive votre éxemple on aura mon ſuffrage,
Je condanne l'abus en approuvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais ROTTEMBOURG, qu'ils voiageaſſent tous.

EPITRE V.

A D'ARGENS:

SUR

LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

OUi je doute avec vous, j'adopte chèr D'ARGENS
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider legérement des choſes
Vous fait modeſtement éxaminer les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un philoſophe libre
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.
Satisfait de douter mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.

Fièr & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider, c'était une faibleſſe;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueïl des docteurs;
En ſonge je volais aux plaines immortelles,
Ouvrant les yeux j'ai vu que je n'avais point d'aîles;
Je ſus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux mais leger, promt mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs adorait ſon ouvrage.
Il me ſemble d'argens, tout étant pour l'uſage,
Que nous avons reçu certain degré d'eſprit,
Qui bien que limité pour nos beſoins ſuffit.
Cet eſprit fut pour nous un préſent néceſſaire,
Et le ciel le devait à l'humaine miſére:
Inférieur en force à tous les animaux
L'homme aurait ſuccombé ſous le nombre des maux;
Imbécile en naiſſant, expoſé ſans défenſe
La mort l'eût moiſſonné dès ſa plus tendre enfance;
Un tiſſu délié, de fragiles reſſorts
Artiſtement unis compoſent notre corps;
Contre les aquilons & la biſe perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;

Il fallait en tout tems combattre les faiſons,
Tondre, filèr, ourdir & tramer les tòiſons,
Charpenter dans les bois, creuſer dans les carriéres,
Et ſur des chars tremblans mener de lourdes pierres.
Mais ſur tout autre ſoin il fallait ſe nourrir,
Expliquer ſes beſoins, s'aider, ſe ſecourir,
Par des ſons variés interprétes de l'ame
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre ſureté créer des arts nouveaux,
Rendre le fèr tranchant, domter les animaux;
Ainſi ſur nos dangers la nature attendrie
A la faibleſſe humaine accorda l'induſtrie.
Mais lorsque notre orgueïl ſur le bon ſens prévaut,
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ſes yeux téméraires
La nuit dont la nature a voilé ſes miſtéres,
Son audace frivole au lieu d'embraſſer tout
De ſon étroite ſphére apprend à voir le bout.
Non l'eſprit hors des ſens n'a plus d'intelligence,
Nos organes groſſiers font toute ſa puiſſance,
Notre raiſon ſans eux comme un eſquif legèr
Sans bouſſole & ſans mâts flotte an gré de la mèr;

Joüet des aquilons perdant le port de vuë,
Elle échouë aux écueïls d'une terre inconnuë:
A des abſurdités tout ſyſtéme conduit,
En évitant ſcylla charibde m'engloutit.
Serait-ce donc à l'homme à décidèr en maître
Sur tant de profondeurs qu'il ne ſaurait connaître?
Par le rapport des ſens & leurs illuſions
Il reçoit des objets quelques impreſſions;
A l'entendre on dirait que le maître du monde
Quand il forma les cieux quand il abaiſſa l'onde,
Daigna le conſulter ſur ces profonds deſſeins
Qui réglent la nature & fixent les deſtins;
Et l'orgueïlleuſe athéne & la ſavante rome
Définiſſaient les dieux lorsqu'ils ignoraient l'homme.
Eſt-ce à toi vil mortel à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes loix l'immenſe éternité?
Parle inſecte orgueïlleux qui régis l'empirée,
Voi l'abîme des tems & ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces ſiécles ſi nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
Ton œïl qui peut à peine endurer la lumiére
Prétend percer des cieux la brillante carriére?

Plu-

Plutôt des humbles champs où s'éléve berlin
L'on pourrait découvrir le ſuperbe apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fuſſions-nous tous œdipes,
De cent difficultés cet énigme muni
En petit comme en grand préſente l'infini.
Demande à ce docteur ce qu'eſt la cohérence,
S'il connaît la matiére & ſa pure ſubſtance?
Il avouera que non, mais ſans ceſſe il écrit
En mots alambiqués un roman ſur l'eſprit;
Par un obſcur jargon il veut expliquer l'ame,
C'eſt un ſouffle, une eſſence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et ſe perd dans ſa route au lieu de l'applanir.
Sur des ſujets abſtraits ſa raiſon trop ſtérile
Voulant être profonde eſt tout au plus ſubtile.
Sait-il donc s'il eſt libre, ou ſi ſa volonté
Obéit en eſclave à la fatalité?
Il ne ſe connaît pas, mais ſon eſprit devine
Que ce vaſte univèrs n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du ſein de l'antique cahos;

Et ce juge éclairé décidant ſans connaître
Dira comme de rien ſe peut formèr un être?
Sait-il ce qu'eſt le vuide, a-t-il pu concevoir
COMMENT TOUT ÉTANT PLEIN TOUT A PU SE MOUVOIR?
Laiſſons à cet anglais digne de notre eſtime
L'honneur d'avoir trouvé par un calcul ſublime
Les effets merveïlleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Et quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps peſant ſur l'autre également l'attire?
Le grand newton l'ignore & ſon art n'en dit rien.
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Dans une région de ténébres couverte
Qui de ces grands ſecrets ſera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?
Lorſqu'un enfant d'euclide avec éxactitude
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des valons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divèrs inſtrumens,
Son opération dépend de leur juſteſſe.
Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe,

Si

Si l'on veut raiſonner n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore au haſard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne,
Reſſerré dans lui-même un déſir curieux
Egare ſa penſée & la perd dans les cieux.
Sait-il ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide,
Si ſon eſprit ardent peut ſe tenir en bride,
Ou ſi malgré ce frein par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon ſens?
Mais l'orgueïl dans ſon cœur reſpecte ſa folie,
Il craind un éxamen qui toûjours l'humilie.
On dirait en effet que notre eſprit trompeur
Froid pour la vérité s'échauffe pour l'erreur,
Dans cent abſurdités ſa faibleſſe nous plonge,
Du brillant merveïlleux le ſéduiſant menſonge
S'imprimant dans l'eſprit avec facilité
Nourrit de fictions notre crédulité.
Il eſt comme un miroir dont la glace infidelle
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des raïons qu'il reçoit confondant les clartés
Défigure les traits qui lui ſont préſentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va ſa faibleſſe,
Au ſein de la folie il vante ſa ſageſſe,
Enyvré d'amour propre il chérit ſes talens,
Et de ſa propre main ſe parfume d'encens.
Ce n'eſt point ſans raiſon que mon chagrin l'accuſe,
Du matin jusqu'au ſoir voiez comme il s'abuſe;
Qu'un adepte paraiſſe & promette ſon or,
Cent dupes du grand-œuvre en attendront leur ſort;
Leur erreur ne voit pas du gain trop animée
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un aſtrologue vienne & liſant dans les cieux
Annonce par ſon art un avenir facheux,
Le peuple plein d'effroi, réveur & taciturne
Tremble pour les malheurs que lui prédit ſaturne,
Et croit pour avertir des grands événemens
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des prophétes?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des cométes?
J'en ſai dont les cerveaux ſont vivement frapés
D'eſprits & de vampirs autour d'eux attroupés,
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes,
Sans ceſſe en frénéſie ils en ont les ſymptômes,

Et

Et toûjours alarmés de ſpectres effraïans
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.
Les ſuperſtitieux encor plus ridicules
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules.
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles impoſteurs
Du ſtupide public cimenter les erreurs,
Sous des mots captieux proférer des oracles,
Par des preſtiges vains fabriquer des miracles?
Raſſemblons tous les tems, voions tous les païs
De lisbone à péquin, d'arcangel à memphis,
S'en trouve-t-il un ſeul (je conſens qu'on le nomme)
Dont le culte inſenſé n'ait pas dégradé l'homme?
Oui l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des groſſiéres erreurs des prêtres frauduleux,
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile, *
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques germains
Prodiguaient leur encens à des dieux inhumains,
L'erreur leur immolait pour appaiſer leurs haines
Sur des autels ſanglans des victimes humaines.
Du moins le monde en paix ſuivant ſes viſions
N'avait point combattu pour ſes opinions,

* l'oignon.

Mais depuis les chrétiens dans leur ſang ſe plongérent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgérent,
Défenſeurs d'une foi qu'ils ne comprenaient pas
Ces dévots aſſaſſins ſe portaient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs ſans rien gagner par elles;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faibleſſe ou croit par préjugé!
Mais que devient au fond cette raiſon ſi vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faibleſſe & qu'imbécillité,
Le bon ſens eſt captif de la crédulité,
Une erreur ſinguliére eſt ſûre de ſéduire,
Follard à ſaint-médart a pu nous en inſtruire,
Le bon ſens eſt voiſin du transport inſenſé,
L'entre-deux par malheur eſt bien peu nuancé;
Oui l'ame la plus forte eſt pleine de faibleſſe,
Ce n'eſt qu'un bon eſprit qui voit ſa petiteſſe.
Les hommes doivent tout aux organes des ſens,
Leur miniſtére inſtruit leurs eſprits impuiſſans,
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence;

Mais

Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon;
De leur eſprit borné la petite étenduë
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnuë;
De tant de mots nouveaux les ſons articulés
Envelopent des riens en termes empoulés.
De ce vaſte univèrs atôme imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme & tes vœux ſont d'un dieu.
Tandis que l'aigle atteind le ſéjour du tonnerre,
La timide progné vole en raſant la terre;
Ni trop haut ni trop bas prenons un vol moien,
La prudence le régle & lui ſert de ſoutien,
Non ne condannons point cet amour des ſciences
Qui remplit notre eſprit d'utiles connaiſſances;
Qu'un ſage ſoit ſavant, mais loin de s'entéter
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
Et que de ſa raiſon gouvernant la faibleſſe
Dans ſon propre néant il puiſe la ſageſſe.
Un peu d'or pour un pauvre eſt un immenſe bien,
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.

De tous les animaux que l'univèrs enferme
Chaque eſpéce a ſes loix, ſes limites, ſon terme,
La nature fixa par ſes arrangemens
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme eſt ainſi qu'anthée illuſtré par la fable,
Sur terre ce géant fut toûjours indomtable,
Mais par hercule un jour dans les airs élevé
Perdant ſon élément il périt étouffé.
Il faut (ſage D'ARGENS) s'enfermer dans ſa ſphére;
Qui pourrait reſpirer hors de ſon atmoſphére,
Dans l'orbe de mercure ou bien de jupitèr?
Le paön périt ſous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre eſprit ſans tenter l'impoſſible
Ne doit jamais ſortir hors du monde ſenſible;
C'eſt l'orgueïl en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme eſt fait pour agir non pour philoſopher.
Nos organes (D'ARGENS) ſeraient d'autre fabrique
Si l'homme eût été fait pour la métaphyſique,
Notre eſprit dégagé des terreſtres liens
Pourrait en s'élevant aux champs aériens
Y voir ce qu'il ſuppoſe & tout ce qu'il ignore,
Ces eſprits immortels, ce Dieu que l'on adore;

Nos

Nos yeux feraient perçans, nos déſirs ſatisfaits,
On n'aurait plus beſoin de microſcope anglais;
Point de probléme alors, tout ferait axiôme,
On pourrait diſſéquer la monade & l'atôme,
Et prenant la nature à l'inſtant que tout naît,
Décompoſer chaque être & ſavoir ce qu'il eſt.
L'ETERNEL nous cacha ces objets des ſciences,
Il nous rendit heureux ſans tant de connaiſſances;
Plions modeſtement nos vœux à ſes arrêts,
Du lot qui nous échut ſoions tous ſatisfaits,
Qu'à notre eſprit débile & prudemment timide
La modération ſerve toûjours de guide:
Ce fut dans ſon école où fleurit autrefois
Ce philoſophe grec * dont nous ſuivons les loix;
Ce ſage de l'erreur craignant le bras magique
Contre elle ſe couvrit de l'égide ſceptique,
De notre faible eſprit il connaiſſait l'orgueïl
Et d'un ſyſtême adroit le dangereux écueïl.
Cicéron ſon diſciple au fond de l'auſonie
Transporta ſon école & ſon académie,
Philoſophe prudent, généreux ſénateur,
Pére de la patrie & fléau de l'erreur.

* Carnéade.

O ſage CICÉRON préſidez à ma verve,
Soiez mon uranie & ſoiez ma minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau domta
Le rapace verrès, l'affreux catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de tuſcule
Apprîtes à doutèr au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute ſa beauté
Montrâtes le chemin de la félicité.

Oui laiſſons dans les cieux la ſcience ſublime,
Travaïllons dans le monde à détruire le crime;
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
De deſcendre aux enfèrs, d'eſcalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce ſombre dédale,
Appliquons notre eſprit à l'utile morale:
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
Domter des paſſions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les rois jusqu'au niveau des hommes.

C'eſt

C'eſt elle qui nous fait triompher des revèrs.
O céleſte morale épurez tous mes vèrs,
Accordez épicure avec l'âpre ſtoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui méne à la vertu,
Plus on l'adoucira plus il ſera battu.
Tant que la deſtinée & ſa viciſſitude
Prolongera mes jours j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connaître un tems fait pour joüir,
Deſcartes ni leibnitz ne pourront m'ébloüir.

EPITRE VI.

AU COMTE GOTTER.

COMBIEN DE TRAVAUX IL FAUT POUR
SATISFAIRE DES ÉPICURIENS.

O comte fortuné qui dans l'indépendance
Joüiſſez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de bacchus & de la volupté
Nourri dans le berceau de la proſpérité;
L'inſtinct vaut à vos yeux toute philoſophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie,
Dans les bras des plaiſirs ſans vous charger de ſoins
Vous laiſſez aux mortels pour vos nombreux beſoins
Epuiſer leurs talens, les arts & l'induſtrie.
Dans la pompe des rois votre grandeur nourrie

Igno-

Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y deſcendez c'eſt d'un air dédaigneux,
Ou c'eſt pour mépriſer un ouvrier vulgaire
De vos différens gouts eſclave mercenaire;
Vous prétendez ſans peine avoir tous les plaiſirs,
Ordonnèr & d'abord contenter vos déſirs;
Trop promtement laſſé par un luxe ordinaire
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des rafinemens reſſuſciter vos gouts,
Recourir à la mode invention des fous.

Quel terrible embarras de ſervir votre table!
Souvent votre joyard veut ſe donnèr au diable,
Pour inventer des mêts dignes dons de comus
Sous leurs déguiſemens à peine encor connus;
Et vous n'appercevez ſous tant de maſcarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connaiſſez plus la chair qui vous nourrit
Satisfait d'aſſouvir votre avide appétit;
Mais promtement puni d'un excès qui vous flate,
Il faut avoir recours aux enfans d'hipocrate,
Et réduire à la caſſe, à la manne, au ſéné
D'un appétit glouton le gout déſordonné.

Tels ſont tous ces repas goutés dans l'indolence,
Où l'ennui compagnon de la magnificence
Souvent jette au haſard ſes languiſſans pavots,
Fait bâiller l'enjouëment & glace les bons mots.
Tandis que les feſtins, le luxe & la pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la molleſſe,
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos gouts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce ſpectacle & ſouffrez que ma muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe,
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.
Cet immenſe univèrs, ces divèrs élémens
Fourniſſent vos repas, la féconde nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'épicure,
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons,
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,
Et la mèr vous préſente en fouïllant ſes abimes
Ces monſtres recherchés malheureuſes victimes
De la voracité des célébres gourmets.
Mais laiſſons pour un tems tous ces étranges mêts,
Ces turbots, ces poupars, & ces ragouts bizarres
Moins bienfaiſans, moins bons que ſinguliers & rares;

Loin

Loin de l'art des nevèrs & du rafinement,
Conſidérons ce pain pur & ſimple aliment
Qui ſert toûjours de baſe à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de ſoins & de culture!
Voiez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charruë & cultivent les champs;
Ils éterniſent l'art qu'enſeigna triptoléme,
Par leurs ruſtiques mains le grain divèrs ſe féme
On creuſe avec le fèr, on ferme les ſillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moiſſons;
Envain ſur les guerets l'aquilon ſouffle & gronde,
Vèrs le riant printems la ſemence féconde
Se ſentant des faveurs de la blonde cérès
Germe, pouſſe, s'éléve, & couvre les guerets
De ſa plante touffuë en été jauniſſante;
Alors le laboureur ſaiſit ſa faulx tranchante,
Et moiſſonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit ſur ſes pas ſes enfans accroupis
Qui recueïllans le bléd de leurs rateaux fidelles,
Après l'avoir lié l'entaſſent en javelles;
De-là le bœuf tardif vèrs le plus proche lieu
Traine à pas lents ce poids qui fait gémir l'eſſieu;

Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et ſéparent enfin par leurs peſans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.
Voici de nouveaux ſoins, ce grain que l'on ſépare
Par un autre inſtrument ſe broïe & ſe prépare,
Il change de nature, une pierre en tournant
Opére ce miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broïée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délaïée,
Que la chaleur du four & l'aide du levain
Par un dernièr effort la transforment en pain.
Dans vos riches palais votre fiére molleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le français prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connaiſſeur
Et dont vous nous vantez la féve & la douceur,
Les fertiles coteaux où ſerpente la ſaone
L'ont fait croître & murir vèrs la fin de l'automne,

Le

Le vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée
Dans la cuve en bouïllant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mélange, ſans art,
Vieïlli dans ſes vaiſſeaux devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre.
Et ce brïllant criſtal que vous jettez par terre,
Ce vaſe transparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruïans transports des plaiſirs de bacchus,
Vous le devez encor à l'induſtrie humaine.
La cendre, la fougére, & le ſable d'aréne
Préparés par les mains d'un habile artiſan
Changent de forme & d'être en un braſier ardent;
Leur compoſition de dure & de ſolide
Par la vertu du feu ſoudain devient fluide,
L'ouvrier en ſoufflant par un tube de fèr
Dilate cette maſſe & la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux raïons d'oſer la traverſer.
Ainſi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer

Cette

Cette boiſſon des dieux, cette liqueur riante
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.
Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux,
Dont la glace polie, égale & ſans défauts
Vous rend éxactement comme un portrait fidelle
Les différens objets qui ſont vis à vis d'elle.
C'eſt là tous les matins après votre réveil
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toûjours vrai régle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.
Et cet habit ſuperbe avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu qu'il galonne.
Examinez ces champs, ces bosquets, ces valons,
Voiez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouïlle
Se convertit en fil paſſant ſur la quenouïlle;

Pour

Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers;
Que d'hommes occupés, & que de mains adraites
Sur la trame avec bruit font voler les navettes!
Un nouvel univèrs nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap ſa malpropre blancheur,
Des couleurs de l'iris on a l'art de le teindre,
Pour lui donner du luſtre on emploie un cylindre
Qui de ſon poids égal en roulant l'applatit;
Par ces travaux s'eſt fait le drap qui vous vétit.
O triomphe de l'art & de l'adreſſe humaine!
Ces tableaux ſont tiſſus d'or, de ſoie & de laine,
Un éléve d'apelle en donna le deſſein,
Corrége & raphaël conduiſirent ſa main;
Ces contours, ces couleurs animent la tenture,
La hauteliſſe éxacte égale la peinture:
Oui MERCIER, * ton aiguille à l'aide du fuſeau
Peut concourir au prix qu'on deſtine au pinceau;
Tout perſonnage a vie, il agit, il s'élance,
Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits pouſſés au clair-obſcur
Couvrent dans vos palais la nudité du mur;

* Le premier qui a fait de la tapiſſerie à berlin.

Vos yeux pour leurs beautés ſont pleins d'indifférence,
A quoi ſervent ces biens ſans gout, ſans connaiſſance?
Il faut avoir ſur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaiſir dans leur poſſeſſion.
Ah! ſi dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un ſentiment plus fin ſur les arts vous éclaire,
Ajoutez au bonheur un gout plus rafiné,
Apprenez à connaître ô mortel fortuné
De quel prix eſt pour vous l'induſtrie & l'ouvrage,
Du moins à ces travaux donnez votre ſuffrage.
Mais je parle des arts du ton d'un amateur,
La moindre attention laſſe votre grandeur,
Vos ſens ſont engourdis, vous ſortez d'une fête,
Les vapeurs du diner vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos,
La molleſſe déja vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer fatigué de la table
Sur ce ſopha commode au ſommeil délectable;
Ou bien ſans y penſer je vous vois parcourir
Des obſcénes romans ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos tems dénotent les miſéres
Et partagent le ſort d'inſectes éphéméres;

Vous

Vous liſez ces écrits de votre propre aveu
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu,
Cette heure ſonne, enfin votre carillon chante.
Savez-vous comme on rend cette montre agiſſante?
Par quels moiens ſecrets ſes reſſorts différens
Travaïllent de concert à meſurer le tems?
Comment ſur ſon cadran en tournant en ſilence
L'aiguïlle en vous marquant le moment qui s'élance
Aidé du carillon dont le bruit retentit,
Du matin jusqu'au ſoir (comte) vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance?
Mais tout eſt préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eſt content;
Envain l'obſcure nuit baiſſe ſes ſombres voiles,
L'induſtrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre ſalon chaſſent l'obſcurité
Et raviſſent les yeux par leur vive clarté;
Ici d'un jeu nouveau l'amuſement s'appréte,
Vous comptez ſur le ſort qui régne à la cométe.

Ces cartons par müllèr * timbrés, bariolés
Sont par vos doigts adraits rapidement mélés,
Et leurs combinaiſons que le haſard améne
Réglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louis, ces ducats entaſſés en monceaux
Vont paſſer tour à tour à des maîtres nouveaux.
Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe (dites-vous) quel climat le prépare.
On ne l'a point creuſé dans ces monts ſourcïlleux
Qui non loin de goslar s'élévent jusqu'aux cieux,
Leur ſtérile tribut dont on ſe glorifie
N'enrichira jamais la vuide weſtphalie.
Ah! chèr comte apprenez à votre étonnement
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux ſciences montra plus d'une route ouverte,
L'art à ſes vérités joignit l'invention,
Le fèr obéiſſant connut l'attraction,
Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le pôle tourner ſur ſon pivot mobile:

* Chargé de timbrer les cartes.

Un

Un génois partagé d'un eſprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Aſſuré des effets du pouvoir magnétique
Fonda ſur leurs vertus ſon projet héroïque.
Il fit ſur des chantiers conſtruire ſes vaiſſeaux,
Les peuples de luſus furent ſes matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ſes voiles du batave,
Son gaudron des climats où naît le ruſſe eſclave,
Et ce nouveau jaſon s'embarqua ſur les mèrs
Réſolu de trouvèr un nouvel univèrs;
On léve l'ancre, il part guidé par la bouſſole,
Il brave tous les vents déchainés par éole,
Tous les flots ſoulevés du fougueux océan,
Sa prouë en fendant l'eau s'approche du couchant,
Et baloté longtems entre le ciel & l'onde
Après un long voiage il trouve un autre monde.
Ferdinand attentif à d'auſſi grands travaux
Fait du port de cadix partir d'autres vaiſſeaux,
De Dieu dans l'amérique il veut vanger la cauſe,
Les ſaints ſont ennichés ſur les bords du potoſe,

Les incas détronés ſont livrés à la mort.
Ainſi l'eſpoir du gain, l'ardente ſoif de l'or
Apprit aux eſpagnols ſecourus par neptune
Sur des bords étrangers à chercher la fortune;
Cortès le fièr cortès avec peu de ſoldats
Domta montéſuma, ſubjugua ſes états.
L'africain conſterné voit rempli d'épouvante
Approcher de ſes bords une ville flottante,
Et huit-cent eſpagnols lui paraiſſent des dieux;
Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux,
Des monſtres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides,
Tout ſe ſoumet, tout plie, on enchaine le roi,
Cortès aux méxicains fait reſpecter ſa loi;
Ces cruels conquérans dans ces champs de leur gloire
Par des meurtres affreux terniſſent leur victoire;
Les caciques, les rois ſont livrés au trépas.
Depuis l'aſtre brulant de ces riches climats
En dardant ſes raïons ſur cette ardente zône
Ne vit plus de cacique ou de roi ſur le trône;

Le

Le peuple avait péri comme ſes ſouverains,
Les fleuves regorgeaient du ſang des méxicains;
Parmi tant de fureurs & tant de funéraïlles
On fouïllait dans les monts, du ſein de leurs entraïlles
L'eſpagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que recélait l'afrique,
La dépouïlle des rois, les tréſors du méxique,
Et tous ces biens acquis par des crimes hardis
Pour enrichir madrid paſſérent à cadis;
On timbra les lingots, la piéce eut ſon poids juſte,
De charles * à chacune on imprima le buſte; * charles quint.
Ces ſignes des valeurs reçurent divèrs noms,
On vit piaſtres, ducats, piſtoles, patacons;
Par les reſſorts nombreux qui meuvent le commerce
Ce métal en europe à pleine main ſe verſe.
Voiez-vous de bateaux ces grands fleuves couvèrts?
Ils portent nos moiſſons dans des lointaines mèrs;
L'eſpagnol les reçoit, il nous rend des eſpéces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richeſſes;

Les

Les tributs du méxique en pruſſe transportés
Entretiennent les arts dans les grandes cités,
Ils font naître le luxe enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépenſe;
Le laboureur qui vend le fruit de ſa ſueur
Du prix qu'il en reçoit va païer ſon ſeigneur,
C'eſt lui qui vous fournit à force de fatigue
Ces ducats dont au jeu vous êtes ſi prodigue.
Jugez comte, jugez par ces faibles deſſeins
Des travaux étonnans qu'embraſſent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matiére eſt immenſe,
Et je laiſſe à bernis ſa ſtérile abondance.
Mais ceci vous ſuffit, vous voiez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoiens,
L'induſtrie en tous lieux qui s'accroît & s'éxerce,
L'ouvrage encouragé par l'appât du commerce:
L'aſie & l'amérique ont contenté nos gouts,
Nous travaïllons pour eux, ils travaïllent pour nous.
Mépriſez-vous encor ces artiſans habiles
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles?

Leurs

Leurs occupations les rendent vertueux,
Comte, de leur bonheur devenez envieux,
Vos jours ſemblent plus longs que chez eux les ſemaines,
Les vrais plaiſirs ſont ceux qu'ont acheté les peines,
La pareſſe offre à l'homme une fauſſe douceur,
Le travaïl eſt pour lui la ſource du bonheur.

EPITRE VII.

A MAUPERTUI.

LA PROVIDENCE NE S'INTÉRESSE POINT
A L'INDIVIDU, MAIS A L'ESPÉCE.

NOn ne préſumez point ſublime MAUPERTUI
Que Dieu régle un détaïl trop au deſſous de luï,
De nos fréles deſtins, de notre petiteſſe
Le ciel n'occupe point ſa ſupréme ſageſſe;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux beſoins
Méritent-ils ſur eux de diſtraire ſes ſoins?
Ce moteur inconnu, cette cauſe premiére
En donnant une forme à l'antique matiére,
Aux êtres impoſa ſes immuables loix;
Vèrs un centre commun gravitent tous les poids,

Le

Le feu dans l'air éléve une flamme ondoiante,
L'eau ſans rétrograder ſuit le cours de ſa pente,
Tout genre eſt limité dans ſon petit circuit;
D'un pépin de pommier l'arbre ſe reproduit,
Mais jamais ce pépin ne produira des roſes,
Les effets ſont toûjours les eſclaves des cauſes.
Ainſi l'homme en naiſſant reçut les paſſions,
Ces tyrans de ſon cœur & de ſes actions;
Leur empire eſt connu par des effets ſemblables,
La trahiſon nâquit des haines implacables:
L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon,
Il égare l'eſprit & ſéduit la raiſon;
Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie
Il produit la fureur ou la mélancolie:
La colére eſt ſubite, aveugle en ſes accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits:
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caractéres,
Ils ont (vous le voiez) des ſuites néceſſaires:
Un héraclite pleure, un démocrite rit,
L'atrabilaire eſt dur & l'humain s'attendrit.
Dieu fit ces paſſions, une main inconnuë
Dans un ordre ignoré partout les diſtribuë,

Tant de variétés, tant de deſtins divèrs
Par leurs combinaiſons décorent l'univèrs,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcéne.
Mais l'ETRE tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je jouë & du ſort qui m'attend,
Mon principe m'entraine & je ſuis ſon torrent;
Si du faîte des cieux il abaiſſe ſa vuë,
Il voit d'un œïl égal la roſe & la ciguë;
Le grand eſt ſon ouvrage, & dans l'immenſité
Il fait manifeſter toute ſa majeſté;
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire,
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire;
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment
Il fait que la nature éxécutant ſon plan
Obéit à ſes loix ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.
Tel ſûr de ſon ouvrage un horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante;
Au principe moteur la montre obéiſſante
Dans l'abſence du maître accomplit ſes deſſeins.
Et tel aiant poſé des principes certains

Dieu

Dieu ſoumit les effets à leurs premiéres cauſes,
Sûr des événemens il laiſſe aller les choſes;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.
Les loix qu'à la matiére impoſa ſa ſageſſe
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpéce,
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.
Ainſi le tems préſent répare le paſſé,
Ainſi nous occupons les places de nos péres,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires,
Le rhin fournit la mèr du tribut de ſes eaux,
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux,
Leur ſemence diverſe également féconde
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde,
Mais leur force inhérente & leur fécondité
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.
Connaiſſez la nature, attentive à l'eſpéce
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe,
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu;
Elle ſait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine,

Qui tombent les hivèrs abattus par les vents,
Et ſans multiplier pourriſſent dans les champs:
Qu'un déluge en été détruiſe la ſemence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance;
Que l'afrique fourniſſe au beſoin des français,
Que les champs des germains nourriſſent les anglais,
Ces objets grands pour nous petits pour la nature
N'importent point au monde, il pourſuit ſon allure.
Voiez quand le printems vient déchainer les eaux,
Que les torrens ſaxons font enfler nos ruiſſeaux,
Dans ſon cours orgueïlleux l'elbe majeſtueuſe
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe,
Changèr en ſerpentant la forme de ſon lit,
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il ſoit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un elle le rend à l'autre.
Ainſi pour l'univèrs il n'eſt rien de perdu,
Mais Dieu ne deſcend point jusqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même
Mécontent de ſon ſort blâme l'Etre ſuprême.
Eh quoi! la taupe aveugle en ſon vil ſouterrain
Doit-elle critiquer les palais de berlin?

Peut-

Peut-elle appercevoir leur immenſe étenduë?
A ſa motte de terre elle borne ſa vuë.
Maupertui, l'homme eſt taupe, étroitement borné,
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchainé;
Ses jugemens ſont faux, ſes lumiéres trompeuſes.
Ce campagnard ſe plaind que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à travèrs ſes valons,
Il accuſe les dieux, connaît-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie,
Et ſes eaux ſerpentans par des détours divèrs
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mèrs.
Tels ſont nos préjugés! l'homme d'un regard louche
Voit & ſent vivement le malheur qui le touche,
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.
Atôme imperceptible, inſecte qui murmure!
De quel tort te plains-tu? que te doit la nature?
T'avait-elle promis de troubler l'univèrs
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revèrs?
Etouffe ton orgueïl qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toûjours du ciron de la fable. *

* Le ciron & le bœuf de la fontaine.

Dans

Dans l'ordre général par le ciel arrété
Un homme, un état même eſt à peine compté;
Un empire n'eſt rien, il diſparaît dans l'ombre
De ce vaſte univèrs, de ces mondes ſans nombre,
Qui nagent dans le vuide autour de leurs ſoleïls
Supérieurs au nôtre ou du moins ſes pareïls.
Des plus puiſſans états éxaminons l'hiſtoire,
J'y vois de grands revèrs à côté de leur gloire,
La gréce jadis libre eſclave des romains,
La maitreſſe des mèrs & des champs africains
Par ſcipion conquiſe, abattuë & raſée,
Par les huns & les goths je vois rome embraſée,
Ici tout un païs ſubmergé par les flots,
Là marſeïlle livrée aux fureurs d'atropos,
Tant de vaſtes états, tant d'immenſes coloſſes
Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous;
Vous voiez donc que Dieu ne deſcend point à nous,
Inſenſible aux fléaux qui ravagent le monde
Nous n'occupons jamais ſa ſageſſe profonde,
Il voit tout dans le grand où l'homme eſt englouti.
Oui dans l'immenſité l'homme eſt anéanti,

Oui

Oui cette vérité qui bleſſe une ame vaine
Par les événemens paraît claire & certaine.
Lorsque l'aſtre des jours qui régle les ſaiſons
De ſes raïons ardens vient bruler nos moiſſons,
Et que les cieux d'airain qu'à grands cris on implore
Refuſent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'aurore,
L'état prévoit ſa perte, il va manquer de pain;
Le beſoin, la pâleur, la miſére, la faim,
L'horreur, le déſeſpoir & la mort implacable
Font dans tout le roiaume un ravage effroiable.
Si Dieu daignait veïller ſur nos faibles deſtins,
A ces calamités donnerait-il les mains?
Verrait-il de ſang froid le démon de la guerre
Voler d'un pôle à l'autre en détruiſant la terre,
Ces crimes, ces fureurs, ces païs ravagés,
Ces maſſacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſeveliſſent,
Ces générations qui par le fèr périſſent?
Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpéce fiérement triomphe du deſtin.
Qu'un monarque abſolu par des arrêts très ſages
Proſcrive les moineaux qui pïllent les villages,

Le mal qu'ils ſouffriront de ſa rigidité
N'approchera jamais de leur fécondité.
Les animaux privés aux humains ſerviables
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables,
Notre voracité de leur chair ſe nourrit,
Mais il en naît partout bien plus qu'il n'en périt.
Ce mal contagieux eſt préſent à ma vuë,
Qui ravit la geniſſe au joug de la charruë;
Nos prés ſemblent déſerts, ſur nos troupeaux nombreux
La mort appeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs ſans leurs travaux vont demeurer ſtériles,
Le triſte laboureur, penſif, déſeſpéré
Sans toucher ſon rateau demeure déſœuvré;
Les français, les bretons, la vaſte germanie,
La pruſſe, tout le nord & la froide ſcythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement éxerce ſes fureurs,
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeuneſſe,
La nature par eux réparera l'eſpéce.
Cette calamité rappelle à mon eſprit
Les funeſtes fléaux dont la pruſſe ſouffrit;

Citoiens

Citoiens malheureux! ô ma chére patrie,
De votre triſte ſort mon ame eſt attendrie!
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le roiaume en deuïl déplorait ſes enfans.
Du mal contagieux l'attaque était ſubite,
De ceux qu'il atteignait la vie était proſcrite,
Une chaleur ardente à l'inſtant les brulait,
L'haleine leur manquait, la ſoif les accablait,
Ils bûvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courſes
Sans éteindre leur ſoif auraient tari leurs ſources;
Pareïls à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau,
Leurs entraïlles ſentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue deſſéchée & leur couleur livide;
L'un vèrs l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient ſur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuſes,
De ces charbons crevés ſortait un poiſon noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le déſeſpoir.
O tems infortunés, ô tems vraiment funeſtes!
Il n'était plus alors de niſus ni d'oreſtes,

Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter? ô comble de nos crimes!
On fuiait lâchement ces plaintives victimes
Qui ſentaient les fureurs de la contagion,
On les laiſſait mourir ſans conſolation;
La faim à tant de maux vint joindre ſa ſouffrance,
Alors de tous les cœurs diſparut l'eſpérance.
Peignez-vous (s'il ſe peut) les horreurs de ces tems,
Les places, les maiſons pleines de nos mourans!
Là le frére expirant ſur le corps de ſon frére,
Le cadavre du fils couvrant celui du pére;
Là les triſtes ſanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevaient aux cieux:
Voiez ce tendre enfant qui tette à la mammelle!
Il prend ſans le ſavoir une boiſſon mortelle,
Sa mére défaïllante & manquant de ſecours
Veut même en expirant lui prolonger ſes jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture,
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'éxhalaient dans les airs tant de corps empeſtés,
Ces paſſans par l'odeur à l'inſtant infectés!

Nos

Nos ſens n'étaient frapés que d'objets lamentables;
O jours trop déſaſtreux, ſpectacles effroiables!
A la ſombre lueur d'un funébre flambeau
Une famille entiére eſt conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniére
Dans peu ſont tous portés au méme cimetiére;
Là des monceaux de morts on détournait ſes pas,
Où füir? helas! partout on trouvait le trépas,
La mort jusqu'aux ſaints lieux inſultant tout aſile
Fit un ſépulcre affreux de cette triſte ville;* * Königsberg.
La peſte avait juré la mort des pruſſiens,
Il nous reſtait ſi peu des anciens citoiens
Par les meurtres nombreux qu'avait commis ſa rage,
Que ce païs défert ſemblait un champ ſauvage.
Soit que la peſte alors laſſe de ſes fureurs
Terminât de nos maux les funeſtes horreurs,
Ou ſoit qu'elle perdît par ce ravage inſigne
De ſon poiſon mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin, & ſous un régne heureux*
La pruſſe répara ſon deſtin malheureux; * Celui du feu roi.

Le peu de citoiens qui des maux échapérent
Secondés par le tems depuis la repeuplérent;
La nature attendrie attentive à nos jours
Sous le nom de l'amour vint à notre ſecours,
Tout le peuple nouveau dont la pruſſe eſt remplie
Au pouvoir de ce dieu doit compte de ſa vie,
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux états
Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.
Si ces calamités troublaient l'ordre des choſes
La main du TOUT-PUISSANT arréterait leurs cauſes,
Mais ce qui nous paraît un malheur capital
N'eſt rien quand on le voit d'un coup d'œïl général.
Que cette vérité quoique dure & ſévére
Ne nous éloigne point du plaiſir néceſſaire;
Le ſage gagne à tout, l'école du malheur
Lui ſert à mieux ſentir le vrai prix du bonheur;
Il ſait à quels dangers l'expoſe ſa nature,
Dans des jours fortunés diſciple d'épicure,
Dans des jours déſaſtreux diſciple de zénon,
Pour tous les cas prévus il arme ſa raiſon.

Oui

Oui tels ſont nos devoirs, reſpectons en ſilence
Ces loix qu'à l'univèrs donna la providence,
De notre eſprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider ſur tant de profondeurs,
Et ſoions aſſurés malgré nos cataſtrophes
Que le ciel en ſait plus que tous les philoſophes.

EPI-

EPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND:

SUR

LES VOEUX DES HUMAINS.

TOus les hommes ſont fous, platon dans ſon erreur
Leur donna la raiſon & leur fit trop d'honneur;
Un triſte inſtinct les porte à la viciſſitude,
Leur vie eſt le tableau de leur inquiétude;
Empreſſés d'obtenir, laſſés de poſſéder,
Leurs vœux & leurs deſtins ne ſauraient s'accorder.
J'aime à voir tel qu'il eſt l'homme & ſon caractére,
Et l'éxemple d'autrui ſur mes défauts m'éclaire;
Oui le cœur des humains ce fidéle miroir
Nous peind tous dans le vrai ſi nous voulons nous voir.

Un

Un jour en raiſonnant je traverſais la ville
L'eſprit tout occupé, ſuivi de théophile,
Le haſard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mélange
Nous annonçait de loin la multitude étrange,
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté:
Auſſi déſœuvré qu'eux, ma curioſité
Nous entraina tous deux vèrs la foule bruiante;
Les fous ſont pour un ſage une leçon puiſſante,
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre preſſés,
Se heurtant, ſe fuiant, pouſſés & repouſſés,
Et portés par la foule au fort de la mélée
Nous voilà des ſecrets de l'abſurde aſſemblée.
Un jeune fou diſait, parlant vîte & très haut,
„Puiſſe-t-il plaire au ciel d'allumèr au plutôt
„(Qu'importe, au ſud, au nord, en quel lieu de la terre?)
„Pour éxaucer mes vœux une ſanglante guerre!
„On connaitrait alors le prix que nous valons;
„Loin de nous conſommèr ainſi que nous faiſons
„Dans les honneurs obſcurs des grades ſubalternes,
„On connaitrait en nous des eugénes modernes.

Deux jeunes officiers ſe parlaient ſur ce ton,
Un poil folet à peine ombrageait leur menton.
Au méme inſtant arrive une foule nouvelle
Dont l'épais tourbïllon nous entraine avec elle,
Vingt perſonnes au moins croiant ſe réjoüir
Se parlaient à la fois ſans penſer, ſans oüir;
Ce flux impétueux qui vient & nous inonde
Se diſſipe à l'inſtant & ſe perd comme l'onde;
Tout change & nos voiſins ſont d'autres inconnus
Alors tout fraichement dans la foule venus;
Un ſquelette ambulant me paſſe & me coudoie,
Diſant à ſon ami, „dieu! que j'aurais de joie
„Si le ciel bienfaiſant renouvelant ſes dons
„Daignait me départir deux vigoureux poulmons!
„Un ſiécle tout au moins j'aurais deſſein de vivre:
La toux en l'étouffant l'empécha de pourſuivre.
Bientôt d'autres paſſans s'approchérent de nous,
Un perſonnage agé ſe diſtinguait d'eux tous;
Il diſait d'un ton ſec à l'un de ſes confréres,
„Il vous plait de loüer l'ordre de mes affaires,
„Mais ne préſumez pas que je me trouve heureux
„Tant que les dieux cruels n'éxaucent pas mes vœux;

„Je

„Je les ai conjurés que ma ſtérile flamme
„Pût encor procurèr un ſeul fils à ma femme;
„Mes avides neveux déſirent mon trépas,
„Mes biens accumulés ſeront pour des ingrats.
Quelques collatéraux qui près de lui paſſérent
Bras deſſus bras deſſous vivement l'embraſſérent,
Et de mille facheux qui diſcouraient ſans choix
Le bruiant carillon fit étouffer ſa voix.
Nous entendons chanter, on éclatait de rire;
Tous ceux qui de l'amour ſentaient le doux empire
Auprès de leurs beautés faiſaient les doucereux;
Un homme très réveur était tout auprès d'eux,
Il ſe promenait ſeul d'un pas grave & ſtoïque
En ſe frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés ſur terre exprimaient ſa douleur,
Touché de ſes ſoupirs, ému de ſon malheur,
Lui promettant mes ſoins & ma faible aſſiſtance
Je le preſſe ſurtout de rompre le ſilence.
Ah, puiſſe beſtuchef périr tragiquement!
Reprit-il, & ſoudain me quitte brusquement.
Théophile à la fin brulant d'impatience
S'écria, „dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!

„Partons, & dès demain revenons tous les deux;
„Puiſſe le juſte ciel écarter les facheux.
„Et nous favoriſer d'un tems doux & propice!
Appercevez du moins quelle eſt votre injuſtice,
Vous (dis-je) qui frondez tous ces gens à projets
Vous en formez ici pour de moindres ſujets;
Au lieu de relever les faibleſſes des autres,
Il ſerait plus ſenſé de corriger les vôtres;
Joüiſſons dès ce ſoir de ce charmant jardin,
Le préſent eſt plus ſûr que n'eſt le lendemain;
Souvent un ciel ſerein ſe couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours ſuccédent les orages.
Mon frére, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voiez ces inſenſés en proie à leurs erreurs
Dévorés de déſirs & nourris de chiméres
S'élever follement au deſſus de leurs ſphéres,
Attriſtés du paſſé dégoutés du préſent
Fonder ſur l'avenir leur eſpoir inconſtant;
D'un bonheur idéal ſoigneux de ſe repaître
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;

Rem-

Rempliſſez leurs ſouhaits, la colére céleſte
Ne put jamais leur faire un préſent plus funeſte.
Mais ouvrons à leurs yeux le palais des deſtins;
Obſervez ce concours de malheureux humains,
Qui paſſant tour à tour de l'eſpoir à la crainte
Mécontens de leur ſort au dieu portent leur plainte.
Il leur répond à tous, „tremblez faibles mortels,
„Renoncez à changer mes décrets éternels,
„Connaiſſez l'avenir, la liaiſon des choſes,
„L'enchainement des faits aſſujettis aux cauſes,
„Tout obéit aux loix de la néceſſité;
„Voiez, voilà le tems, voilà la vérité,
„Ils vont hater pour vous l'ordre des deſtinées,
„Préſentèr à chacun le cours de ſes années;
„Dans l'immenſe avenir quel eſt l'événement
„Qui peut remplir les vœux de votre égarement?
„Quittez les vains projets où votre eſpoir ſe fonde,
„Vos vœux dans le cahos replongeraient le monde;
„C'eſt par mes ſages loix que je l'ai maintenu,
„Rien ne doit ſe changer lorsque tout eſt prévu;
„Les ſorts ſont partagés, ſoiez contens des vôtres,
„Ceux que vous déſirez ſont les deſtins, des autres;

„Et ſi j'avais été fléxible à vos ſoupirs,
„Vous ſeriez tous punis par vos propres déſirs.
„Toi guerrier imprudent, un autre tient ta place,
„Vois ſa funeſte fin, frémis de ſon audace!
„Il aimait les dangers, il cherchait les combats,
„Le voilà moiſſonné par la faulx du trépas.
„Toi qui du vieux neſtor déſires les années,
„Peins-toi dans ce vieillard les triſtes deſtinées
„Qu'en t'accordant ſes jours le ciel te préparait!
„Il n'a plus de plaiſirs, ſon bonheur diſparaît,
„Il vit dans les dégouts, l'âge, la maladie
„Ronge inſenſiblement la trame de ſa vie,
„De ſa faible raiſon conſume le flambeau,
„Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.
„Approche vieux créſus, mécontent imbécile,
„Poſſeſſeur malheureux d'une femme ſtérile,
„Vois-tu chez ton voiſin ce fils tant déſiré?
„C'eſt un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.
„Miſantrope abſorbé dans tes fraïeurs ſiniſtres,
„Au lieu d'un beſtuchef vois deux nouveaux miniſtres
„Plus fièrs, plus corrompus & plus entreprenans!
„Ah! modérez (mortels) vos déſirs violens;

„Un

„Un ciel toûjours ſerein, un bonheur ſans mélange
„Etait-il fait pour vous qui rampez dans la ſange?
„Rien ne vous était dû j'ai beaucoup fait pour vous,
„Ingrats à mes bienfaits redoutez mon courroux.
Il dit, & dans l'inſtant à ſes accens terribles
Le palais & le dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ſes vœux
Dit en ſe réſignant, laiſſons agir les cieux!
Qu'eſt-ce que nos ſouhaits? des plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégout d'un bien qu'on a gouté.
Notre ſort eſt marqué, l'homme déraiſonnable
Veut changèr à ſon gré ſon arrêt immuable;
Tandis que jupitèr de deux vaſes égaux
Verſe ſur les humains & les biens & les maux.
Mortel extravagant, fragile créature
Prétens-tu renverſer l'ordre de la nature,
Et joüir d'un bonheur toûjours pur & parfait?
Dis-moi, qui t'a promis cet étrange bienfait?
Répons, pour quels humains les trois parques ſévéres
Ont-elles donc ſans fin filé des jours proſpéres?

Conſultons (s'il le faut) ces poudreux monumens,
Ces faſtes échapés à l'injure des tems,
Fouïllons l'antiquité, rappellons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'hiſtoire;
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fèrs,
Et tous ont dans leur vie eſſuié des revèrs.
Créſus ſe crut heureux, une foule importune
De courtiſans flatteurs adorait ſa fortune;
Il apprit de ſolon qui lui prédit ſon ſort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant ſa mort.
Cyrus qui le vainquit & qui domta l'aſie
Perdit bientôt après ſa fortune & ſa vie,
Une * femme mit fin à ſes deſtins heureux. * Tomiris.
Le vainqueur de pharſale entouré d'envieux
Au ſein de la fortune, au ſein de la victoire
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire,
Arbitre des humains & maître du ſénat
Eſt à rome *immolé* par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'éxil de bélifaire,
Un frédéric ſecond errant dans la miſére,
Ce roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif
Que PIERRE à pultawa vit presque ſon captif.

Oui

Oui tel eſt notre ſort, nos courtes deſtinées
Sont triſtes dans un tems, dans d'autres fortunées;
Faut-il pour le prouvèr échauffant mes poulmons
D'éxemples entaſſés renforcer mes raiſons?
Cette inſtabilité du monde fait l'eſſence,
N'en faiſons-nous pas tous la triſte expérience?
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueïl & de fiel
Se révolte tout haut contre l'arrêt du ciel;
Les choſes à ſes yeux ſemblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.
„Paſſe que le vulgaire éprouve des haſards,
„Mais les gens tels que moi méritent des égards,
Diſait un certain homme ennuié de l'attente
Du bien qu'il eſpérait par la mort de ſa tante.
Varus eſt mécontent, il ne ſait pas pourquoi,
Mais ſon chagrin *le ronge & lui donne la loi.*
Si plancus fait des vœux c'eſt que plancus s'ennuie,
Il veut des nouveautés qui diſſipent ſa vie.
Galba devenu prince eſt las de ſon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne ſoit électeur,
Mais à peine l'eſt-il que ſa folie extrême
Veut décorer ſon front du ſacré diadême,

Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux céſars leur vaine majeſté,
Ses vœux vont en croiſſant, il eſt incorrigible;
Oui rendre heureux un foû c'eſt une œuvre impoſſible.
O le ſage diſcours que le vieux cinéas
Fit au bouïllant pyrrhus qui ne l'écouta pas!
„Quittez ces vains projets dont votre eſprit s'enivre,
„Apprenez à joüir, c'eſt apprendre à bien vivre.
Je ſuis de ſon avis, ici-bas tout mortel
Doit joüir du préſent, c'eſt le ſeul bien réel;
Le tems qui fuit toûjours emporte nos années,
En dévorant ſans fin nos fréles deſtinées
Il s'échape, il s'envole, & ne revient jamais;
Et notre eſprit chagrin dans ſes ſombres accès
Quand le bonheur préſent lui péſe & l'importune,
De l'avenir qu'il craind ſe fait une infortune.
Mais ce triſte avenir que l'on veut pénétrer
Les favorables dieux nous le font ignorer.
Si l'homme était inſtruit au jour de ſa naiſſance
Des deſſeins qu'a ſur lui la ſage providence,
L'un prévoiant ſes maux deviendrait furieux,
L'autre ſûr de ſes biens ſerait trop tôt las d'eux,

Et

Et l'ennui, le dégout, la triſteſſe ennemie
Armant leur déſeſpoir abrégerait leur vie.
Oui laiſſons l'avenir dans ſon obſcurité,
Le ciel l'a de nos yeux prudemment écarté;
Sans murmurèr en vain contre la providence
Supprimons de nos vœux l'orgueïlleuſe imprudence;
Que le ciel à ſon gré diſpoſe des humains,
C'eſt à nous d'obéir à l'ordre des deſtins.

EPITRE IX.

A STIL:

SUR L'EMPLOI DU COURAGE,

ET SUR LE VRAI POINT-D'HONNEUR.

STIL, ſur le point d'honneur peu de gens ſont d'accord,
L'un penſe qu'il ſuffit d'oſer braver la mort,
Il pouſſe un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce
S'emportant ſur des riens, facile à s'embraſer,
Que la ſeule vangeance a le droit d'appaiſer;
Ce fièr reſſentiment d'un chimérique outrage
Reſſemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'eſt plus éloigné du véritable honneur.
Nous admirons l'effet d'une utile valeur,

Lors-

Lorsque dans les combats ſon ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour ſervir la patrie;
Qui manque à ſes devoirs obſcurcit ſes vertus,
Et ſes plus beaux lauriers ſont bientôt abattus.
La ſuéde a de nos jours ſouffert cette infamie,
Elle qui ſubjugua la fiére germanie
A vu de ſes guerriers les cœurs abatardis
Succomber ſous l'effort des ruſſes enhardis;
La finlande témoin de leur honteuſe fuite
Sous un joug étranger naguères fut réduite.
Par un deſtin pareïl ces fièrs républicains
Dont la valeur briſa les fèrs de leurs tarquins,
Et noia dans le ſang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux
Et ſouïller les vertus qui paraient leurs aieux;
De leurs lâches ſoldats la déroute fut promte,
Laufeld & fontenoi ſont témoins de leur honte,
Le batave à la peur indignement livré
Cherchait dans ſes roſeaux un aſile aſſuré;
Telle eſt la lacheté d'un cœur puſillanime,
La faibleſſe eſt ſa honte & la peur eſt ſon crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faibleſſe, il n'eſt jamais ardent;
Aſſuré de ſon cœur & maître de lui-même,
Ce n'eſt pas un vain nom mais la vertu qu'il aime.
Mais ſi le point d'honneur cauſe d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu diſparaît & c'eſt ſcélérateſſe.
Cet excès perd ſouvent l'indocile jeuneſſe,
Au violent courroux promte à s'abandonner
Elle eſt ſur un ſeul mot préte à s'aſſaſſiner;
L'honneur eſt dans ſa bouche, & pleine d'arrogance
De ce nom reſpecté décorant ſa vangeance,
Et ne diſtinguant point dans ſon aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger ſans avoir l'ame noire,
Et penſe par le crime arrivèr à la gloire.
Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner,
L'impétueux courroux ne peut ſe gouverner;
Mais lorsque de ſang froid, ſans haine, ſans colére,
Un préjugé cruel que le monde révére
Pour ſauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis,

Qui

Qui ne déplorerait, qu'un caprice bizarre
Impoſe à l'honneur même une loi ſi barbare?
Sont-ce des inſenſés, ſont-ce des furieux
Que ces vangeurs cruels d'un honneur odieux?
Non c'eſt un peuple doux, généreux, magnanime
Qu'un préjugé funeſte entraine dans le crime,
Qui du ciel partagé d'une rare valeur
En pervertit l'uſage & la change en fureur.
Arrétez malheureux! aïez l'ame attendrie,
Votre ſang eſt trop pur, trop chèr à la patrie,
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour:
Ah! qu'avide de ſang l'implacable vautour
Tombe ſur la colombe ou ſur la tourterelle,
Et déchirant leur ſein de ſa ſerre cruelle
Diſperſe dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours ſont nés pour être des tyrans:
Mais vous ô pruſſiens! vous êtes tous des fréres,
Reſpectez vos foiers, vos pénates, vos péres,
Ces intérêts ſacrés qui ſont communs à tous;
Arrétez vos fureurs & ſuſpendez vos coups;
Cette terre (inhumains!) qui vous ſert de patrie
Se voit avec horreur de votre ſang rougie.

„Verrai-je, ô ciel! (dit-elle) égorger mes enfans,
„Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„Quel monſtre des enfèrs, quelle affreuſe euménide
„Raméne les forfaits que vit la thébaïde?
„Parlez, êtes vous nés des dents de ce dragon
„Abattu par cadmus près du mont cythéron,
„Dont le venin femé produiſit ſur la terre
„Un peuple qui périt en ſe faiſant la guerre?
„Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„Pour trahir votre mére & vous exterminer?
„Barbares aſſaſſins! ſi j'ai pu vous produire,
„C'était pour vous aimèr & non pour vous détruire;
„Epargnez ce beau ſang, que mes rivaux jaloux
„Vaincus par vos exploits périſſent ſous vos coups!
„Oui ſignalez contre eux le vertueux courage
„Qui tourné contre vous n'eſt qu'une aveugle rage!
„Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„Des mains de la victoire attendez vos lauriers!
„Le courage rend-t-il les humains ſanguinaires?
„Quel pouvoir avez-vous ſur les jours de vos fréres?
„Quittez de vos fureurs l'affreuſe illuſion!
J'applaudis de bon cœur à notre nation,

Lors-

Lorsque de ſes ſuccès préſens à ma mémoire
Je me rappelle ici la grandeur & la gloire.
Mânes que je révére, invincibles héros
Dont la haute valeur terraſſa nos rivaux,
Souffrez que j'oſe orner mes poëmes funébres
Des noms que vos vertus ont rendu ſi célébres!
Si ma lyre eut jamais des ſons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie & ma reconnaiſſance!
Ces faits que publiera l'auguſte vérité
Seront l'éxemple un jour de la poſtérité;
Elle apprendra de vous comment s'éléve l'ame,
Lorsque l'amour du bien & la gloire l'enflâme;
Que l'immortalité me prête ſon burin,
Je vais graver vos noms ſur le durable airain.
J'atteſterai comment votre ardeur généreuſe
Confondit des céſars l'aigle préſomptueuſe,
Dans combien de combats ſous vos efforts ſoumis
J'ai vu plier l'orgueïl de nos fiérs ennemis.
Illuſtres FILS D'ALBERT, l'ennemi de ſon foudre
Tous les deux (juſte ciel!) vous a réduits en poudre,

Mais ſi vous périſſez c'eſt ſur le champ d'honneur,
Trop dignes rejettons de ce grand électeur,
Qui jadis comme vous riſqua cent fois ſa vie
Pour défendre l'état, pour ſauver la patrie.
Chèr FINCK, ah SCHULEMBOURG, que je plains votre ſort!
Toi brave FIDGÉRALD, ſpectateur de ta mort
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupiére?
Que ne promettait pas ton illuſtre carriére,
Si le dieu des combats de tes exploits jaloux
N'eût trompé notre eſpoir en t'arrachant à nous!
Tous ces vaïllans guerriers au trépas ſe dévoüent,
Les anglais ſont ſurpris, & les hongrois les loüent;
Dans ce fameux combat ſi long tems diſputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triomphèr à force de conſtance
Des vieïlles légions fiéres de leur vaïllance,
Qu'eugéne avait ſû rendre invincibles ſous lui,
Et l'autriche contre eux en vain cherche un appui.
Que dirai-je de vous héros couverts de gloire,
A qui la pruſſe doit ſa ſeconde victoire?
Rien ne vous ébranla, ces perfides ſaxons
Méditans en ſecret d'infames trahiſons

Rom-

Rompaient les nœuds ſacrés d'une triple alliance,
Ils quittaient la baviére & la pruſſe & la france,
Jaloux de nos ſuccès qu'ils ne pouvaient ternir
Ils fuiaient & par crainte, & pour nous affaiblir;
Le lorrain s'avançait vèrs l'elbe épouvantée,
Mais par votre valeur ſon onde enſanglantée
Apprit à l'océan vos immortels exploits.

Hélas! chèr ROTTEMBOURG, eſt-ce vous que je vois
Victime de la mort? dieu, quel ſanglant ſpectacle!
Aux dieux mon amitié demandait un miracle,
Et mars vous rappela des portes du trépas;
L'autrichien ſentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans joüirent de ſa fuite;
WERDECK & BUDDENBROCK ardens à la pourſuite
Dans ces funébres champs terminérent leurs jours.

Bientôt * la politique appelant des ſecours
Ligua cent nations qui juraient notre perte,
De leurs ſoldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voiait marcher ſous l'aigle des romains
Cröates & ſaxons, barbares & germains,

* Campagne de 1744. & 1745.

Trop fièrs de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême
Ils deſcendaient déja des monts de la bohême,
Un préſage trompeur, un chimérique eſpoir
Et leur préſomption leur faiſait entrevoir
De la pruſſe aux abois la facile conquête,
Sans ſongèr aux combats ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croiaient ſubjuguer.
Que de ſang généreux ce jour vit prodiguer!
SCHWÉRIN, TRUCHSES, DÜRING vous perdîtes la vie,
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.
Quoi, ſont-ce des dragons? ſont-ce des demi-dieux
Qui renverſent partout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs & de drapeaux ſignale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainſi lorsque les vents déchainés ſur les eaux
Vèrs le prochain rivage amoncellent les flots,
D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mèr en fureur s'élançant ſur les champs
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.

Invin-

Invincibles héros, oui dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux (ô généreux guerriers)
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!
Pruſſe, de tes héros la race eſt immortelle,
Ce phénix dans tes camps ſans fin ſe renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenſeurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,
Sur les monts fourcilleux de la ſombre bohéme
Aux complots meurtriers joignans le ſtratagéme,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous;
Héros qui confondez leur funeſte artifice,
O WÉDEL notre achille, & vous GOLTZ notre ulyſſe!
A vos bras généreux nous devons nos ſuccès,
Les larmes des vainqueurs arroſent vos cyprès;
Que d'obſtacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abimes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout céde à vos vertus.

Mais quels ſont ces héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le lorrain qui s'armait au milieu de l'hivèr
Nous portait de ſes mains & la flamme & le fèr;
„Qu'à nos embraſemens berlin ſerve de proie,
„Faiſons de leurs palais une ſeconde troie!
„Tous leurs fièrs défenſeurs dans leurs ſanglans combats
„Ont été moiſſonnés par la faulx du trépas,
„Le plus pur de leur ſang acheta leur victoire;
„Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire!
„Le ſuccès nous appelle, il eſt tems, vangeons-nous!
A ces mots nos guerriers pleins d'un noble courroux
S'élancent aux combats, les cieux leur ſont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices
Que la ſaxe étonnée enferme dans ſon ſein,
Rien ne peut s'oppoſèr à leur heureux deſtin;
Sur ſes remparts affreux l'ennemi ſe raſſure,
Il faut vaincre à la fois & l'art & la nature;
Ils volent ſur des monts tout chargés de frimats,
Que défendait le feu, le fèr & le trépas;

Ils

Ils volent! rendez-vous, cédez à leur courage!
Cédez faibles efforts d'une impuiſſante rage!
La mort fond ſur BRÉDOW par des coups imprévus,
O mort cruelle arrête, épargne ſes vertus!
Des ennemis altiers l'eſpérance eſt détruite,
Vèrs dresde conſternée ils prennent tous la fuite.
Ah! POLENTZ, KLEIST, RINDORFF quels coups vous ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs (grand dieu!) vous périſſés!
Quel barbare a ſur vous porté ſa main ſanglante?
Il n'eſt plus d'ennemis leur rage eſt impuiſſante,
La pruſſe a triomphé dans ces fameux combats
Du terrein, des ſaiſons, du nombre, des ſoldats,
Et la gloire à vos mains en était réſervée.
La patrie en ce jour par vos exploits ſauvée,
Notre triſte patrie en proie à ſes douleurs
Appelle en gémiſſant ſes vaïllans défenſeurs;
Vos périls l'ont plongée en d'affreuſes allarmes,
Et vos lauriers ſanglans ſont baignés de ſes larmes;
Oui mânes généreux! nos regrets vous ſont dûs,
Notre reconnaiſſance égale vos vertus.

Telle

Telle eſt de nos héros la valeur admirable!
Tel eſt le point-d'honneur, pur, ſimple & véritable,
Fécond en grands exploits, ſoumis à ſon devoir,
Utile à ſa patrie & doux dans le pouvoir!
L'état fait affronter les périls de la guerre;
Qui ſauve ſa patrie eſt un dieu ſur la terre,
Par le puiſſant effort d'un eſprit vertueux
Il perd pour ſes parens le jour qu'il reçut d'eux.
Ainſi léonidas au pas des thermopyles
S'immola pour la gréce, & rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fièrs conquérans,
Son audace étonna la valeur des perſans;
Ainſi chez les romains le généreux décie
Pour fixer la victoire abandonna ſa vie:
Illuſtres défenſeurs! héros des pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces héros anciens,
Vous ſerez déſormais nos dieux & nos éxemples.
Malheureuſe jeuneſſe! accourez à leurs temples,
Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger
Apprenez que vos jours doivent ſe ménager;

Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces héros mourez pour la patrie;
Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des tems,
Autant que l'univèrs aura des habitans,
Et que l'aſtre des jours du haut de ſa carriére
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumiére.

EPITRE X.

AU GÉNÉRAL BRÉDOW:

SUR

LA RÉPUTATION.

BRédow, l'homme eſt aux yeux d'un cenſeur équitable
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable,
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel
Embraſſe l'apparence & manque le réel,
Sa faibleſſe entrevoit & ſon orgueïl décide.
Eſt-il rien de plus faux & rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui ſans régles ni titres
Des réputations ſe rendent les arbitres?

C'eſt

C'eſt là que la ſottiſe a d'ardens zélateurs;
J'ai vu diſcret témoin de leurs propos moqueurs
Le mérite modeſte attaqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon ſens ridicule.
Quand pour les intérêts du cham ſon ſouverain
Muſtapha d'oczakoff ſe rendit à berlin,
Sa barbe, ſon caftan excitérent à rire;
Le courtiſan moqueur enclin à la ſatyre,
Rempli de préjugés contre les muſulmans
Epiloguait leurs mœurs & leurs ajuſtemens;
Les plus polis diſaient, peut-on être tartare?
Pas un d'eux ne ſavait que ce peuple barbare
(Quoique de nos habits les ſiens ſoient différens)
Avait conquis la chine & ſoumis les perſans.
Mais la réfléxion les effraïe & les géne,
L'eſprit d'un mot plaiſant peut accoucher ſans peine;
Affectons cet air haut & ce ton ſuffiſant
Dont l'idiot public reſpecte l'aſcendant,
Et nous ſubjuguerons notre abſurde auditoire;
Un ſot trouve toûjours un plus ſot pour le croire,
Une voix impoſante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez néaulme,
Nos beaux-eſprits manqués ſur le titre du tome
Jugent ſévérement l'ouvrage & ſon auteur;
Tout quartier de berlin a certain connaiſſeur
Qui ſur ces nouveautés raiſonne, dogmatiſe,
Du vulgaire à ſon gré gouverne la bétiſe.
L'un ſoutient que voltaire eſt dépourvu d'eſprit,
Mais que bärh doit charmer tout lecteur qui le lit;
Qu'eülèr en vains calculs met ſa philoſophie,
Que maupertui des dieux parle comme un impie,
Que ſack eſt amuſant & monteſquieux diffus.
Les graces (dit un autre) inſpirent heinius,
Hallèr à ſon avis l'emporte ſur horace,
Et gotſched doit tenir le ſceptre du parnaſſe;
Midas jugeait ainſi ſur le ſacré valon
Des pipeaux du ſatyre & du luth d'apollon:
Qu'heureux ſeraient nos jours ſi tout juge profane
Portait comme ce roi la coëffure d'un âne!
Ah! quel plaiſir de voir ces cenſeurs refrognés
Dans toute leur folie en public déſignés!
Mais nous voions partout fourmïller dans le monde
De ces louches eſprits dont ma patrie abonde;

Vir-

Virgile avec ſégrais s'eſt trouvé comparé,
Auguſte aux antonins fut ſouvent préféré;
Des impoſteurs mitrés qu'on nomme les ſaints-péres
Nous ont peint julien ſous les traits des tibéres;
Tout l'univèrs reçut ces menſonges pieux,
Et julien paſſa pour un monſtre odieux;
Un ſage * après mille ans débrouïlla ſon hiſtoire, * l'abbé de la bletterie.
La vérité parut & lui rendit ſa gloire.
Tout paris condanna l'auteur * laborieux, * l'ab. du bos.
Qui dans un paralléle éxact, ingénieux
D'homére & de zeuxis compara la ſcience;
Des lettrés étrangers forcérent ceux de france
A priſer cet ouvrage approuvé d'apollon.
Londres ne connut point la muſe de milton,
Longtems après ſa mort l'anglais mélancolique
Apperçut les beautés de ſon poëme épique;
Si l'ouvrage était bon il le fut de tout tems,
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.
Je vois que ces écrits & ces piéces nouvelles
Vous ſemblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous penſez qu'en païant l'ouvrage à l'éditeur
Le droit de le jugèr appartient au lecteur,

Que l'un aime le ſimple & l'autre le ſublime,
Que ſoutenir ſon choix n'eſt pas un ſi grand crime,
Mais que tous les humains penſent profondément
Lorsqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune & leur vie.
Ah! c'eſt là (chèr BRÉDOW) que paraît leur folie;
Erreur! ſur notre eſprit jusqu'où va ton pouvoir?
Dans ce ſiécle éclairé plein d'un profond ſavoir,
De nos bons berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'aillot pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empirique docteur
Du reméde nouveau téméraire inventeur;
Sans un long éxamen qui leur eſt incommode,
Ebloüis par l'eſpoir, attirés par la mode
Ils éprouvent ſur eux quels ſeront ſes effets.
Ne vous ſouvient-il plus du régne des ſachets,
Fameux préſervatif du mal qu'on appréhende,
Auſſi ſûr que les os d'un ſaint de la légende?
J'ai vu, BRÉDOW j'ai vu mes chèrs concitoiens
Chargeant de ces ſachets leurs cous luthériens
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apopléxie:

Faut-

Faut-il approfondir ſi le reméde eſt bon,
Si c'eſt un antidote ou ſi c'eſt un poiſon?
Claudine l'applaudit, marthe s'en eſt ſervie,
Suffit, il faut en prendre au risque de ſa vie.
Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'eſprit des humains eſt frivole & legèr!
Rappelez-vous les tems de laws & du ſiſtême;
Jadis les bons chrétiens couraient moins au batême,
Que le peuple français dans ſes transports outrés
S'empreſſait de gagner de ces papiers timbrés;
La triſte vérité diſſipant leur chimére
Au ſein de leurs tréſors étala leur miſére.
Quoi BRÉDOW vous riez de mes raiſonnemens?
Vous penſez (je le vois) que ces beaux argumens
Ne ſont qu'un jeu d'eſprit d'une muſe badine,
Qui plaiſante des ſots & de la médecine;
Ces portraits (dites-vous) malignement tracés
Ne repréſentent point des citoiens ſenſés;
Et mes pinceaux trempés aux couleurs des téniéres
Peignent d'un peuple obſcur les ſottiſes groſſiéres.
Soit, mais ce peuple abject que vous m'abandonnez
C'eſt lui qui fait le nombre, & du moins convenez

Que

Que les trois-quarts du monde ignorant & ſtupide
Ne ſait pas dans ſes choix quel motif le décide.
Hé bien, puiſqu'il le faut, plaçons-nous ſur les bancs,
Examinons tous deux la raiſon des ſavans;
Ces eſprits pénétrans amateurs des ſciences
Sans doute auront acquis de vaſtes connaiſſances.
Prenons ce fameux ſack, ce ſuppôt de calvin,
Ce zélateur couru du ſéxe feminin,
Qui deux fois par ſemaine en ſtile de ſophiſte
Fulmine l'anatême & proſcrit le déiſte;
Si le haſard caché qui préſide au deſtin
Au lieu d'avoir formé ſa cervelle à berlin,
L'avait fait naître à rome il ſerait catholique,
A péra muſulman & paien en afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions
Il aurait combattu pour ces religions;
De puiſſans préjugés ſucés dès ſon enfance
Offusquant ſa raiſon ſont toute ſa ſcience,
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes ſacrés,
Ce docteur à ſon gré gouverne le vulgaire,
Une foule ſtupide environne ſa chaire,

Avec

Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſommeïllant,
Le croit ſans le comprendre & l'admire en bâïllant.
Qu'au ſortir du ſermon l'auditeur imbécile
Entende un libertin gloſant ſur l'évangile,
Il dévore auſſitôt ces plaiſantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans éxamen, libertin ſans ſcrupule,
De chrétien qu'il était il devient incrédule,
Son eſprit inconſtant eſt dépourvu d'appui,
De fragiles roſeaux ſont plus fermes que lui;
Le peuple veut juger, le docte croit connaître,
Raiſonner ſans raiſon c'eſt le fond de notre être.
Ne m'allez point citer le ſublime newton,
Qui s'élevant plus haut qu'archiméde & platon
Dit qu'autour du ſoleïl nous faiſons une élipſe,
Newton, le grand newton fit ſon apocalypſe;
Quoique par ſon algébre il calculât les cieux,
Sur ſaint-jean comme nous cet anglais réva creux.
Peu m'importe après-tout que des ſavans célébres
Egarent leur raiſon au ſein de ces ténébres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon ſens,
C'eſt la funeſte yvreſſe & les écarts fréquens

D'un peuple meſuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,
Qui ſuivant les conſeils d'un fripon d'écrivain
Fit la guerre à la france & NASSAU ſouverain.
A cologne vivait un fripier de nouvelles,
Singe de l'arétin, grand faiſeur de libelles,
Sa plume était venduë, & ſes écrits mordans
Lançaient contre LOUIS leurs traits impertinens;
Deux fois tous les ſept jours pour lui roulait la preſſe,
Et ſes feuïllets notés par ſa ſcélérateſſe
Décorés des vains noms de foi, de liberté
Etaient lûs du batave avec avidité;
De ce poiſon groſſier le ſuccès fut rapide,
Le peuple & les régens ſuivans leur nouveau guide,
Ces bons marchands heureux dans le ſein de la paix
Publiérent la guerre en haine des français;
Si GEORGE de leurs bras fortifia ſa ligue,
Il ne dut ce ſecours qu'au pouvoir de rodrigue.
Ainſi d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devient l'opinion du vulgaire ignorant;
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſuffrage,
Il approuve, il condanne, il louë, il vous outrage,

Il veut apprécier les grands & les héros,
Sans les avoir connus il reprend leurs défauts.
Quand mars au front ſanglant par ſa funeſte eſcorte
Du palais de janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déploier les drapeaux,
Les glaives meurtriers ſortir de leurs fourreaux,
Sans ſavoir la raiſon de leur haine cruelle
D'un des rois le vulgaire embraſſe la querelle.
J'ai vu de nos germains le bon ſens perverti
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſèr un parti,
De l'autriche oublier l'inſolent despotiſme,
En faveur de THÉRÉSE outrer le fanatiſme,
Déteſter CHARLES SEPT, pruſſiens, bavarois,
Et du lorrain vaincu proner les grands exploits.
O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique
Qui reprend un héros ſur l'art de la tactique,
Qui veut juger d'un camp n'en aiant jamais vu,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu!
Chacun juſqu'au beau ſéxe en ces graves matiéres
Croit pouvoir décider par ſes propres lumiéres;

Devant ſon tribunal miniſtres, généraux,
Et les rois aggreſſeurs & les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute,
Dans cet aréopage on décide des noms,
On éléve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiare,
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiécle biſarre.
Ce digne protecteur des arts & des talens,
A qui la france a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert de l'induſtrie & le moteur & l'ame
Souffrit après ſa mort un traitement infame.
Louis qui dans l'europe étala ſa grandeur,
Bienfaiſant dans ſa cour, terrible à l'empereur,
Louis que les travaux, les arts & la victoire
D'un pas toûjours égal élevaient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le français legèr enivré de folie
Du plus grand de ſes rois oſa flétrir la vie.

Brédow, tel eſt le peuple & l'idiot public,
Rien ne peut échapèr à ſa langue d'aſpic;
C'eſt cet étrange oiſeau rempli d'yeux & d'oreïlles,
De climats en climats publiant des merveïlles,
Qui ne peut aſſouvir ſa curioſité,
Qui confond le menſonge avec la vérité;
L'inquiette cabale & la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'inſtruiſent en paſſant de faits remplis d'horreurs,
Et bientôt l'univèrs répéte ces noirceurs;
Etre bleſſé du monſtre eſt un mal incurable.
Hé bien! qu'en penſez-vous? l'homme eſt-il raiſonnable
D'emploier tant de ſoins, de peines, de travaux,
D'immoler ſes plaiſirs, ſes jours & ſon repos,
Pour attirer ſur lui les yeux & le ſuffrage
De ce peuple ignorant, téméraire, volage,
Rempli de préjugés, eſclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très faux diſpenſateur?
O gloire, illuſion, ceſſe de nous ſéduire!
L'amour de la vertu doit tout ſeul nous conduire,

Mon cœur doit me juger, s'il m'approuve, ſuffit
J'arrache ces lauriers qu'on me préte à crédit.
Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer?
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la renommée.

EPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUÉDE.

QUELLE gloire en ce jour MA SŒUR vous environne!
Vos premiers pas en ſuéde en approchant du trône
Vous ont déja conduite à l'immortalité!
Ce roiaume autrefois ſi fièr, ſi redouté
Terreur du danemarck, fléau de la ruſſie,
Arbitre du ſarmate & maître en germanie
Etait enfin réduit à force de malheurs
A la néceſſité d'implorer ſes vainqueurs;
Au milieu du ſénat une guerre inteſtine
Lui déchirait le ſein & comblait ſa ruine;
La diſcorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'état ſon courage enflâmé;

Tout

Tout paraiſſait perdu, l'europe ſemblait dire
Voici le dernier jour qui reſte à votre empire!
Mais lorsque ce coloſſe oppreſſeur du germain
S'incline vèrs ſa chûte & préſage ſa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le ſénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La nation reprend des ſentimens plus hauts
Dignes du grand guſtave & de tous ſes héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la ſouffrance
Se rempliſſent d'eſpoir, d'ardeur, de confiance;
Les peuples ſont toûjours ce que les font leurs rois!
Ma princeſſe a fixé les deſtins des ſuédois,
Toutes les paſſions ſe taiſent devant elle,
Il n'eſt plus d'envieux, il n'eſt plus de querelle,
L'ordre renaît du ſein de la confuſion,
On ſacrifie enfin la haine à l'union.
Qu'homére vainement vante penthéſilée,
Que mars guide ſes pas au fort de la mélée
Des bords du thermodon aux bords du ſimoïs,
Quelque ſoit ſon courage & ſes faits inouis,
Des flammes qu'en ces murs la vangeance déploie
Son bras ne peut ſauver la malheureuſe troie;

Cette

Cette brave amazone en ces champs pleins d'horreurs
Ne combattit cent rois que pour voir des malheurs.
Qu'en vèrs harmonieux le ſublime virgile
Dans le camp des latins nous dépeigne camille,
Dont les faibles ſecours, les ſtériles vertus
Ne purent ſoutenir le bon roi latinus.
Votre gloire (MA SŒUR) plus ſûre & plus brillante
Mériterait au moins qu'un voltaire la chante,
Mon cœur en eſt ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le ſeul pinceau d'apelle oſait peindre aléxandre,
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur.
C'eſt donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'eſt donc vous qui donnez à la ſuéde enchantée
Ce feu divin qu'aux cieux déroba prométhée!
Votre éxemple étonnant porte la fermeté
Jusqu'au ſein palpitant de la perpléxité;
Ce peuple libre & fièr (MA SŒUR) qui vous admire
Apprend à ſoutenir l'honneur de votre empire;
Timide auparavant, encouragé par vous
Il impoſe ſilence à ſes voiſins jaloux,

A ce peuple farouche, insolent & barbare
Qui combat en esclave & s'enfuit en tartare,
Et dont l'orgueïl enflé d'un succès passager
Se flattait hautement de l'espoir mensonger,
Que sa férocité qui fit trembler l'euphrate
Domterait le suédois ainsi que le sarmate.
Dans les fonds ténébreux de leurs vastes forêts
Sous un ciel rigoureux & parmi leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur possède
Osaient forger des fèrs destinés à la suéde;
On voiait dans leurs ports leurs grossiers matelots
Défièr à la fois les suédois & les flots;
Des glaces d'arcangel au palus méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide
Assemblait vèrs vibourg de rustiques guerriers,
Avides de pïllage & non pas de lauriers.
Un monstre que l'enfèr vomit sur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de sa rage,
Instruit par la discorde en cet art criminel
Qu'à florence enseigna l'affreux machiavel;
Ce monstre en soumettant sa molle souveraine
Près du trône éleva sa fortune hautaine,

Et

Et le ruſſe tremblant que ce tyran conduit
Dans ſa ſtupidité par baſſeſſe obéit;
La noire trahiſon, la louche perfidie
Formérent aux forfaits ſa fureur enhardie;
Ce farouche ennemi des plus auguſtes droits
Veut régner dans le nord, foulèr aux pieds ſes rois;
Ses trames, ſes complots, ſes brigues infernales
Diviſent l'univèrs en puiſſantes cabales,
Il ſéduit l'empereur; que dis-je? les anglais
Complices de ſa rage ont païé ſes forfaits;
Mais lorsqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un dieu dans ſes cachots vient renfermer la guerre;
Ce monſtre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à ſa fureur;
Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vangeance,
Le bonheur des ſuédois redouble ſa ſouffrance:
Tel l'on peind ſous l'etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon goufre enflâmé
S'agite & veut briſer ſa puiſſante barriére,
Il brave en ſes priſons l'auteur de la lumiére;
Mais ce dieu qui punit ſes transports menaçans
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.

Ce dieu c'eſt vous MA SŒUR, oui c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux & perfide,
Votre main détruiſit ſes infames complots,
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux
Il vous ſuffit d'un mot pour calmer la tempête;
Vous dites, ARRÉTEZ! & la guerre s'arrête.
O ſuéde, reconnais d'auſſi puiſſans ſecours!
Si l'ombre de la paix protége tes beaux jours,
Si du joug ennemi ſtockolm eſt préſervée,
Benis du fond du cœur la main qui t'a ſauvée!
Auteurs ne vantez plus dans vos peſans écrits
Les noms d'éliſabeth & de ſémiramis;
Suédois, votre chriſtine indigne qu'on la prône
Par un caprice étrange abandonna le trône,
Déja mon héroïne a ſu le ſoutenir.
Ah, quels engagemens (MA SŒUR) pour l'avenir!
Si dans le ſecond rang je vous vois ſi brillante,
Parvenuë au premier jugez de mon attente!
Tout prêt à prononcèr on tient les yeux ouvèrts,
Votre régne intéreſſe & nous & l'univèrs,
Il ſe propoſe à voir l'europe réunie
Par les ſoins généreux de ce puiſſant génie,

Dont

Dont la ſageſſe égale aſſerviſſant le fort
Fera l'amour du monde & la gloire du nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaitrait un grand homme.
Vos tranquiles ſujets ſous votre régne heureux
Diront, „ô pruſſiens, ô peuple généreux!
„C'eſt vous dont nous tenons cette nouvelle aurore
„Prémices des beaux jours qui la ſuivront encore,
„Nous vous devons la paix, nos biens, & nos honneurs.
Ah, quel plaiſir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foiers de mes aieux, ô ma chére patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En reſpectant vos dons on chante vos bienfaits;
Nos voiſins ſont heureux, nos peuples ſatisfaits,
On ne les entend point murmurèr & ſe plaindre,
Ils ſavent nous aimèr & ne ſauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empreſſent d'annoblir leur ſang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre dieu d'himen en embraſant leurs ames

Pour les encourager leur préfente à la fois
Cinq éxemples fameux des filles de nos rois.
Celles [a] dont s'applaudit l'heureuſe françonie,
Que le veſêr [b] chérit, que l'oder déifie, [c]
Vous enfin que l'envie admire en frémiſſant,
Vous que vos ennemis eſtiment en tremblant,
Oui vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphême;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux,
Ainſi l'enfêr connaît & déteſte les dieux.
Si le ſimple mérite eſt digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joind il en a plus d'empire;
Le ſtoïque zénon dans ſa rigidité
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été ſurpris de ſe trouver ſenſible:
Ah, malheur au mortel dont l'ame eſt infléxible!
La raiſon ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit l'eſprit en eſt plus doux;

Oui

a Mesdames les marckgraves de bareuth & d'anſpach.
b Madame la ducheſſe de brunswic.
c Madame la marckgrave de ſwedt.

Oui j'adore les dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage ſi pur & détaché des ſens
Se doit (comme aux vertus) aux charmes, aux talens.
Mais tandis que je vois la fuéde fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée,
Vous le dirai-je ici, l'oſerai-je MA SŒUR?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur;
Ah! ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
Je ſens en méme tems murmurer la nature:
Amitié, don du ciel, ſacrés liens du ſang!
Si nous devons tous deux nos jours au méme flanc,
Parlez enfin, parlez ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu ſi touchant!
Accablé de chagrins dans cet affreux moment
Je vous quittai MA SŒUR, m'arrachant à vos charmes;
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueïl,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuïl;

Un éternel adieu! MA SŒUR, quel ſort barbare!
Triſte néceſſité, devoir qui nous ſépare!
Falait-il à mon peuple immoler mon bonheur?
Heureux ſont les mortels, qui loin de la grandeur
Réuniſſent en paix leur tranquile famïlle,
Dont un toit peut couvrir & mére & fils & fille;
Satisfaits de leur ſort dans leur obſcurité,
Le bonheur eſt le prix de leur ſimplicité;
Ils ne redoutent point la fortune biſarre,
Et l'abîme des mèrs jamais ne les ſépare;
Les brigues, les complots que forme l'étranger
Amuſent leur loiſir loin de les affliger;
Mais ſurtout, & c'eſt là ce qui me déſeſpére,
C'eſt chez eux que la ſœur peut vivre auprès du frére.
Quels écarts inſenſés! où vais-je m'égarer?
Aimons ſans intérêt, & ſachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.
Je vois ſur votre front poſer le diadême;
Si la ſuéde connaît le prix de nos bienfaits
Ne ſouïllons pas nos dons par d'impuiſſans regrets,

Etouf-

Etouffons nos ſoupirs & ſupprimons nos larmes;
Loin de vous, mais toûjours le cœur plein de vos charmes
Votre félicité fera tout mon bonheur;
Je le préviens déja ce ſiécle de grandeur,
Ce tems où j'entendrai la promte renommée
Répétant les accens de la fuéde charmée
Vous nommèr à grands cris en contant vos exploits,
LE MODÉLE DU SÉXE ET L'ÉXEMPLE DES ROIS.

EPITRE XII.

A PODEWILS:

SUR CE QUE L'ON NE FAIT PAS TOVT CE QUE L'ON POURRAIT FAIRE.

LAborieux ami dont l'eſprit pacifique
Dirige le vaiſſeau de notre république,
Vous dont l'activité rempliſſant mes deſſeins
D'un œïl toûjours ouvert veïlle ſur nos deſtins:
Ne remarquez-vous pas en paſſant en revuë
L'europe chaque jour préſente à votre vuë,
Dans des climats divèrs & parmi tant de loix
Que du moine au pontife & des commis aux rois
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément ſuit les pas de ſon pére;

Il n'eſt aucun état qui ne ſoit plein d'abus,
On les ſouffre, on s'en plaind, n'éxigeons rien de plus!
Si quelque citoien pour l'état plein de zéle
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriére il eſt d'abord laſſé,
Et quitte ſon ouvrage à peine commencé.
Ces mortels adorés dont l'ame magnanime
Servit le genre humain ſans briguer ſon eſtime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laiſſérent après eux d'illuſtres monumens,
Ces demi-dieux ſur terre avec un eſprit ferme
Voulaient obſtinément arrivèr à leur terme;
La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi
Sort du ſommeïl, ſe léve, & retombe endormi.
En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
Bien peu d'un ſi grand nombre ont paſſé pour utiles,
S'ils n'ont point travaïllé pour leur bien mutuel,
La pareſſe, l'ennui, l'intérêt perſonnel
Ont fait évanouir dans leurs ames communes
Des déſirs vertueux dignes de leurs fortunes.
Et qu'importe en effet à la ſociété,
Qu'un miniſtre abſorbé dans la proſpérité

Aiant ſans être roi la puiſſance ſuprême
Pour le bien de l'état trouve un nouveau ſyſtême,
Si quittant ce deſſein diſtrait par cent objets
Il n'éxécute point ſes louables projets?
L'un préfére aux travaux les plaiſirs de la vie,
L'autre craind en ſecret de réveïller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple de l'uſage aveugle ſectateur,
Patron des vieux abus, inſenſible aux ſervices,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injuſtices.
Un autre dans ſon cœur des biens ſent les attraits,
Immole ſes devoirs à de vils intérêts,
Capable de ſervir l'état & la couronne
Il ne voit, ne connaît, n'aime que ſa perſonne.
Ces indignes mortels qui tolérent nos maux
Laiſſent nos loix, nos mœurs & tout dans le cahos;
C'eſt un plaiſir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confuſion & du ſein du déſordre;
Mais quelque ſort malin par des moiens ſecrets
Retarde & bien ſouvent enchaine nos progrès,
L'intérêt, le dépit, la crainte, la pareſſe
Sont les lâches reſſorts de l'humaine faibleſſe;

L'hom-

L'homme à l'humanité païa toûjours tribut,
Guerriers, miniſtres, rois, aucun n'atteind ſon but.
Voiez-vous ces guerriers au ſein de la victoire
Marquèr imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparèr un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous les travaux perdre eux-mêmes le fruit?
L'amour-propre avec peu ſatisfait de lui-même
Se flatte, s'applaudit, s'éléve au rang ſuprême,
Il careſſe un héros, il lui montre ſes faits
Par un verre trompeur qui groſſit les objets;
Il lui dit, „c'eſt aſſez, & votre ardeur guerriére
„Dans ce jour mémorable a rempli ſa carriére,
„Conſervez les lauriers dont vous êtes muni:
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit l'avoir fini.
Si le vil intérêt d'un miniſtre s'empare,
Si la corruption de ſon devoir l'égare,
Du bonheur de l'état, de l'intérêt public
Il fera ſans remords un indigne trafic,
Embrouïllera les loix, & ſe livrant au vice
Au temple de thémis il vendra la juſtice;
Sa voix dans les conſeïls organe des voiſins
Fera par artifice agréer leurs deſſeins,

Et troublant à leur gré le repos de la terre
Entrainera l'état dans l'horreur de la guerre;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.
Mais vous reconnaiſſez à ces infames traits
Du portrait que je peins l'original coupable,
Ce monſtre dont moskow ſent le bras redoutable
Qui tient un peuple entier ſur ſa frontiére armé,
Et ſe complait à voir tout le nord allarmé.
Tandis que ſes complots bravent notre conſtance,
Que l'europe en courroux ſouffre ſon inſolence,
De la fertile ukraine il voit les champs déſèrts,
Les vaiſſeaux à riga dévorés par les vèrs,
Les arts abandonnés, l'induſtrie expirante,
L'antique barbarie à la cour renaiſſante,
Tous les travaux du czar pancher vèrs leur déclin.
Quel abus (chèr ami) du pouvoir ſouverain!
Quelle utile leçon aux miniſtres, aux princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces
Puiſſans pour leurs voiſins, miſérables chez eux
Ont le cœur dévoré de ſoins ambitieux,
Et quoique leur païs ſoit beaucoup moins barbare
Que ce repaire d'ours image du ténare,

Il n'eſt aucun état ſi policé qu'il ſoit,
Où pour le bien public la réforme n'ait droit,
Où l'uſage & la loi l'un à l'autre contraires
N'offenſent du bon ſens les préceptes ſévéres.
De ces difficultés on ſent les embarras,
Mais pourquoi (dites-vous) ne les léve-t-on pas?
Sachez comme en effet le monde ſe gouverne,
Ceux devant qui le peuple en tremblant ſe proſterne
Elevés dans la pompe & dans l'oiſiveté
D'un ouvrage ſuivi redoutent l'âpreté;
Occupés de plaiſirs au ſein de la molleſſe
Ces fainéans heureux reſpectent leur pareſſe;
Les affaires iront ſelon le gré des dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le ſoin que du monde a pris la providence
De travaux ſuperflus en honneur les diſpenſe,
Leur lâche quiétude adopte ces raiſons
Et perd dans ſes langueurs les jours & les ſaiſons;
Ces fardeaux de la terre engourdis ſur le trône,
Inſenſibles pour nous, tendres pour leur perſonne,
Semblables par leurs mœurs aux rois orientaux
Sans procurer le bien tolérent tous les maux.

Si la ſaxe autrefois puiſſante & fortunée
A vu depuis dix ans changer ſa deſtinée,
Préparer ſa ruine, abaiſſer ſon crédit,
Ses peuples opprimés, ſans fonds à rien réduit,
N'en chargez point leur prince il n'eſt point tyrannique,
Rien ne peut remuer ſon ame léthargique;
Condannez ſa faibleſſe & ſon oiſiveté,
S'il cauſe tous leurs maux c'eſt ſans méchanceté,
Il s'endort ſur des fleurs, & ſes mains incertaines
De l'état chancelant laiſſent flotter les rênes.
Avec ces vieux abus, la molleſſe des cours,
L'oiſiveté des grands, le monde va toûjours;
Mais les vices des rois ſont la premiére cauſe,
Que pour le bien public ſe fait ſi peu de choſe.
Réprimons la ſatyre, épargnons nos égaux,
Ah! ſerions-nous les ſeuls éxemts de ces défauts?
Avons-nous en tout tems la méme vigilance,
Dans nos travaux divèrs la méme prévoiance?
Et n'eſt-il pas des jours où l'eſprit détendu
Incapable d'agir demeure ſans vertu,
Où loin d'approfondir le tout ou ſa partie
A peine gliſſons-nous ſur la ſuperficie?

De ma legéreté vous me voiez rougir,
La mort eſt un repos mais vivre c'eſt agir;
Le tems qui fuit toûjours aurait dû nous apprendre
Que nos jours ſont comptés, qu'il ne faut rien ſuſpendre,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'occaſion,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action;
La parque coupe envain le fil de notre vie,
Nous l'allongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'uſage du pouvoir qui repoſe en nos mains;
A ce but nos deſſeins doivent tous ſe réduire,
L'ame eſt inépuiſable & peut toûjours produire.
Voiez ces orangers féconds dans tous les tems,
La ſéve leur fournit ſes tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or qu'ils produiſent ſans ceſſe
Semblent nous reprocher notre indigne pareſſe.
Si je chante en mes vèrs la mâle activité,
Ne me ſuppoſez point follement entété
De ces eſprits ardens qui déſolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;
Non je n'admire point ce fougueux roi du nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers & la mort,

N'aiant d'autre plaiſir que le trouble des armes
A détroner les rois trouva ſes plus doux charmes,
Et loin de ſes ſujets qu'il ne gouvernait pas
Conquérait la pologne en perdant ſes états.
Mais dans un citoien revétu de puiſſance
Je blâme hautement le gout de l'indolence;
Son emploi, ſon honneur, ſon plaiſir, ſon pouvoir,
Tout devrait l'animèr à remplir ſon devoir;
S'il eſt trop négligent il eſt un infidelle,
Et la pareſſe en lui peut être criminelle,
On n'a pas de mérite à s'abſtenir du mal,
Etre ardent pour le bien c'eſt le point principal.
Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la vérité des attraits de la fable,
Si la naïveté peut être de ſaiſon
Pour adoucir les traits de l'auſtére raiſon,
Qu'on me permette ici d'emprunter ſes nuances
Pour cacher ſous des fleurs l'âpreté des ſentences.
Sur le ſommet d'un mont de rochers hériſſé
Le temple de la gloire était jadis placé,
Elle promit un prix à ceux dont le courage
Surmontant ces dangers viendraient lui rendre hommage.

Un

Un jour tous ſes amans excités par ce prix
Tentérent de monter à ſon ſacré pourpris,
En approchant du mont les uns pleins de ſurpriſe
Reſtaient tout étonnés de leur grande entrepriſe,
Plus loin de jeunes gens legers, fous, amoureux
Allaient cueïllant des fleurs pour l'objet de leurs vœux,
D'autres d'un pas timide entraient dans la carriére,
Effraïés du danger retournaient en arriére,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus
Se couchaient ſans vigueur ſur le roc étendus;
On en voiait plus haut montèr avec audace,
Jaloux de leurs rivaux leur diſputer la place,
Au bord du précipice au point de ſuccomber
Se heurtèr en fureur, au bas du mont tomber.
Un ſage ſans envie & ſans incertitude
Par un ſentier plus court & méme encor plus rude,
Animé par le prix que la gloire promet
De rochers en rochers vola jusqu'au ſommet;
C'eſt là qu'il fut reçu dans les bras de la gloire,
Et ſon nom fut écrit au temple de mémoire,
Dans ce livre ſi court où ſont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La déeſſe approuvant l'effort de ſon courage
Lui dit, „ſoiez heureux, jouiſſez du partage
„De ces eſprits actifs, auteurs, rois & guerriers,
„Le repos eſt permis mais c'eſt ſous des lauriers.

EPI-

EPITRE XIII.

A MA SOEUR DE BAREUTH:

SUR

L'USAGE DE LA FORTUNE,

DU ſonge des grandeurs l'image évanoüie
M'a rendu tout entièr à la philoſophie,
Evitant les facheux, le tumulte & le bruit
Je profite du tems chaque inſtant qu'il s'enfuit;
J'achette à peu de frais mille plaiſirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis la quintinie, & par ſon art divin
Je change un ſable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pouſſer, verdir, éclore
Des fleurs que le midi reçut des dons de flore;

Mon ami philémon vient dans ces lieux réclus
Diſſertèr avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque ſon diſcours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la poëſie;
Une feuïlle, une fleur, & de moindres objets
A nos moralités fourniſſent des ſujets;
La nature à nos yeux eſt pleine de merveïlles,
Nous admirons ſouvent le peuple des abeïlles;
O quel plaiſir (MA SŒUR) de les voir travaïller
Ce doux ſuc que l'inſtinct leur apprit à pïller!
De leurs ſoins mutuels & de leur vigilance
Réſulte pour l'eſſein la commune abondance,
L'un travaïlle pour l'autre, & ce miel apprété
Appartient ſans partage à la communauté.
Pourquoi ne ſuit-on pas (diſais-je) leur éxemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuſe union & l'ordre ſans égal
Qui concourt en effet à leur bien général.
L'abeïlle a mieux que nous réglé ſa république,
On n'y voit point de mouche altiére & magnifique
Refuſèr à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux,
L'orgueïl & l'intérêt reſpectent leur repos;

Fiére

Fiére raiſon humaine, orgueïlleuſe folie
Que de ces animaux l'éxemple t'humilie!
Notre cœur endurci mépriſe les humains,
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins,
Enivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.
Qui dirait lorsqu'on voit ces grands ſi dédaigneux
Que les pauvres ſont faits du méme limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux courbés ſous les miſéres
Marqués des mémes traits ſont en effet leurs fréres?
L'orgueïl les a changés, c'eſt l'ouvrage du ſort,
Du riche au miſérable il n'eſt plus de rapport,
A leur deſtin commun rien ne les intéreſſe,
Ce ſont des animaux de différente eſpéce;
Ces loups ſans s'émouvoir regardent les faucons
Du ſang de la colombe arroſer les valons.
Que je ſuis en courroux lorsque certaine alteſſe
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue ſa tendreſſe!
On dirait que pour eux le deſtin l'aggrandit,
De ſa folle dépenſe ils tirent le profit;
Ces chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la créche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſſéche;

Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui;
Cet abus (je l'avouë) à tel point m'importune,
Que j'en ai mépriſé les grands & la fortune.
„Vous en êtes ſurpris? repartit philémon,
„Le monde eſt inhumain, ingrat & ſans raiſon;
„Pour moi depuis longtems j'appris à le connaître,
„Jadis de la fortune on m'a vu le grand-prêtre,
„Son temple était rempli de ſots adulateurs,
„L'univèrs y venait demander des honneurs.
„Le courtiſan diſait, ô puiſſante déeſſe
„Donnez-moi du pouvoir afin que j'en oppreſſe
„Un rival odieux qu'on dit de mes amis!
„Le roi lui demandait des eſclaves ſoumis,
„Un homme du bel air à mine évaporée
„Voulait un grand état, une maiſon dorée;
„Un franc diſſipateur éxigeait un gros bien
„Pour qu'il eût le plaiſir de le réduire à rien;
„L'avare lui diſait, déeſſe ſalutaire
„Donnez-moi bien de l'or afin que je l'enterre;
„Un comte en ſe dreſſant criait avec fierté,
„Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

„Je

„Je n'aurais jamais fait ſi de tant de priéres
„Je voulais rapporter les phraſes ſinguliéres,
„Bref aucun ne penſait dans ſes biſarres vœux
„Au noble & doux plaiſir de faire des heureux;
„Et ma déeſſe aveugle, inégale & quinteuſe
„Sur l'emploi de ſes dons nullement ſcrupuleuſe
„Refuſait par travèrs ou donnait ſans raiſon.

La fortune (lui dis-je) eſt un cruel poiſon,
Lorsqu'elle a pu remplir l'eſprit de ſa chimére
Elle altére le fond du meïlleur caractére,
L'homme dans ſes transports s'imagine être un dieu,
Il prétend que pour lui l'encens ſume en tout lieu;
Ces grands enorgueïllis de leur magnificence
Penſent qu'ils ſont l'objet pour qui la providence
Fit ſortir du néant ces êtres ſi divèrs,
Qui rampent ſur la terre ou volent dans les airs;
Ils ſe placent eux ſeuls au centre de ce monde,
Et tout le reſte eſt bien quand pour eux tout abonde,
Tendres ſur leur ſujet, inſenſibles pour nous,
Yvres de leur plaiſir, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuïlles ſtériles
Du tronc qui les nourrit tirent les ſucs utiles,

Et dans un vain feuïllage étalant leur beauté
Laiſſent les tendres fruits féchèr à leur côté;
Eſt-ce donc pour eux ſeuls que ſe filtre la ſéve
Qui par tant de tuiaux jusqu'aux branches s'éléve?
Ah, quelle heureuſe main coupera ces rameaux
Des préſens de pomône injurieux rivaux!
Avec trop de chagrin j'en vois groſſir le nombre.
Philémon repartit prenant un air plus ſombre,
„Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaiſans,
„Mais ce monde pervèrs eſt peuplé de méchans;
„Les bienfaits ſont païés de noire ingratitude;
„Qui fait de la ſageſſe une profonde étude
„S'il connait les mortels ne les ſervira pas.
Qu'il eſt beau (philémon) de faire des ingrats!
Faut-il lorsqu'aux vertus un doux penchant nous guide
Que l'auſtére raiſon contre le cœur décide?
O vous ſage minerve, aimable & tendre ſœur!
O vous qui poſſédez tous les talens du cœur,
Vous penſez (je le ſais) qu'un noble caractére
Ne trouve en ſa grandeur de plaiſir qu'à bien faire,
Qu'à daigner partagèr à l'homme ſon égal
Les faveurs dont pour lui le ciel fut libéral!

Ces

Ces colonnes dont l'art d'un habile architecte
Sait orner noblement ſa façade correcte,
Ces maſſes ne ſont pas de ces vains ornemens
Que la profuſion ajoute aux bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie
Soutient ſolidement la façade embellie.
Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoien concourt à ſon utilité,
L'embellir n'eſt pas tout, & pour le dire encore
La bonté la ſoutient, le faſte la décore.
O puiſſante nature ame de l'univèrs,
Souffre que tes ſecrets éclatent dans mes vèrs!
Ménagére ou prodigue on te voit toûjours ſage,
Ton deſſein permanent méne tout à l'uſage.
Voiez ces réſervoirs qui pour ſes grands deſſeins
Aux entraïles des monts ſont creuſés par ſes mains,
Les fleuves orgueïlleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuiant de leur ſein jeunes, faibles ruiſſeaux
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt aggrandis, enflés d'eaux paſſagéres
Ils portent leur tribut à des mèrs étrangéres,

D'où le ſoleïl après les changeant en vapeurs
Goutte à goutte en pleuvant les rend ſur les hauteurs;
Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mémes canaux leur fort veut qu'ils repaſſent.
Et tels ſont les devoirs attachés aux honneurs!
Des dons de la fortune heureux diſpenſateurs,
Les grands pour les états ſont la ſource féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.
Que j'aime ce diſcours qu'un ſage magiſtrat * Tint au peuple romain ſéparé du ſénat!
Autour du mont ſacré triomphait la diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.
„La république amis (leur dit-il) eſt le corps
„Dont tous les citoiens ſont autant de reſſorts,
„Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
„Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie;
„Suppoſons que la bouche aimant mieux diſcourir
„Refuſât à ſon corps le ſoin de le nourrir,
„L'animal épuiſé dans ſa langueur mourante
„Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„Membres ſéditieux, injuſtes plébéiens
„Servez votre ſénat & ſoiez citoiens!

* Ménénius agrippa.

Quel-

Quelque ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie,
De la totalité l'on fait toûjours partie;
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus,
L'état ne voit en vous que des membres perclus.
Modérons nos tranſports, évitons la ſatyre,
C'eſt peu de condanner, le grand art eſt d'inſtruire;
Enſeignons en amis ſans préchèr en cenſeurs
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment fuiant l'orgueïl, la haine, la vangeance
Sa bonté doit ſurtout annoncer ſa puiſſance.
„Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux
„Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„Ni rien de plus divin dans ton beau caractére
„Que cette volonté toûjours préte à le faire,
Oſait dire à céſar ce conſul orateur
Qui de ligarius ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les rois qu'il paraît encor dire,
„Pour faire des heureux vous occupez l'empire,
„Aſtres de l'univèrs votre éclat eſt pour vous,
„Mais de vos doux raïons l'influence eſt pour nous.
Les grands, ces fils chéris de l'aveugle fortune
Sont couverts de mépris ſi leur ame eſt commune.

Néron quoique céſar fut haï des romains,
Rome pour leurs vertus chérit les antonins;
Bienfaiſans antonins, mes héros, mes éxemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des temples!
Si de faibles humains peuvent atteindre aux dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux!
Je ſens à votre nom dans le fond de mon ame
Que l'amour des vertus redouble encor ſa flamme,
Oui j'en préſume mieux du triſte genre humain.
Julien peu connu fut le dernier romain;
Que de monſtres affreux profanérent ce trône,
Et firent éclipſer l'éclat de leur couronne!
Mais faut-il être roi pour être bienfaiſant?
N'eſt-il plus de vertus quand on eſt moins puiſſant?
L'occaſion peut rendre un pauvre ſerviable,
Dans l'état médiocre on ſera ſecourable;
Si l'on eſt riche, au pauvre on doit ſon ſuperflu,
Un grand doit protéger l'indigente vertu;
Dans la proſpérité l'ame entiére s'étale,
On la voit ce qu'elle eſt avare ou libérale,
Nos états ſont divèrs, nos devoirs ſont communs.
Ainſi la tendre fleur nous donne ſes parfums,

La

La campagne ſes bléds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs paturages,
L'océan ſes poiſſons, & les vents leur fraicheur.
Ainſi l'aſtre du nord guide le voiageur.
Ainſi lorsque la nuit répand ſes voiles ſombres,
La ſœur du dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainſi le grand flambeau moteur de l'univèrs
De ſes raïons brillans remplit le champ des airs,
Par lui-même fécond ſon influence pure
Ranime & rend la vie à toute la nature.

EPI-

EPITRE XIV.

A SWËRTZ:

SUR

LES PLAISIRS.

DE nos brïllans plaiſirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez au gré du ſpectateur
Les jeux de terpſichore & ceux de polhymnie,
Les pleurs de melpoméne & les ris de thalie;
Lequel de ces plaiſirs pourrait ſelon nos vœux
Contribuer le plus à faire des heureux?
Serait-ce (dites-moi) la joie impétueuſe,
Du brïllant carnaval fille ſi dangereuſe,
Si chére à nos galans, ſi funeſte aux époux,
Lorsque ſous plus d'un maſque on voit de jeunes fous

Suivre les étendarts du beau dieu de cythére,
Enflamés de ſes feux, promts à ſe ſatisfaire
Sauter, tourbïllonnèr au ſon des inſtrumens,
Et s'enivrèr enfin de cent plaiſirs bruians?
L'aurore en plein hivèr ſi lente & ſi tardive
Paraît ſelon leurs vœux trop promte & trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart d'heure ait dégouté l'amant.
Aimeriez-vous plutôt qu'on préférât la ſcéne,
Où moliére traça de ſa naïve veine
De nos biſarres mœurs l'humiliant tableau?
„Cherchez (me dites-vous) un ſpectacle nouveau,
„Allez à ce palais enchanteur & magique,
„Où l'optique, la danſe & l'art de la muſique
„De cent plaiſirs divèrs ne forment qu'un plaiſir,
„Ce ſpectacle eſt de tous celui qu'il faut choiſir.
„C'eſt là que l'aſtrua par ſon goſier agile
„Enchante également & la cour & la ville,
„Et que félicino par des ſons plus touchans
„Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens;
„C'eſt là que marianne égale à terpſichore
„Entend tous ces bravò! dont le public l'honore,

„Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
„Tout incite aux déſirs nos ſens voluptueux.
Je vous entens: fachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaiſirs qu'un faux myſtique blâme;
Ami des ſentimens des épicuriens
Je laiſſe la triſteſſe aux durs ſtoïciens;
Si comme thébe hélas! notre ame avait cent portes,
J'y laiſſerais entrer les plaiſirs en cohortes.
Tout le monde après tout ne penſe pas ainſi,
J'ai vu d'outrés chaſſeurs en hauſſant le ſourci
Bâïllèr & s'endormir au ſein de ces merveïlles,
Nul ſon ne peut flatter leurs ſtupides oreïlles,
Leur eſprit occupé de cerfs, de ſangliers
Au lieu de voir cinna révait aux lévriers.
J'ai vu ſur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieïl harpagon révant à la finance,
Preſſé de viſiter ſes ſerrures, ſes huis,
Et de compter tout ſeul ſes ſacs pleins de loüis.
Vous ſavez qu'au ſpectacle un certain fils d'euclide
S'aviſa d'égaïer ſon cerveau trop aride,
Sans entendre, ſans voir & méme ſans parler
Il ſe mit en révant d'abord à calculer

Les effets de la voix, l'eſpace de la ſale,
Le théatre, l'optique & le grand ceintre ovale;
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui
Et ſe ſentant glacé de dégout & d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte (eſt-il croiable?)
Il ſortit brusquement, donnant le tout au diable.
Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit ſervir nos propres paſſions?
Mais nous ſommes glacés pour les plaiſirs des autres.
Si notre inſtinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons dans chacun ſes propres ſentimens,
Comme les traits de l'homme ils ſont tous différens;
Oui béniſſons plutôt la ſage providence,
Qui ſuffiſant à tout avec tant d'abondance,
Aiant à l'infini varié tous nos gouts
Pourvoit en méme tems à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaiſirs ſeuls charmes de ce monde
Seraient pour les humains une ſource féconde
De jalouſes fureurs, de démélés cruels;
On verrait à la fin les malheureux mortels
Pour ſatisfaire un gout enſanglanter la terre,
Et le plaiſir ferait le ſujet de la guerre.

Penſez-vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveïlleux pour chatouïller leurs ſens?
Que manquant de ſpectacle ou de feux d'artifice
Ils ont droit d'accuſer le deſtin d'injuſtice?
La nature attentive en tout tems a voulu
Suffire à nos beſoins & méme au ſuperflu;
Elle transforme au ſein des miſéres humaines
En déſirs les beſoins, en voluptés les peines;
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour
Auſſi doux pour colin que pour l'homme de cour,
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeïl délectable
Secours voluptueux au corps ſi favorable;
Dans une ardente ſoif trouvez un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau;
Quand le lion brulant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de reſpirer l'air frais dans un bois ſombre,
Sur le duvet des prés couché nonchalamment
De laiſſer ſon eſprit errer tranquilement!
Mais enfin quel ſpectacle approche de l'aurore?
La nuit fuit, & bientôt un beau pourpre colore
Un tiérs de l'horiſon aux bords de l'orient,
On voit pâlir les feux du vaſte firmament,

Le brouïllard ſe diſſipe, & du haut des montagnes
Quelques faibles raïons vont dorer les campagnes,
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs,
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumiére
Remplit de ſon éclat ſa brïllante carriére,
Des flambeaux de la nuit ſes raïons triomphans
Paraiſſent & plus purs & plus étincelans;
Dites, par quel preſtige ou bien par quel miracle
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce ſpectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du ſoleïl
La pompe faſtueuſe & l'éclat ſans pareïl?
Graun n'imitera point quoiqu'il ſoit un grand maître
Le doux gazouïllement ſi ſimple & ſi champêtre
Du tendre roſſignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leurs voix.
Une nymphe à quinze ans de ſa beauté parée
A vos viſages peints doit être préférée,
Malgré le vermïllon, les pompons & le fard
La nature a le droit de triompher de l'art.
Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente,
Si leur ſimplicité vous paraît moins brïllante

Que vos fétes, vos jeux où tout eſt cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé;
Ils ſont comme un ruiſſeau qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal ſur l'argentine aréne,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts,
Et ſans avoir l'honneur qu'ont les grandes riviéres
De porter des bateaux décorés de bandiéres,
Et de laver les murs des plus grandes cités
Où par nos bons germains leurs flots ſont inſultés,
Sa courſe moins génée en eſt bien plus égale:
Goutez de ces plaiſirs qu'enſeigne ma morale,
Les remords dévorans ne les ſuivent jamais,
On en joüit ſans trouble, on les prend ſans excès,
On y revient toûjours lorsqu'on eſt las des vôtres.
Dans tout âge nos gouts ſont ſuccédés par d'autres,
Le printems nous ſoumet à l'inconſtant amour,
La gloire en notre été ſur nous régne à ſon tour,
Dans l'automne ſouvent l'intérêt en ordonne,
Et l'hivèr de nos jours ſe plaind, gronde, raiſonne;
Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'arborer tous vos déguiſemens,

Dans

Dans la décrépitude il fiérait bien ſans doute
D'endoſſer ſans déſirs le masque & la bahoute,
L'amour n'a plus pour eux ni fléches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie,
Ils blasphément les dieux qu'ils avaient adorés,
Ils ne ſont qu'impuiſſans & non pas modérés:
Sans paſſions adieu vos galantes merveïlles,
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreïlles;
Les yeux ſont-ils frapés des objets les plus beaux?
C'eſt l'ombre d'un palais qui ſe peind ſur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une courſe legére
Emporte en s'échapant cette ombre paſſagére;
Ainſi pour un vieïllard paſſent les voluptés!
Jouiſſons des plaiſirs ſans en être entétes,
Swertz, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette
Retrouver ſes jardins, ſes bois & ſa retraite,
Après que ſur la ſcéne il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fièr coriolan,
Ou ſauvèr au milieu de la gréce aſſemblée
La triſte iphigénie au point d'être immolée.

Tout

Tout ce brillant fracas à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit;
Dans une vie errante & presque vagabonde
Suivez le tourbillon de la cour ou du monde,
Toûjours embaraſſé d'affairés fainéans,
Profondément rempli de cent riens importans,
Et ſans ceſſe entrainé par le torrent rapide
Des plaiſirs répétés dont la mode décide,
De cette oiſiveté promt à vous infecter,
Sans vivre, ſans penſer réduit à végéter,
Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paraître,
Vous vous fuiriez de crainte un jour de vous connaître.
Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là ſeul avec lui-même il peut voir ſes défauts,
C'eſt ainſi de ſon tems que doit uſer le ſage,
De l'art de ſe connaître il fait l'apprentiſſage,
Et dans un éxamen ſouvent trop odieux
Vainqueur des préjugés qui faſcinaient ſes yeux,
Il foule ſous ſes piéds l'artificieux maſque
Qui cachait ſes travèrs ou ſon humeur fantaſque,
Repouſſe l'amour-propre en ſon cœur renaiſſant
Qui flatte ſes déſirs & bleſſe en careſſant.

Je

Je vois que vous penſez que toute comédie
Reprend le ridicule & réforme la vie;
Oui mais ce jeu plaiſant quelquefois trop bouffon
Effleure nos défauts ſans attaquer le fond,
On y cherche un bon mot qu'aiguiſe la ſatyre,
Ce n'eſt point un ſermon, au théatre on veut rire.
Montrez-moi (s'il ſe peut) un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux;
Non cet auguſte emploi ne fut point ſon partage,
Qui veut ſe corriger trouve un pénible ouvrage,
C'eſt le combat interne & la réfléxion
Qui nous font approcher de la perfection;
Oui notre vrai bonheur & notre récompenſe
C'eſt d'établir la paix dans notre conſcience;
SWERTZ de vos vains plaiſirs on ne doit s'occuper,
Que lorsque du travaïl il faut ſe diſſiper.

EPITRE XV.

A ALGAROTTI.

AImable rejetton de l'antique auſonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le gout de ces eſprits ornés
Que rome produiſit en ſes tems fortunés.
D'où vient ALGAROTTI, que l'homme né cauſtique
Jusques ſur ſes amis ſe permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant ſa raiſon
Au nectar de *l'éloge il mêle du poiſon?*
N'eſt-ce point l'amour-propre, *ingénieux protée,*
Qui prenant de l'eſprit la figure empruntée
Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui
Eléve un monument qu'il érige pour lui?

Ou

Ou ferait-ce qu'un dieu dont nous ſommes l'ouvrage
Eût empreint dans nos cœurs une ſecrette image,
Qui retraçant les traits de la perfection
Nous fait juger d'autrui par la comparaiſon?
Cherchons moins d'argumens pour pallièr un vice,
Que forma l'amour-propre au ſein de la malice;
Un courtiſan adroit condanne ſes rivaux,
D'une main complaiſante il flatte ſes défauts;
Il n'eſt point médiſant il s'en ferait ſcrupule,
Mais d'un ſot plaiſamment il rend le ridicule;
Cet eſprit pénétrant dont il ſe fait honneur
Me fait craindre ſa langue & ſoupçonner ſon cœur;
S'il était bienfaiſant, ſon éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'eſpéce humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux
Par charité ſouvent il fermerait les yeux.
Mais de ces ſcrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des SI malins, des MAIS,
Juges de leurs amis ils leur font leur procès;
Même à force de gout & de délicateſſe
Ils prennent en horreur notre fragile eſpéce;

Dans ce ſiécle de fèr, dans ces tems corrompus
Il n'eſt plus par malheur d'achate, de niſus;
L'homme plein de bonté paſſe pour imbécile,
Et l'amitié s'exprime en ſtile de zoïle.
„Licidas mon ami (dit l'un) me fait bâiller,
„Perſe ſerait charmant s'il n'aimait à raïller,
„Chryſippe eſt ennuieux il eſt toûjours ſublime,
„Et l'emporté damon à tout propos s'anime,
„Ménélas eſt trop fièr, ſulpitius trop bon,
„L'économe licas eſt pis qu'un harpagon,
„Héraclite hypocondre en lui-même ſe mine,
„Et narciſſe en vrai fat chérit ſa bonne mine.
Par de pareïls propos pleins de malignité
On renverſe l'eſprit de la ſociété;
Ah! ſi l'homme du moins dans ſa folie extrême
Faiſait ſans préjugés un retour ſur lui-même,
Il trouverait en lui le nombre de défauts
Qu'il va ſi hautement blamer chez ſes égaux;
On le verrait bientôt quand ſon ami le bleſſe
Compenſèr avec lui faibleſſe pour faibleſſe,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus;

Qui

Qui trouve tout mauvais eſt rempli de malice,
Un œïl qui voit tout jaune eſt atteint de jauniſſe;
Souvent les préjugés & les préventions
Nous dictent les arrêts de nos déciſions.
La nature en ſuivant ſes maximes conſtantes
Taïlla tous les objets à faces différentes,
Burrhus voit le deſſus, ſéjan voit le revèrs,
De là ſur un objet cent jugemens divèrs;
J'ai honte qu'un ſoldat nourri dans l'ignorance
Réprouve d'un lettré l'étude & la ſcience,
Ou lorſqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de loix s'engage
De prouver qu'un ſoldat eſt un antropofage:
Extravagans bouffis de vos faibles exploits,
Don-quichottes zélés de vos divèrs emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immenſe nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ſes deſtins, tout homme eut ſes talens,
Et pour le bien du monde ils ſont tous différens.

Si chacun s'enrolait sous cujas & bartole,
Qui de ses bras nerveux rendant la terre mole
Déchirerait son sein, cultiverait son champ,
Ramasserait les bléds coupés d'un fèr tranchant?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif prêt à tout entreprendre
Forme sur le roiaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux?
Supprimons le soldat ou le jurisconsulte,
Méme dangèr alors pour l'état en résulte;
Ce serait un vaisseau privé de matelots,
Voguant au gré d'éole à la merci des flots;
De ces instincts divèrs l'espéce & la nuance
Fait loin de la blamer benir la providence;
Ne condannons jamais que le vice effronté,
Trop funeste ennemi de la société.
On peut vous pardonner l'humeur acariâtre
A vous que la nature a traités en marâtre,
Vous malheureux therſite, & vous triſte brunel!
Oui vangez vous sur nous des cruautés du ciel.

Mais

Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malice enclin à blamer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus & linx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire;
Non c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.
Ce ſujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable inſtruiſait mon eſprit.
En ces tems où le monde était en ſon enfance
Chaque être était (dit-on) doué de connaiſſance,
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler jusques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette;
Dans un certain jardin en ces tems renommé
Que l'auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La roſe en s'admirant & mépriſant la vigne
Lui dit un jour, „je plains ta deſtinée indigne,
„Si l'homme ne taïllait tes rameaux ſuperflus,
„Si tu n'élevais pas tes pampres abattus

„Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„Tes ſarmens languiſſans ramperaient ſur le ſable;
„Tes ſeps disgraciés ne portent point de fleurs,
„Tes feuïlles ſont ſans ombre, & tes fruits ſans odeurs.
„Aux raïons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclore,
„Mon éclat céde à peine au pourpre de l'aurore,
„Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„Nous ſommes des feſtins les compagnes fidelles,
„J'orne dans des bouquets la coëffure des belles;
„Et reine des jardins mes charmes raviſſans
„Aſſûrent mon empire établi ſur les ſens.„
„Je vaux bien plus que toi (dit la vigne à la roſe)
„Trop peu durable fleur, ſouvent à peine écloſe
„Un ſouffle d'aquilon vient terminer ton ſort,
„Le jour qui t'a vu naître eſt le jour de ta mort;
„J'eſtimerais bien plus tes qualités divines,
„Si ta tige hériſſée enfantait moins d'épines,
„Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits
„Tu devenais utile ainſi que je le ſuis.

„Re-

„Regarde mes raiſins ſi féconds en délices,
„Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„Ces grapes au preſſoir réduites en liqueurs
„Chaſſent l'ennui chez l'homme & raniment les cœurs;
„Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes
„Le thyrſe de bacchus, la tête des bacchantes;
„Ta beauté n'a qu'un tems & je dure toûjours.
Un gros vilain chardon écoutant leurs diſcours,
Occupant un terrein qu'il rendait inutile
Leur dit en hériſſant ſon panache ſtérile,
„Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon gout,
„Mais tout terrein m'eſt bon, ma plante vient partout,
„Et vos fruits & vos fleurs (de quel nom qu'on les nomme)
„Ne ſont qu'un vil tribut que vous païez à l'homme,
„De notre liberté nous connaiſſons le prix,
„Allez, & des chardons n'attendez que mépris!
Déja ces végétaux ſe feraient fait la guerre,
Ils ſe feraient battus, mais ils tenaient en terre.
Au fort du démélé l'aigle de jupitèr
Entendit leurs brocards planant ſur eux en l'air.

„Etouffe vil chardon (dit-il) ta voix profane,
„Rebut de la nature & pature de l'ane;
„Que ma leçon t'apprenne à te moins eſtimer,
„Il faut être parfait quand on veut tout blamer!
En s'adreſſant après à ces diverſes plantes,
„Réprimez (leur dit-il) vos ſatyres mordantes,
„Et ſans vous avilir par vos propos amèrs
„Applaudiſſez plutôt à vos talens divèrs;
„Tout eſt ce qu'il doit être, & les vignes, les roſes
„Tiennent toutes leur rang ſelon l'ordre des choſes;
„N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux:
Oui la perfection eſt l'attribut des dieux,
Du bon & du mauvais le biſarre aſſemblage
De ce faible univèrs doit être le partage;
La terre ſi féconde a d'arides cantons,
L'été brûle d'ardeur, l'hivèr a ſes glaçons;
Ce globe raboteux, *hériſſé de montagnes*
A des goufres, des bois, des mèrs & des campagnes;
Le feu dévore tout, l'air eſt troublé des vents,
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui

Qui ſe peind tout en beau dans ces lieux qu'il habite
Méconnaît la nature & réve en ſybarite;
Qui trouve tout mauvais trahit ſon intérêt;
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il eſt.

EPITRE XVI.

A FINCK:

LA VERTU PRÉFERABLE A L'ESPRIT.

LE défaut principal du ſiécle où nous vivons
Digne des habitans des petites-maiſons,
C'eſt que jusqu'au cerveau le plus paralytique
Chacun de bel-eſprit au fond du cœur ſe pique,
Cette fureur s'accroît & nous poſſéde tous;
Non les abdéritains ne furent pas plus fous.
Le monde aime l'eſprit, il rit de la bétiſe,
L'eſprit, l'eſprit (dit-on) & nous ferons de miſe!
Du plus ſot ſur ce point l'aveuglement eſt clair,
Et s'il ne ſait penſèr il en affecte l'air;

Pa-

Pareïl à ces taureaux qui dans un champ aride
Paraiſſent ſe nourrir & ne mâchent qu'à vuide,
Le pédant le plus lourd ſe croit ſpirituel,
Et ſurtout dans le monde on veut paſſer pour tel;
Ah! que ne fait-on pas pour uſurper ce titre?
L'un fléau des auteurs s'érigeant en arbitre
Avec moins de talens que ſes rivaux n'en ont
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il penſe qu'en jouant le rôle de zoïle
L'univèrs abuſé l'en croira plus habile.
Un autre plus pervèrs va jusqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'eſprit il immole ſon cœur,
Prépare des poiſons, s'arme de la ſatyre,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire,
De l'encens des humains ſon eſprit altéré
Ne s'eſt perdu d'honneur que pour être admiré.
D'autres préſomptueux qui s'élévent aux nuës
Débitent hardiment leurs viſions cornuës,
Du vulgaire ignorant ſe font les précepteurs,
Et ſe flattent d'atteindre au rang des grands auteurs;
Mais le public ingrat dédaignant leurs hommages
Siffle cruellement l'auteur & ſes ouvrages.

J'en ai même connu d'aſſez écervelés,
Et du faux bel-eſprit aſſez enforcelés
Pour oſer nier Dieu préſent à leur mémoire,
Lorsque tout l'univèrs nous annonce ſa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raiſon ou tort,
Ils voulaient s'illuſtrer d'un brévet d'eſprit-fort,
Et pour ſe diſtinguer du vulgaire ortodoxe
Ces raiſonneurs abſtraits s'armaient du paradoxe.
A ce prix que le ciel nous prive de l'eſprit,
C'eſt dans un vaſe impur un miel doux qui s'aigrit,
C'eſt l'eſclave du cœur il en reçoit l'empreinte,
Chez le tendre il eſt doux, chez le dur plein d'abſynte,
Défenſeur obſtiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes paſſions,
C'eſt un ſophiſte adroit dont l'argument perfide
Etouffe le flambeau dont la raiſon nous guide.
L'eſprit n'en eſt pas moins un préſent précieux
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des cieux,
Il eſt un raïon pur de l'eſſence divine,
Qui fait penſèr, agir, dont l'ame s'illumine,
Il voit dans le paſſé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve & fait définir,

Et

Et d'un principe admis tirant la conſéquence
Il guide à la raiſon & méne à la prudence;
La nature voulut que ſes puiſſans reſſorts
Fuſſent & le moteur & l'ame de nos corps.
Mais cet eſprit vanté divin par ſon eſſence
N'aura jamais chez moi l'injuſte préférence
Sur un cœur ſimple & pur, fidéle à ſon devoir;
Aïez de la mémoire, aïez un grand ſavoir,
Soiez ſpirituel, plaiſant, profond, ſublime,
Ce n'en eſt pas aſſez, je veux qu'on vous eſtime;
Mon ſuffrage en un mot n'eſt dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout eſprit eſt malfait & tortu;
Elle fait l'ornement & la baſe de l'homme,
Sectateur de genéve, ou ſectateur de rome
Soiez bon citoien & mon cœur vous chérit,
Charmé de vos vertus plus que de votre eſprit
Vous m'inſpirez alors une amitié ſincére.
L'eſprit n'altére point le fond du caractére,
Cet * auteur tant noté déteſté des français * la grange.
(Qui contre le régent décocha tant de traits,
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'aſſaſſinat affreux que fit ſa calomnie)

Avec quelques talens avait tant de noirceur
Qu'en tolérant ſes vèrs on abhorrait ſon cœur;
Avec beaucoup d'eſprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, ſcélérat, parricide.
Cromwel qui chez l'anglais fit reſpecter ſes loix,
Qui du trône ſanglant précipita ſes rois,
Cromwel ce fourbe heureux ſans qu'il daignât paraître
Fit ſur un échafaut éxécuter ſon maître,
Vainqueur dans les combats il ſoumit ſes égaux,
Cromwel eut quelques traits qui forment les héros.
Un eſprit malfaiſant toûjours enclin à nuire
Séduiſant quelquefois ne peut toûjours ſéduire,
Souvent il ébloüit par des dehors brillans,
Mais lorsqu'on les connaît on hait tous les méchans;
Leur eſprit eſt pareïl aux arides contrées
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarées,
Les malheureux efforts de leur fécondité
Nous nuiſent encor plus que leur ſtérilité.
Si le public pouſſé d'un caprice biſarre
Admire aveuglément le ſingulier, le rare,
Je prétens lui produire en un terme preſcrit
Pour un homme d'honneur cent perſonnes d'eſprit,

J'en-

J'entens ici l'honneur pris dans un ſens ſévére,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.
Le monde de nos mœurs juge legérement,
Il condanne, il approuve & ſans diſcernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence
Où le ſage éclairé n'en voit pas l'apparence;
Le nonchalant ſimon paſſe pour vertueux,
S'il n'eſt point criminel c'eſt qu'il eſt pareſſeux;
Le ſot afranius d'aucun mal ne s'aviſe,
Ce n'eſt point ſentiment dans le fond c'eſt bétiſe;
Le ſcélérat damon craind d'être confondu,
Ses vices ſont couverts du fard de la vertu,
Si vous ſondez ſon cœur ce n'eſt qu'hypocriſie.
Plein d'un meïlleur eſprit, l'ame du vrai ſaiſie
Varus combat le charme & l'abus des plaiſirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ſes déſirs,
Rabaiſſe ſon orgueïl, lutte contre lui-même,
Et ſert le genre humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles ſont les vertus d'un digne citoien,
Tel doit être tout ſage & tout homme de bien;
Ce caractére heureux, cette vertu ſi rare,
C'eſt le plus beau préſent dont la nature avare

Ait honoré jamais la faible humanité;
Oui mortel généreux, éxemple de bonté,
Oui mon ame attendrie admirant ta ſageſſe
Pardonne en ta faveur aux vices de l'eſpéce;
Tandis que tant d'humains ſont faibles, chancelans,
Pareïls à ces roſeaux agités par les vents,
Mon héros tel qu'un chêne affermi dans la terre
Réſiſte à la tempête & brave le tonnerre,
Le crime eſſaïe en vain de ſouïller ſon honneur,
Et l'envie impuiſſante en frémit de fureur;
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'éole,
Ses voiles ſont l'eſprit, la gloire eſt ſa bouſſole,
Son jugement le ſert comme un pilote heureux,
Les ouragans qu'il craind ſont ſes déſirs fougueux,
Le rivage charmant où tend ſon eſpérance
C'eſt un port peu connu la bonne conſcience,
Dans ce port fortuné terme de ſes ſuccès
Il joüit conſtamment d'une éternelle paix.
Pourrait-on préſumer qu'une vertu ſi pure
Sortît ſouvent des mains de l'avare nature,
Et pour notre malheur n'obſervons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?

Cette

Cette perfection, cette ſageſſe égale,
C'eſt la vénus des grecs en genre de morale;
Eprouvons au creuſet tous vos eſprits charmans,
J'y vois peu de ſolide & beaucoup d'agrémens,
C'eſt un propos leger plein de plaiſanterie,
Un ton de politeſſe & de galanterie;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer!
Il n'eſt dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir ſacré, point de droit reſpectable,
Bienfaiteurs, ennemis à leurs yeux ſont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs legers cerveaux,
Ils vous ſacrifiront pour un trait de folie,
Sans deſſein, ſans objet tout ſert à leur ſaïllie,
Ils brodent en riant vos plus legers défauts,
Ils mourraient s'il falait ravaler leurs bons mots;
S'ils empruntent de vous c'eſt pour ne rien vous rendre,
En vain vous les preſſez il n'en faut rien attendre,
Ou leur ingratitude oubliant vos bienfaits
Jusqu'à la trahiſon portera leurs forfaits;

Dangereux par leur langue ils le ſont par leur plume,
Je les vois ſous leur main amaſſèr un volume,
Et de mauvais plaiſans devenus plats auteurs,
D'un déluge de vèrs chargeant leurs éditeurs
Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle,
Tous leurs livres ſeront une longue querelle,
Ecrits injurieux ou fatras inſenſés,
Tantôt calomnians & tantôt accuſés;
Le parnaſſe infecté de leurs injures ſales
Eſt ſurpris de parler le langage des hales.
Voions un bel-eſprit d'un coup d'œïl différent,
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.
Qu'on le place à la cour, il en ſaiſit l'uſage,
Il intrigue, il cabale, en ſecret il outrage
Un mécéne en faveur qu'il trouve en ſon chemin.
S'il eſt juge, au barreau voiez cet inhumain,
Devant ſon tribunal la juſtice eſt vénale,
Le droit entre ſes mains devient un vrai dédale,
L'innocence opprimée éléve en vain ſa voix,
Le corrupteur l'étouffe & fait taire les loix.

Que

Que fera-ce (grand dieu!) quel avenir ſiniſtre
Si le prince aveuglé le prend pour ſon miniſtre!
D'abord l'extravagant, albéroni nouveau
De la guerre en europe allume le flambeau,
Il veut ſe faire un nom, l'extravagant ſe flatte
De l'immortalité dont joüit éroſtrate.
L'honnéte-homme n'a pas autant de faux brillant,
Mais ſûr en ſon commerce, ami ſage & prudent
Il eſt toûjours égal, diſcret en chaque affaire,
Simple au ſein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur ſans arrogance & juge ſans erreur,
Il ne s'écarte point des régles de l'honneur.
Dites, à votre gré lequel eſt préférable,
Ou cet homme en tout tems modeſte, ſûr, aimable,
Ou cet eſprit bouïllant qui pouſſe en ſes écarts
Comme un feu d'artifice un nombre de pétards,
Qui produit à la fois la fumée & les flammes,
Et qui met ſans pudeur l'europe en épigrammes,
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le ſoir,

Qui parle, ſe repent, affirme, déſavouë,
Et qui fait vous blamer de même qu'il vous louë?
Conſultez le bon ſens, ſourd à vos préjugez
Comparez-les tous deux, peſez-les & jugez!

EPI-

EPITRE XVII.

A CHASOT:

SUR

LA MODÉRATION DANS L'AMOUR.

NE penſez point CHASOT, vous que l'amour poſſéde,
Que marchant ſur les pas du fougueux dioméde
En vèrs injurieux j'oſe bleſſer vénus;
Pour les dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus,
Si j'attaque l'amour c'eſt qu'il peut ſouvent nuire,
Je veux le modérèr & non pas le détruire;
Conſervez votre vuë à travèrs ſon bandeau.
Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand piéds & poings liés il ſe livre au caprice
D'un féxe plein d'appas mais rempli de malice,

Qui

Qui de nos paſſions ſaiſiſſant les travèrs
S'en ſert adroitement pour nous donner des fèrs;
PENSEZ-VOUS QU'A L'AMOUR COMME AU SEUL DIEU SUPRÊME
IL FAUT IMMOLER TOUT JUSQU'A LA VERTU MÊME?
Votre raiſon répugne à de tels ſentimens.
L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans,
L'âge des paſſions eſt l'heureuſe jeuneſſe,
Un cœur novice eſt promt à bruler de tendreſſe,
La nature attiſant ces feux ſéditieux
De la vigueur des ſens enfans impétueux
Excite vivement la jeuneſſe fougueuſe
A courir de l'amour la carriére épineuſe,
De flatteuſes erreurs & des déſirs puiſſans
Triomphent ſans combat de ſon faible bon ſens.
Si l'on nous peind l'amour ſous les traits de l'enfance,
C'eſt que ce vieïl enfant n'eut jamais de prudence,
Il eſt le compagnon de l'âge des erreurs,
Un ſoûrire, un regard le rend maître des cœurs,
Domté par la raiſon, vainqueur par le délire
Il vit dans la jeuneſſe, il l'anime, il l'inſpire.
Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs améne la raiſon,

Que

Que le ſang réfroidi ſe calme dans nos veines;
Pourquoi par métaphore en béniſſant ſes chaines
Aller ſacrifièr aux autels de vénus,
Et rappeler l'amour qui ne vous entend plus?
Dans nos tems corrompus remarquez (je vous prie)
Combien d'originaux de la galanterie
La province & la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air ſéduits
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes ſtériles.
Vieux guerriers languiſſans vous n'êtes plus achilles,
Vos feux ſe ſont éteints, un dieu vous a quitté,
La honte eſt le ſeul prix de la témérité.
Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe maître,
Vous avez ſervi tous un dieu ſans le connaître,
Son égliſe eut le ſort des égliſes du tems,
L'héréſie à la fin ſappa leurs fondemens.
Le bon vieux tems n'eſt plus, le ſiécle dégénére,
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincére,
Il n'eſt plus à préſent que legèr & trompeur,
La débauche ſuccéde aux ſentimens du cœur,
On ſe prend ſans amour, on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait on ſe jure qu'on s'aime,

On ſe brouïlle, on revient, on change, on ſe reprend,
De nos jours la tendreſſe & s'achette & ſe vend.
Cet homme du bel air prodigue de careſſes
Voudrait comme tarquin ſuborner nos lucréces,
S'il eſſuie un refus, pour vanger cet affront
Sa langue ſur leurs mœurs diſtille ſon poiſon;
S'il eſt vainqueur, voiez ce galant coriphée
D'une indigne victoire érigèr un trophée,
Amener ſes captifs comme un autre céſar
Dans un jour de triomphe attachés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.
Non de ces procédés la baſſeſſe m'indigne,
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour eſt détroné l'orgueïl donne la loi.
Je ne fais qu'effleurer, mais ſi je voulais mordre
Je vous expoſerais le coupable déſordre,
Qu'un amant du bel air par ſa legéreté
Fait & fera toûjours dans la ſocieté;
Comment dans nos maiſons un enfant né du crime
Uſurpe biens & droits ſur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réuniſſant ſur lui
Malgré toutes les loix l'héritage d'autrui.

Vous

Vous direz qu'un mari ſe rit de cet échange,
Et que le talion avec plaiſir le vange;
Soit, mais l'ordre établi n'en eſt-il pas troublé
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel uſage du tems! indignes ſybarites,
Vos amoureux larcins ſont donc tous vos mérites?
Suppoſons qu'un galant favoriſé du ſort
Atteignit dans ſa courſe aux ans du vieux neſtor,
Examinons tous deux la vie irréguliére
Qu'on lui verrait mener dans ſa longue carriére.
De ſa jeuneſſe ardente il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des frivoles amours,
Mais puni des excès de ſa flamme legére,
De ſes fougueux écarts emportant le ſalaire
Il quitte la roture, & dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il groſſit ſon roman,
Il intrigue, il tracaſſe, il entreprend, il tente,
Il abuſe à ſon gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour dont il eſt moins ſéduit
Par l'éclat indécent, le ſcandale & le bruit,
Là ſe prétant aux gouts d'une femme quinteuſe,
Ici ſe ruinant pour plaire à la joueuſe,

Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et déſigné du doigt par le monde attroupé,
Enfin par ce déſordre uſé même avant l'âge,
N'aiant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le ſéxe un gout enraciné,
Il régnait autrefois, je le vois enchainé,
Je le vois ſous le joug d'une femme inſolente,
Excité par le fiel de ſa langue méchante,
Et par ſon artifice en cent façons commis,
Il eſt forcé de rompre avec tous ſes amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareïl compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
Qu'un galant effronté s'en faſſe ſeul l'honneur,
Je mépriſe ſa gloire en plaignant ſon erreur.

Ah! ſans nous avilir reſtons ce que nous ſommes,
Tous ces efféminés reſſemblent-ils aux hommes?
Livrés à la molleſſe & perdus ſans retour,
Dans l'ordre le plus bas eſclaves de l'amour,
Ce ſont les deſcendans du lâche héliogabale.

Mais hercule (dit-on) fila bien pour omphale?
Soit, égalez d'abord ſon courage inoüi,
Terraſſez des tyrans, & filez comme lui;

Ser-

Servez votre païs comme il ſervit la gréce,
Et méritez le droit d'avoir une faibleſſe!
Diane ornait les nuits avant qu'endymion
Fît naître dans ſon cœur ſa folle paſſion,
Avant qu'après daphné l'on vît courir ſon frére
Il avait parcouru l'un & l'autre hémisphére,
Pluton dans les enfèrs tenant l'urne en ſes mains
Avait jugé longtems tous les pâles humains
Avant que de cérès il enlevât la fille.
A virgile ou voltaire on paſſe une chevïlle,
Aux petits rimaïlleurs dépourvus de beautés
Dont les défauts nombreux ne ſont point rachetés
On marque des mépris, le ſifflet les aſſomme;
Je ne vous paſſe rien ſi vous n'êtes grand homme.
Tout fait illuſion à vos jeunes déſirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaiſirs,
De ce perfide enfant la cour voluptueuſe
Tranquille en apparence eſt toûjours orageuſe;
Arrachez tout à fait le bandeau de vos yeux,
Appercevez enfin ces piéges dangereux!
A cythére un beau jour vénus par fantaiſie
Des habits de minerve embellit la folie,

Et voulut qu'elle ouvrît ſon école aux amans;
La folie affecta le ton des ſentimens,
Et leur fit des ſermons ſur l'amour platonique;
Les ſages dédaignant ſa parure héroïque
Découvrirent d'abord ſa marote à grelots,
Mais elle demeura la maîtreſſe des ſots;
Son univerſité qui s'accroît & proſpére
A banni le bon ſens en préchant l'art de plaire;
De là nous ſont venus tant de fades galans,
Romanesques eſprits, amans extravagans.
Le début de l'amour eſt doux & plein de charmes,
A ſes premiers aſſauts a-t-on rendu les armes?
Son rapide ſuccès le rend maître de tout,
Sa fin c'eſt le regret, le dépit, le dégout;
C'eſt un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide,
Il eſt trop dangereux en lui lâchant la bride,
La ſageſſe eſt le mors qui le peut arréter.
Voiez donc ſi j'ai tort de ne vous point flatter,
Examinez ici que de maux dans ce monde
A cauſé cet amour que dans mes vèrs je fronde!
Léandre pour héro périt dans l'hellespont,
Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le pont;

Tant

Tant qu'achille amoureux écouta ſa colére
Hector du ſang des grecs faiſait rougir la terre,
L'adultére pâris alluma ce flambeau,
Par qui le vieux priam deſcendant au tombeau
Dans la fatale nuit la derniére de troie
Vit aux flammes des grecs ſa capitale en proie.
Si vous me demandez des éxemples plus grands,
Les faſtes des humains en ont rempli les tems;
On ne reconnaît plus (tant le ſort eſt injuſte!)
Le bras droit de céſar, le fièr rival d'auguſte * * antoine.
Sur les mèrs d'actium eſclave de l'amour,
Lorsqu'il perd cléopatre & ſa gloire en un jour;
Quand l'anglais dans paris porta ſa violence,
Agnès à charles ſept fit oublier la france;
Du grand turenne enfin imprimez-vous ce trait,
Envèrs ſon roi l'amour le rendit indiſcret.
Craignez donc cet enfant & ſes flêches dorées,
Gardez-vous de porter ſes brillantes livrées;
Il fait ſes plus grands maux même en vous careſſant,
Et s'il perdit didon ce fut en l'embraſſant;

Qui pourrait raconter toutes ſes perfidies,
Et combien ſes fureurs ont fait de tragédies?
Ne vous attendez point que dans des vèrs mordans
J'ajoûte à ces vieux faits des éxemples récens,
Je me ſuis pour toûjours interdit la ſatyre;
Il eſt bon de reprendre & cruel de médire.
Mais par quelle raiſon décrier les plaiſirs?
Eſt-il rien de plus doux que les tendres déſirs?
Et que peut-on gagner quand d'une humeur auſtére
On va préchant toûjours la morale ſévére,
Dans des vèrs chevïllés triſtement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des couvens de chartreux?
Veut-on que la raiſon outrageant la nature
En herbe oſe étouffer notre race future?
Serions-nous par raiſon de ces monſtres hideux
Par un bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être ixion, je veux être tantale
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La ſageſſe (CHASOT) prudente en ſes leçons
Evite les excès où donnaient les catons,

Loin

Loin d'ici ce docteur qui ſans ceſſe nous danne!
L'amour eſt approuvé, l'abus on le condanne,
Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais,
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.
L'amour paraît ſemblable aux plantes venimeuſes,
Mortelles quelquefois & toûjours dangereuſes,
Mais en les mitigeant de ſavans médecins
S'en ſervent par leur art au ſalut des humains,
Loin d'être un aliment ce doit être un reméde.
Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travaïl long & laborieux
Nous empruntons de lui quelques momens joïeux.
Si je vous ai tracé d'une touche legére
Les écueïls différens qu'ont les mèrs de cythére,
C'eſt pour vous empécher d'y périr quelque jour;
Arroſez cependant les myrthes de l'amour,
Et ſuivant les conſeïls que vous dicte ma verve
En adorant vénus n'oubliez pas minerve,
Et recueïllez toûjours ſenſible à votre nom
Les ſuffrages de mars avec ceux d'apollon.

Ainſi l'on vit jadis dans rome floriſſante
Lorsque tant de héros la rendaient triomphante,
Que dans le pantéon le ſénat vertueux
Aiant tous les talens adorait tous les dieux.

EPI-

EPITRE XVIII.

AU MARÉCHAL KAITH:

SUR LES VAINES TERREURS DE LA MORT,
ET LES FRAIEURS D'UNE AUTRE VIE.

IL n'eſt plus ce ſaxon, ce héros de la france
Qui du ſuperbe anglais renverſa la balance,
De l'aigle des céſars abaiſſa la fierté,
Domta dans ſes roſeaux le belge épouvanté,
Et rendit aux français leur audace premiére.
Ah! mars dans les combats prolongea ſa carriére,
Mais le cruel trépas qui dans ces champs fameux
Reſpecta du héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la france,
Dans les bras de la paix qu'on dut à ſa vaïllance

Le frape dans ſon lit, & lui laiſſe en mourant
Envier les deſtins qu'ont eûs en combattant
Le généreux bellîle & l'illuſtre baviére.
Ce héros triomphant eſt réduit en pouſſiére,
Tout eſt anéanti de l'achille ſaxon,
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frapent du timpan les membranes ſubtiles,
Et vont ſe diſſiper dans l'eſpace des airs
Tandis que le grand homme eſt rongé par les vèrs.
Nos ſoupirs, nos regrets, ce ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats où toûjours préſida la victoire,
Tout ſe perd à la fin, l'immenſité des tems
Abſorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.
Si maurice n'eſt plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous qui l'avons perdu c'eſt à nous de nous plaindre,
C'eſt un pilote heureux qui vient d'entrèr au port.
Le ſage de ſang froid doit regarder la mort,
Des maux déſeſpérés ſon ſecours nous délivre,
Il n'eſt plus de tourmens dès qu'on ceſſe de vivre,
Qui connaît le trépas ne le fuit ni le craind.
Ce n'eſt pas (croiez-moi) ce fantôme qu'on peind,

Ce ſquelette effraïant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouïlle ſanglante,
Et par d'amples moiſſons qu'il fait dans l'univèrs
Remplit inceſſamment l'abime des enfèrs;
Ce ſont des ſonges vains que ces plaintives ombres,
Qui paſſent ſans retour dans des demeures ſombres,
Dans des lieux de douleurs où ces eſprits tremblans
Souffriront ſans eſpoir d'éternels chatimens;
Les fables de l'égypte & celles de nos péres
Sont un frivole amas de pompeuſes chiméres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.
Ah! repouſſons (chèr KAITH) ces indignes terreurs,
La vérité paraît, mes vèrs ſont ſes organes;
Menſonges conſacrés mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus!
Dépouïllons le trépas de tous les attributs
Dont la ſecrette horreur révolte la nature;
Qu'importe que des vèrs le corps ſoit la pature!
Ne voions dans la mort qu'un tranquille ſommeïl
A l'abri des malheurs, ſans ſonge, ſans réveïl;
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atôme inconnu qu'on nomme ame immortelle

Ranimant du trépas la froide inaction
Pourrait braver les loix de la deſtruction,
Hélas! tout eſt égal, pour notre cendre éteinte
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.
Qu'aurais-je à redoutèr au ſéjour éternel?
Quoi le dieu que j'adore eſt-ce un tyran cruel?
Serai-je après ma mort l'innocente victime
De l'auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime
Et ces tendres déſirs des ſens voluptueux?
Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des dieux,
Se peut-il que ces dieux puniſſent leur ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage?
Non ma raiſon répugne à de tels ſentimens.
Un pére dont le cœur eſt tendre à ſes enfans
Serait-il parmi nous aſſez dur & biſarre
Pour accabler ſon fils d'un chatiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquait en naiſſant par ſa difformité?
Un fils dénaturé peut irriter ſon pére,
Et ſe voir écraſé du poids de ſa colére;
Mais nous contre les dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenſer l'auguſte providence?
Signalez fièrs géans votre rébellion!
Entaſſez (s'il ſe peut) oſſa ſur pélion!
Armez contre le ciel votre bras redoutable!
Vous ne ſauriez heurter ce trône inébranlable:
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenſer?
Un dieu ſans paſſions peut-il ſe courroucer?
Je connais ſes bienfaits, ſa bonté, ſa clémence;
Qui le dépeind barbare eſt le ſeul qui l'offenſe.
Ah! cette ame (chèr KAITH) qu'on ne peut définir
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'eſt pas nous, cet être chimérique
Diſparaît aux flambeaux que porte la phyſique;
Que le peuple hébété reſpecte ce roman!
Regardons d'un œïl ferme & l'être & le néant.
J'implore ton ſecours ô divine uranie!
Accorde à ma raiſon les aîles du génie,
Montre-moi la nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités!
Déja l'expérience entr'ouvre la barriére,
Je vois lucréce & lock au bout de la carriére;

Ve-

Venez, ſuivons leurs pas & montrons aux humains
Leur nature, leur être, & quels ſont leurs deſtins;
Examinons l'eſprit depuis ſon origine
Pendant tous ſes progrès jusqu'à notre ruine;
Il naît, ſe dévelope & croît avec nos ſens,
Il éprouve avec eux différens changemens;
Ainſi que notre corps débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adoleſcence,
Abattu par les maux & fort dans la ſanté,
Il baiſſe, il s'affaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.
Mais l'ame qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi cet être immortel presque l'égal des dieux
Quitterait-il pour nous l'heureux ſéjour des cieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiére ingrate, abjecte & périſſable,
Epier les momens des plaiſirs de vénus,
Se tenir en védette, animer le fétus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mére
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du ſort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà

Voilà les viſions dont notre orgueïl nous flate,
Conſultons ſur ces faits les enfans d'hipocrate,
Voions la mécanique & les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.
Lorsque l'aſtre du jour termine ſa carriére,
Que le diſcret ſommeïl ferme votre paupiére,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous;
Quand le ſang en fureur agite votre poulx,
Que par redoublement la fiévre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs,
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poulmon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.
Voiez le verre en main ce dévot de bacchus,
Il bégaie des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoüi perd d'abord ſa penſée,
Son ame en ce moment par les maux oppreſſée
Reſte ainſi que le corps dans l'engourdiſſement;
Auſſitôt qu'il revient de ce ſaiſiſſement,
Quand il r'ouvre les yeux, ſon ame appeſantie
Après un court trépas eſt renduë à la vie,

Souvent un peu de ſang qui preſſe le cerveau
De la faible raiſon étouffe le flambeau;
L'eſprit a pour penſer beſoin de nos organes.
S'il était dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourrait-il voir, ſentir, touchèr, oüir,
Sans mémoire penſer, craindre, ou ſe réjoüir?
Cet atôme immortel ſans matiére ſolide
Privé de tous les ſens n'eſt qu'un être ſtupide.
Il n'eſt qu'un nom pompeux, un fantôme idéal,
Peut-il ſe ſouvenir de notre jour natal?
Sait-il comment le ciel l'unit à la matiére,
Et quelle était jadis ſa nature premiére?
L'ame que je reçus, cet être clairvoiant
Avait très mal inſtruit mon eſprit en naiſſant,
Je n'ai pas apporté la plus legére trace
De ce qui ſe paſſa dans cet immenſe eſpace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.
Non mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes, *
Quand dans nos champs féconds l'oppreſſeur des germains
Raviſſait les moiſſons qu'avaient ſemé nos mains,

* la guerre de 30 ans.

Quand

Quand de nos ennemis la fureur diviſée
Ruinait tour à tour ma patrie épuiſée,
Pillait les habitans, ſaccageait les cités,
Que les cieux rigoureux contre nous irrités
Pour comble de nos maux envoiérent la peſte,
Qui de nos habitans emporta tout le reſte,
De ſon poiſon mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos états un immenſe déſert.

Ces faits à mon eſprit ſont connus par l'hiſtoire,
S'il ſubſiſtait alors il était ſans mémoire;
De l'avenir (chèr KAITH) jugeons par le paſſé,
Comme avant que je fuſſe il n'avait point penſé,
De même après ma mort quand toutes mes parties
Par la corruption ſeront anéanties,
Par un même deſtin il ne penſera plus;
Non rien n'eſt plus certain ſoions en convaincus,
Dès que nous finiſſons notre ame eſt éclipſée.

Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baiſſe & périt.

Oui tel eſt notre ſort, & je vois d'un œil ferme
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrais-je le trépas & ſes coups imprévus?
Je ſais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître?
Je me ſoumets aux loix de la néceſſité,
Mes jours ſont paſſagers, mon être eſt limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?
Ah! mortel orgueïlleux écoute la nature;
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chiméres,
Enfin t'initièr à ſes ſavans miſtéres:
„Je t'ai donné la vie & c'eſt par mon concours
„Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours;
„Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
„Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile,
„A des conditions tu vis quelques momens;
„Quand je te compoſais de divèrs élémens,

„Je

„Je leur promis alors que la mort équitable
„Acquitterait un jour cet emprunt charitable;
„Joüis de mes bienfaits mais garde mon accord,
„Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort;
„Tu veux que mon ſecours allonge tes années,
„Redoute malheureux tes triſtes deſtinées!
„Je vois fondre ſur toi les maux & la douleur,
„Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
„Réduit à déſirer la fin de ta carriére
„Ta main à tes parens fermera la paupiére,
„A tes plus chèrs amis, à ta poſtérité;
„Iſolé dans le monde en ta caducité,
„Et perdant chaque jour tes ſens & ta penſée
„De tes derniers neveux tu feras la riſée;
„Eugéne & marlborough malgré leurs grands exploits
„Ont ſenti les effets de ces ſévéres loix,
„Condé le grand condé ſurvécut à lui-même,
„L'AUGUSTE des français malgré ſon diadême
„Eprouva l'infortune à la fin de ſes ans,
„Et vit dans un tombeau porter tous ſes enfans.

Voilà ce que dirait notre mére commune;
Hélas! trop vain mortel ſon diſcours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il ébloüit,
Mais ſa figure paſſe & tout s'évanoüit;
Malgré tant de dangers tu déſires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin ſerait pour eux un lamentable deuïl,
Tes affaires un tems ont beſoin de ton œïl;
Ah, que de grands projets ta mort viendrait ſuſpendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?
Eh! pourquoi malheureux ne t'es-tu point haté,
Croiais-tu donc joüir de l'immortalité?
Apprens que nos déſirs nous ſuivent en tout âge,
Et que perſonne enfin n'acheva ſon ouvrage
Avant que d'arrivèr à ſon terme fatal!
Ou plutôt ou plus tard le trépas eſt égal,
Tous les tems écoulés ſont effacés de l'être,
Cent ans paſſés ſont moins que l'inſtant qui va naître,
Tout change & c'eſt (chèr KAITH) la loi de l'univèrs,
Les fleuves orgueïlleux renouvellent les mèrs,

On

On engraiſſe la terre aride ſans culture,
Lorsque l'air s'épaiſſit un zéphire l'épure,
Ces globes enflâmés qui parcourent les cieux
De l'aſtre des ſaiſons renouvellent les feux,
La nature attentive & de ſon bien avare
Fait des pertes toûjours & toûjours les répare,
Depuis les élémens juſques aux végétaux
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux,
La matiére eſt durable & ſe métamorphoſe,
Mais ſi l'ordre l'unit le tems la décompoſe.

Le ciel pour peu de tems nous a prété le jour,
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir ſon tour;
Sommes-nous malheureux ſi la parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de fontenelle?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains fréles joüets du ſort,
Qui rampons dans la fange, & dont l'eſprit frivole
S'il ne poſſédait point le don de la parole
Serait égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voions dans la mort la fin de tous nos maux;

Enne-

Ennemis irrités armez votre vangeance!
Le trépas me défend contre votre inſolence;
Grand dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frape mon monument,
La mort met à vos coups un éternel obſtacle;
J'ai vu de l'univèrs le merveïlleux ſpectacle,
J'ai joüi de la vie & de ſes agrémens,
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.
Quoi céſar qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique
Tout l'univèrs connu, rome, ſa république!
Quoi virgile l'auteur des plus ſublimes vèrs!
Newton qui devina les loix de l'univèrs!
Que dis-je? & vous auſſi vertueux marc-auréle
L'éxemple des humains, mon héros, mon modéle,
Vous avez tous ſubi les arrêts du trépas!
Ah! ſi le ſort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer ſi la parque laſſée
Vient du fil de nos jours trancher la trame uſée?
Qu'eſt-ce que nos deſtins? l'homme naît pour ſouffrir,
Il éléve, il détruit, il aime, il voit mourir,

Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.
Voilà pauvres humains votre bonheur ſuprême!
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager,
Nous vivons dans le monde ainſi qu'un étranger,
Qui joüit en chemin d'un riant païſage
Et ne s'arrête point aux gîtes du voiage.
Chèr KAITH, ſuivons les pas de nos prédéceſſeurs,
Faiſons à notre tour place à nos ſucceſſeurs;
Tout le monde a les ſiens & nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront ſeront pleurés par d'autres.
Allez lâches chrétiens que les feux éternels
Empéchent d'aſſouvir vos déſirs criminels,
Vos auſtéres vertus n'en ont que l'apparence!
Mais nous qui renonçons à toute récompenſe,
Nous qui ne croions point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais ſouïllé nos ſentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour ſeul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui finiſſons ſans trouble & mourons ſans regrets,
En laiſſant l'univèrs comblé de nos bienfaits!

Ainſi l'aſtre du jour au bout de ſa carriére
Répand ſur l'horizon une douce lumiére,
Et les derniers raïons qu'il darde dans les airs
Sont ſes derniers ſoupirs qu'il donne à l'univèrs.

EPI-

EPITRE XIX.

A DARGET:

APOLOGIE DES ROIS.

DE mes productions laborieux copiſte
Qui de tous mes écrits ſous ta clef tiens la liſte,
Confeſſe-moi (DARGET) les ſecrets de ton cœur,
Dis-moi, que penſes-tu d'un maître ſi réveur,
Inégal, agité, penſif, diſtrait & ſombre,
Tel qu'eſt un algébriſte en combinant un nombre?
Le plaiſir vainement veut dérider ſon front,
Il paraît abſorbé dans un travaïl profond,
Tu lui vois tellement faire la ſourde oreïlle
Qu'à peine quand tu lis cicéron le réveïlle;

Alors réfléchiſſant au fond de ton cerveau
Sur un roi ſi réveur dans un poſte ſi beau,
Tu penſes en toi-même enviant ma fortune;
„Aſtolfe n'a pas ſeul ſon bon ſens dans la lune,
„Un roi dans l'univèrs n'a rien à ſouhaiter,
„Que ſon ſort eſt heureux s'il en ſait profiter,
„Il peut tout ce qu'il veut! ô trop fortunés princes,
„Arbitres ſouverains de nombreuſes provinces,
„Janus ouvre ſon temple ou le ferme à leur choix,
„Les mortels ſemblent nés pour fléchir ſous leurs loix,
„Idoles des humains, demi-dieux de ce monde
„Le ciel qui les chérit les ſert & les ſeconde!
„S'il plaiſait au deſtin de couronner darget,
„Au lieu d'approfondir un pénible projet
„Ses beaux jours couleraient de plaiſirs en délices,
„A ſes vœux les amours ſeraient toûjours propices,
„Bûvant, riant, chantant du ſoir jusqu'au matin,
„Les dieux-mêmes, les dieux envîraient ſon deſtin:
„Qui ſous le diadême a l'air mélancolique
„N'eſt rien qu'un hypocondre, un réveur lunatique.
Tout doucement DARGET, que ton eſprit calmé
Appaiſe le courroux dont il eſt animé!

Ton

Ton erreur t'ébloüit, & juge téméraire
Tu fuis les préjugés qu'adopte le vulgaire;
Ecartons l'appareïl, l'illuſion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état!
La médiocrité fait le ſort de ta vie,
Tes jours ſont tous égaux, & ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrémités
Des beſoins indigens, des ſuperfluités,
(Ecueïls où ſi ſouvent le genre humain échouë)
De ſes biens meſurés en ce monde te douë;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'eſt être comme il faut, c'eſt ton ſort, ſois content!
Libre des embaras & d'un travaïl pénible
Ton ame peut goutèr un ſort doux & paiſible,
Joüiſſant du préſent ſans prévoir l'avenir
Tous tes ſoins ſur toi ſeul peuvent ſe réunir.
Ah! trop heureux DARGET qui dans ta vie obſcure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que ſur les noms connus des grands & des héros
L'envie en frémiſſant répandit à grands flots:
Pourvu qu'en ta maiſon ta femme douce, honnête
D'un bruiant carïllon ne rompe point ta tête,

Qu'elle daigne du moins le ſoir à ton retour
T'accueïllir, t'embraſſer, ranimer ton amour;
Pourvu que du cerveau nulle acreté facheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe,
Pourvu que dalichamp * t'aſſûre ta ſanté,
Que manque-t-il alors à ta félicité?
Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance
Que tu crois chèr DARGET rempli de méfiance,
Qu'égaïant mes craïons par un riant tableau
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.
Eh bien donc j'y conſens, il ne faut plus rien taire;
O le facheux métier que d'être ſécretaire
Auprès d'un maître auteur ſoi-diſant bel eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la renommée avec ſes cent trompettes
Occupée à prôner ſes frivoles fornettes!
Tous les jours par caiers tu mets ſes vèrs au net,
Et quand tu les lui rends dieu fait le bruit qu'il fait!
D'un ſévére éxamen le pointïlleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule,
Là font des E muets qui devraient être ouvèrts
Ou c'eſt un mot de moins qui fait clochèr un vèrs;

* Chirurgien des armées du roi.

Puis

Puis en recopiant cet immortel ouvrage
Tu donnes ſon auteur au diable à chaque page;
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis,
Mais viens, apprens de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié des plus fortes entraves,
Des dargets ou des rois qui ſont les plus eſclaves!
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Des paradoxes vains la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon ſens, aux vérités rebelles
Débitent des erreurs ſous des formes nouvelles?
Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.
L'emploi d'un ſouverain (DARGET) n'eſt pas facile
Quand il veut gouvernèr en roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travaïl
Il régle en ſes états jusqu'au moindre détaïl.
Là thémis redreſſant ſa balance inégale
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ſes arrêts
Doit dans un tems donné terminer les procès;
Un hydre renaiſſant qu'on nomme la chicane
En aboiant contre elle éléve un front profane,

Et lorsque dans les fèrs on veut le captiver
Il s'échape à l'inſtant & revient vous braver,
Cet ouvrage eſt pareïl à ceux de pénélope;
Mais qui ne deviendrait à bon droit miſantrope,
Quand aiant terminé cent procès fatigans
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui meſurant leurs droits au gré de leur caprice
De propos diffamans accablent la juſtice?
Il faut taxer le peuple, il ſubvient aux emplois
Attachés à la cour, aux finances, aux loix;
Ce que donne à l'état le fuſeau, la charruë,
Aux héros ſes vangeurs de droit ſe diſtribuë,
Et c'eſt à l'équité de régler ces impots
Sur les biens des ſujets, différens, inégaux;
Quand le peuple ſe plaind qu'on charge les villages,
Le courtiſan prétend qu'on augmente ſes gages,
Et féconds en projets qui bercent leur eſpoir
Aucun ne veut donnèr & tous veulent avoir;
Qu'heureux ſerait le roi, qui véritable adepte
Du grand-œuvre un beau jour trouverait la recepte!
Plus heureux, s'il pouvait élevant leur raiſon
Réaliſer l'état qu'imagina platon!

Mais

Mais voici d'autres ſoins, il faut qu'un bras ſévére
Retienne en ſon devoir le fougueux militaire;
Dans ſon libertinage un farouche ſoldat
Parjure à ſes ſermens renverſerait l'état;
En ſes prétoriens rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'empire & lui donnaient des maîtres;
Il faut que ces lions pour les combats nourris
Par bellone lâchés ſoient domtés par thémis;
Mais pour aſſujettir leur fiére indépendance,
Mais pour donnèr un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour à tour emploier la rigueur,
L'eſpérance, la crainte & même la douceur;
Il faut pour que l'état ne perde point ſa gloire
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'eſprits unis par le devoir
Ne forment qu'un ſeul corps qu'un ſeul chef fait mouvoir;
C'eſt lui dont la raiſon pour ſervir la patrie
Guide, excite, modére ou retient leur furie.
„Ah, grace au ciel! (dis-tu prenant un air aiſé)
„Mon maître en ce diſcours enfin s'eſt épuiſé.

Epuiſé? moi! „mais oui . . . DARGET, cette matiére
Pour un homme d'état eſt une ample carriére;
Je ne t'ai préſenté que trois points différens,
Il en eſt plus de mille & tous ſont importans.
Dans le gouvernement la ſureté publique
Ne peut ſe ſoutenir que par la politique,
En uniſſant des rois elle oppoſe à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre
Elle maintient l'europe indépendante & libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités
Ces utiles liens ont été reſpectés,
Mais bientôt l'intérêt corrompant la droiture
Amena l'artifice & même l'impoſture,
La politique alors adopta le ſoupçon,
L'envie aux noirs ſerpens, l'affreuſe trahiſon
Préparérent de loin les jours de la vangeance,
Et de tant de forfaits on fit une ſcience;
Le monde fut peuplé d'illuſtres ſcélérats,
Peſte du genre humain & fléau des états;

La

La ſageſſe elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes,
Dans les conſeïls des rois on oſa les citer,
Tout pacte eut un ſens louche & put s'interpréter,
Tout traité fut ſuſpect & devint un problême,
La fraude ſur ſon front poſa le diadême,
Des crimes dont le peuple eſt puni par les loix
Devinrent des vertus appartenans aux rois.
Depuis que les forfaits parurent légitimes
Nous voions ſous nos pas entr'ouvrir des abimes,
Nous ſommes entourés de cent piéges tendus,
Comme ſur ces glacis avec art défendus,
Où l'aſſiégeant timide en main tenant la ſonde
Avance en éventant les mines à la ronde.
Entre les ſouverains il n'eſt que peu d'amis,
Les plus proches voiſins ſont les plus ennemis,
L'un de l'autre en ſecret ils trament la ruine;
Il faut qu'on les obſerve, il faut qu'on les devine,
Et d'un œïl pénétrant liſant dans l'avenir
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels ſont les ſoins (DARGET) que la couronne éxige,
Mais à moins que le ciel ne faſſe un grand prodige,
Lors même que le prince eſt quitte envèrs l'état
Le peuple de ſon roi juge comme un ingrat.
On veut qu'il ſache tout, la guerre, la finance,
L'art de négociér & la juriſprudence,
Qu'il ſoit univerſel dans ce vaſte métier
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qui l'offenſa le trouve trop ſévére,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colére;
Fait-il la guerre? on dit, „c'eſt un roi furieux,
„Le ciel pour nous punir l'a fait ambitieux.
S'il ſe maintient en paix: „ce monarque ſtupide
„Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
S'il gouverne lui ſeul: „c'eſt un prince jaloux,
„Tétu, capricieux qui ne ſuit que ſes gouts.
Commet-il de l'état le ſoin à ſes miniſtres?
„Pourquoi tolére-t-il tous leurs complots ſiniſtres?
A-t-il des favoris? „ſon faible fait pitié.
N'en a-t-il point? „ce prince eſt ſourd à l'amitié;

„L'un

„L'un eſt trop remuant, l'autre craind la fatigue,
„L'économe eſt vilain, le libéral prodigue,
„Et le galant ſurtout paſſe pour débauché.
Tel eſt de notre état le portrait ébauché!
Comment joindre (DARGET) tout grands rois que nous ſommes
Les vertus qu'ont les dieux aux faibleſſes des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections;
Si nous voulons des rois privés de paſſions,
Dont la tranquilité ne ſaurait être émuë,
Allons qu'adam * travaille & faſſe une ſtatuë! * Sculpteur du roi.
Et pourquoi ſe flatter d'appaiſer ces frondeurs?
Céſar eut ſes jaloux, titus eut ſes cenſeurs.
Veus-tu ſavoir pourquoi la cruelle ſatyre
S'acharne ſur les rois & toûjours les déchire?
C'eſt que par ſon panchant aimant la liberté
L'homme hait un pouvoir qui n'eſt point limité,
Et du maître au ſujet la grande différence
Rabaiſſant ſon orgueïl bleſſe ſon arrogance;
L'un ſe dit en ſecret, „je condanne le roi,
„Il n'a jamais l'eſprit de penſer comme moi:

Un autre dit tout haut, „ſi j'étais dans ſa place
„Notre gouvernement aurait une autre face:
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens
Solliciteurs facheux de tous poſtes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes;
Alors de ces jaloux les ſatyres malignes
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noirciſſent nos vertus;
De nouveaux mécontens cette troupe groſſie
Epilogue tout haut le cours de notre vie;
Le ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un roi faible mortel pourrait-il s'en flatter?
Aimer toûjours le bien, le ſuivre par principe,
Mépriſer un vain bruit dont l'écho ſe diſſipe,
C'eſt là notre parti, laiſſons donc bourdonner
Cet eſſain de frélons ſans nous en chagriner;
A ces juges des rois ſi nous oſions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre,
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets,
Ces cenſeurs pointilleux ſont autant de dargets;

La

LA CRITIQUE EST AISÉE ET L'ART EST DIFFICILE,
Un citoien charmant fait un roi malhabile,
Et tous ces phaëtons ſi ſavans dans notre art
Tomberaient de l'olympe en guidant notre char.
Ne penſe point DARGET, que dangereux ſophiſte
De cent rois criminels affreux apologiſte,
Abuſant de ma lyre & du charme des vèrs
Je chante des tyrans l'horreur de l'univèrs;
Ma muſe oſe blâmer la funeſte conduite
De ces vulgaires rois ſans honneur, ſans mérite,
Endormis ſur le trône ou pleins de vains projets,
Trop moûs vèrs leurs voiſins, trop durs vèrs leurs ſujets;
Je vais te craïonner leurs traits d'après nature,
Un tel . . . mais mon diſcours te laſſe outre meſure,
Tu brûles chèr DARGET de revoir ta maiſon
Où ta femme t'attend pour plus d'une raiſon,
Je crois oüir gronder ta cuiſiniére experte,
Déja le rôti féche & la table eſt couverte,
Tes ragouts délicats vont tous ſe réfroidir,
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir,

Dix heures vont ſonner, laſſés de ton abſence
Tes valets excédés grondent d'impatience.
Pars donc puisqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les grands ne ſont pas plus fortunés que toi.

EPI-

EPITRE XX.

A MON ESPRIT.

ECoutez mon esprit, je ne saurais le taire,
Les contes que sur vous tous les jours j'entens faire,
Vos défauts, vos travèrs m'ont mis au déseſpoir;
Quoi, vous étudiez du matin jusqu'au soir?
D'un violent désir suivant l'intempérance
Vous faites le savant? ah, quelle extravagance!
En feuilletant sans cesse un auteur vermoulu
Qui lassa les achards & qu'aucun roi n'a lu,
Vous voulez imitant les huets, les saumaises
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaises?
O ciel! un roi savant? ce mot me fait frémir;
Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir?

Qu'un roi ſache arrêtèr un calcul de finance,
Paraphèr un traité, ſignèr une ordonnance,
C'eſt beaucoup dans le ſiécle où l'on vit aujourd'hui;
Peut-on èn conſcience éxiger plus de lui?
Un roi doit ſoutenir la majeſté du trône,
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fièr envèrs ſes voiſins & toûjours dédaigneux
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux dieux;
Qu'importe le ſavoir? la ſcience parfaite
C'eſt de connaître à fond les loix de l'étiquette,
Cette régle des cours occupe auprès des grands
Ces oiſifs affairés qu'on nomme courtiſans.
Oui marmotez tout-bas au miniſtre en ſilence
Un compliment obſcur dans un jour d'audience,
Soiez chaſſeur outré, forcez vous à joüer,
Et ſurtout ſans rougir entendez vous loüer,
Empreſſez vous au prône & bâïllez au ſpectacle,
Soiez morne au ſouper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un roi doit ennuier ſa cour,

Tel

Tel était le métier qu'il vous falait apprendre!
Vos plaiſirs (mon ESPRIT) ont droit de me ſurprendre,
L'étude qui pour vous a tant de volupté
Déroge à vos grandeurs & perd la roiauté.
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie
On vous dit poſſédé de la métromanie,
Oui vous êtes poëte en dépit d'apollon,
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un ſtile mordant bleſſant toute la terre
Vous critiquez les cieux au mépris du tonnerre,
Et ſur homére même aiguiſant vos bons mots
Vous attirez ſur vous l'eſſain de ſes dévots?
Pouvez-vous ignorer que ſous différens titres
On voit courir de vous des odes, des épitres,
Où comme la neuville échauffant vos poulmons
Vous préchez la vertu par d'ennuieux ſermons?
Du langage français ignorant les fineſſes
Vous mettez vaugelas & d'olivet en piéces:
Ah! ſi boileau vivait, peut-être un beau matin
Votre nom dans ſes vèrs remplacerait cotin;

Que la rougeur au moins vous en monte au viſage,
Aiez honte du tems qu'abſorbe un tel ouvrage,
Et ſans vous deſſécher le cerveau vainement
Quittez du bel eſprit le fol amuſement!
Mais vous me répondez, „qu'amant de l'harmonie
„Transporté malgré vous par le dieu du génie,
„Vous pouvez librement ſuivre votre plaiſir
„Quand le roi fatigué vous donne du loiſir;
„Que ſi pour s'amuſer on voit plus d'un grand prince
„Prendre dans ſes filets les daims de ſa province,
„Vous charmez vos ennuis par des écrits divèrs
„Inondant le papier d'un déluge de vèrs.
Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
Des princes & des chiens courent à ſa pourſuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits
Vous pourſuivez chez vous une biſarre rime,
Un mot que votre ſens éxige & qui l'exprime?
Ah! quel étrange eſprit le ciel m'a-t-il donné
Si contraire à nos mœurs, ſi mal moriginé,

Qui

Qui par bifarrerie à ſa grandeur rebelle
Prétend s'ouvrir tout ſeul une route nouvelle?
Oui vous me ſoutenez, „que s'il falait toûjours
„Vous occuper de riens (grand ouvrage des cours!)
„Vous quitteriez plutôt grandeur, ſceptre, patrie
„Et des rois empeſés la lourde confrérie;
Enfin vous ajoutez, „que vos ſavans écrits
„Mériteraient l'eſtime au lieu des vains mépris
„D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécile
„Qui juge en vrai midas & prononce en zoïle.
J'en conviens mon ESPRIT, mais n'allez pas choquer
Des uſages reçus qu'on riſque d'attaquer;
Je vous rends ſimplement ſans être ſatyrique
Tous les bruits que ſur vous répand la voix publique,
On ſe moque ſurtout du peu de gravité
Dont vous aſſaiſonnez l'auguſte roiauté;
Il eſt ſur vos défauts plus d'un caton qui veïlle,
Et j'entens très ſouvent qu'on ſe dit à l'oreïlle,
„N'avons-nous pas amîs un bien plaiſant conſul?
Mais vous comptez toûjours ſuivant votre calcul;

„Ces cenſeurs (dites-vous) ſont aiſés à confondre,
„Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre;
„Yvre de mes plaiſirs ai-je comme un ingrat
„Négligé mes devoirs, ſacrifié l'état?
„M'a-t-on vu du public tromper les eſpérances,
„Trainer de longs procès, embrouïller les finances,
„Oublier les traités pour penſer aux beaux arts?
„M'a-t-on vu des derniers paraître au champ de mars?
„Mais ſi ſur tous ces points j'ai fait brïller mon zéle,
„Si l'on m'a vu toûjours à mes devoirs fidéle
„Du peuple & du ſoldat prévenir les déſirs,
„Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaiſirs?
„Je vois couler mes jours au ſein de l'innocence,
„Enchanté des attraits dont brïlle l'éloquence
„J'ai ſu monter ma lyre à différens accords,
„Chez horace & maron je puiſe mes tréſors;
„Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
„Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.
„Eh quoi! dans ma grandeur & dans ma roiauté
„Je ne joüirai point du peu de liberté,

„Qu'un

„Qu'un berger conduiſant ſon troupeau pacifique
„A de chanter le ſoir une chanſon ruſtique,
„Quand l'ombre aiant chaſſé les ardeurs du ſoleïl
„Le plaiſir lui prépare un tranquille ſommeïl?
„Achille pourra donc dans ſon jaloux délire
„Appaiſer ſon courroux par les ſons de ſa lyre,
„Et moi je ne pourrai moi ſeul dans l'univèrs
„Adoucir mes travaux par le charme des vèrs?
„Quoi, l'on m'interdira les ſources du permeſſe?
„Du monde proſterné voiant groſſir la preſſe,
„Je ſerai dans ma niche au milieu de ma cour
„Encenſé par des ſots comme le ſaint du jour?
„On me rendra martyr de la cérémonie?
„Ah, ſecoüons le joug de cette tyrannie!
„Tant pis ſi le bon ſens parait hors de ſaiſon,
„Je m'éclaire au flambeau que porte ma raiſon,
„Et bravant des cenſeurs la ſotte fantaiſie
„Je préfére ſurtout l'auguſte poëſie;
„Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
„Les lauriers d'apollon & les lauriers des rois.

„Nous

„Nous devons nos tranſports au ſeul dieu du génie;
„Le haſard qui préſide au deſtin de la vie
„Fait au plus grand héros ſuccéder quelquefois
„Un ſtupide fétus ſur le trône des rois,
„Qui végéte ſans vivre, & des humains l'arbitre
„N'a pour toute vertu que l'enflûre d'un titre;
„Mais les fils d'apollon s'élévent juſqu'aux cieux,
„Quand nous oſons parler le langage des dieux
„A peine parle-t-il le langage des bêtes;
„Des lauriers toûjours verds ont couronné nos têtes,
„Plus d'un roi par nos chants eſt devenu fameux,
„Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux,
„En vain de notre ſort un ſouverain décide,
„Son éxil dans le pont n'avilit point ovide;
„Qu'un prince ſans honneur ſur le trône amolli
„Termine ſa carriere, il eſt mis en oubli,
„Son nom dans un bouquin de généalogie
„Pourra ſervir d'époque à la chronologie,
„Ces rois anéantis reſtent pour toûjours morts;
„Mais de nos vèrs heureux les ſublimes accords

„Des

„Des ſiécles deſtructeurs perçant la nuit obſcure
„Font paſſer notre nom à la race future,
„Nos durables travaux victorieux des tems
„Ont vu des plus grands rois périr les monumens;
„De la ſuperbe troie il n'eſt trace legére
„Quand après trois mille ans nous conſervons homére;
„Depuis que le trépas redoutable aux humains
„D'auguſte & de virgile eût tranché les deſtins,
„Laſſé de ces combats que l'hiſtoire nous vante,
„Aux exploits du héros mon ame indifférente
„N'y voit que des hauts-faits qu'ont produit tous les tems,
„Mais virgile me charme & plaira dans mille ans;
„Il m'émeut lorsqu'il peind la malheureuſe troie
„Au fèr des grecs vangeurs, à leurs flammes en proie,
„Il touche par l'amour de la triſte didon
„Du bûcher funéraire allumant le brandon;
„Quel feu, quand ſur le ſtyx il fait voguèr énée!
„Il me guide aux enfèrs, j'y vois la deſtinée
„Des deſcendans d'anchiſe & du peuple romain,
„J'évoque avec virgile un nouveau genre humain,

„Du gange aux bords des mèrs où le foleïl expire
„Je vois l'heureux octave étendant ſon empire;
„Des enfans d'apollon héros ſoiez jaloux!
„Céſar fit tout pour lui, virgile tout pour nous.
„Mais du pouvoir des rois connaiſſons l'origine;
„Penſez-vous qu'élevés par une main divine,
„Leur peuple, leur état leur ait été commis
„Comme un troupeau ſtupide à leurs ordres ſoumis?
„Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres
„Forcérent les humains à ſe donner des maîtres,
„Thémis arma leur bras de ſon glaive vangeur
„Pour inſpirèr au vice une utile fraïeur,
„D'autres en uſurpant un bien illégitime
„Devinrent ſouverains en prodiguant le crime,
„Et paſſent pour héros chez les ambitieux.
„Notre origine eſt pure, elle nous vient des cieux,
„Apollon nous plaça vèrs le haut du permeſſe,
„C'eſt l'immortalité qui fait notre nobleſſe.
„Ah! ſi jamais les grands n'avaient fait que des vèrs,
„Qu'ils auraient épargné de maux à l'univèrs!

„Céſar

„Céſar moins enivré d'un pouvoir deſpotique
„Aurait par de beaux vèrs charmé ſa république,
„On n'aurait point connu ces deux triumvirats
„Sanguinaires liens d'illuſtres ſcélérats,
„Qui ſur les grands de rome éxerçaient leur vangeance;
„Si le héros du nord ſi fièr de ſa vaïllance,
„Moins roi, moins ſouverain que chevalier errant,
„Au lieu d'être amoureux d'aléxandre le grand
„Eût choiſi pour modéle horace ou bien pindare,
„Il n'eût point imploré le turc & le tartare.
„Les muſes de tout tems ont adouci les mœurs,
„Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs,
„Dans les tranquilles bois où ces nymphes habitent
„Des plaiſirs délicats les charmes les excitent,
„Leurs cœurs ne ſont touchés que par le ſentiment.
Mais que dis-je! à quoi ſert ce long raiſonnement?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole!
Quel inutile abus du don de la parole!
Ce n'eſt pas contre moi que vous devez plaider,
C'eſt l'univèrs entier qu'il faut perſuader.

Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée,
Sa critique ſurtout vivement animée
Rit de vos méchans vèrs. „mais quoi! s'ils étaient bons,
„Et s'ils pouvaient charmèr en variant leurs ſons
„D'argens, algarotti? ſi maupertuis les louë?
„Si l'homére français lui-même les avouë?
„Si la poſtérité . . . quelles ſont vos erreurs!
Connaiſſez mon ESPRIT le poiſon des flatteurs,
Leurs ſons plus dangereux que le chant des ſirénes
Peuvent bien enchanter vos veïlles & vos peines,
Mais imitez ulyſſe, & ſourd à leurs accens
Rejettez pour jamais un ſi funeſte encens!
Pouvez-vous ignorer qu'un roi quoi qu'il propoſe
Et quoi qu'il entreprenne excelle en toute choſe?
S'il aime les dangers, les combats, les haſards,
Pour l'élever plus haut on abaiſſera mars;
S'il eſt fort, auſſitôt le flatteur ſans ſcrupule
Lui prouve que d'alcide il eſt le ſeul émule;
Son cœur eſt-il d'amour facile à s'enflâmer?
C'était pour lui qu'ovide avait fait l'art d'aimer;

Lors-

Lorsqu'à de mauvais vèrs comme vous il s'amuſe,
Il rend jusqu'à voltaire envieux de ſa muſe:
Revenez mon ESPRIT de votre aveuglement,
Que l'amour-propre enfin le céde au jugement!
Eſt-il chez les humains de vertu ſans mélanges?
Rabattons ſans orgueïl les trois quarts des loüanges
Que certains beaux eſprits nous donnent à l'excès;
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles ſuccès?
Qu'avec horace un jour votre muſe barbare
Pour vous apprécièr humblement ſe compare,
Alors de vos écrits les défauts dévoilez
Vous feront convenir du peu que vous valez,
Déteſtant de vos vèrs l'inſipide volume
Vous remettrez d'abord l'ouvrage ſur l'enclume;
Etudiez ſurtout la docte antiquité,
Plus vous approcherez de ſon urbanité,
Plus vous aurez de gout pour ſes divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des ſuffrages.
C'eſt là votre modéle, & ces tréſors ouvèrts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vèrs;

Mais puisque je vous vois toûjours inébranlable,
Que les vèrs ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, & marmotant tout-bas
Comme cet indiſcret confident de midas,
Vous contez aux roſeaux mes paſſetems frivoles,
Du moins conſolez-moi de vos viſions foles;
Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la ſombre nuit des tems,
Ou ſi quelque haſard vous améne au grand monde,
Quel était cet auteur dont la muſe féconde
Monta ſur l'hélicon ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vèrs pour charmer ſon loiſir.
Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes
Dans le milieu des camps, ſans faſte & ſans grandeur
Par un pére ſévére & rigide cenſeur,
Que je fus écolier des plus grands capitaines,
Qu'à ſparte cultivant les douces mœurs d'athénes
Je fus ami des arts plutôt que vrai ſavant,
Et que ſans écoutèr un orgueïl décevant

Et

Et ſimple courtiſan des filles de mémoire,
Je n'aſpirai jamais à la ſublime gloire
D'être le plus fété parmi leurs nourriſſons;
Que ſachant me bornèr & rabaiſſer mes ſons
Je me ſuis contenté de peindre ma penſée,
Et de parler raiſon en proſe cadencée.
Dites que j'ai ſubi, bravé l'adverſité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;
Atteſtez hardiment que la philoſophie
A dirigé mes pas & réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le ſyſtême des cieux
J'ai préféré ma lyre aux arts faſtidieux,
Que ſans haïr zénon j'eſtimais épicure
Et pratiquais les loix de la ſimple nature,
Que je ſus diſtinguer l'homme du ſouverain,
Que je fus roi ſévére & citoien humain,
Mais quoiqu'admirateur de céſar & d'alcide
J'aurais ſuivi par gout les vertus d'ariſtide.
Lorsque la parque enfin laſſe de ſes fuſeaux
Terminera mes jours d'un coup de ſes ciſeaux,

Que

Que ſur ma cendre éteinte aboyra la ſatyre,
Dites que mépriſant tout ce que pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, malfait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma faible vertu,
Sans aimer la loüange inſenſible à tout blâme
J'ai toûjours conſervé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la poſtérité
Elle peut me jugèr en toute liberté.

L'ART

L'ART
DE
LA GUERRE:
POËME.

Undè prius nulli velarunt tempora muſæ.

LUCRET. *lib. I.*

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

VOus qui tiendrez un jour par le droit de naiſſance
Le ſceptre de nos rois, leur glaive & leur balance,
Vous le ſang des héros, vous l'eſpoir de l'état,
Jeune prince écoutez les leçons d'un ſoldat,

Qui formé dans les camps, nourri dans les alarmes
Vous appelle à la gloire & vous inſtruit aux armes.
Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons
Ne ſoutiennent pas ſeuls l'honneur des nations;
Apprenez leur uſage & par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits ſublimes;
Que ma muſe en ces vèrs vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros,
De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoiance,
Et par quel art encor un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme reſſerré.
Mais ne préſumez pas que dangereux poëte
Entonnant des combats la funeſte trompette,
Ebloüi par la gloire, ivre de ſon erreur
J'inſpire à votre audace une aveugle fureur.
Je ne vous offre point ATTILA pour modéle,
Je veux un héros juſte, un TITE, un MARC-AURÉLE,
Un TRAJAN des humains & l'éxemple & l'honneur,
Que la vertu couronne ainſi que la valeur:
Tombent tous les lauriers du front de la victoire
Plutôt que l'injuſtice en terniſſe la gloire!

O bienfaiſante paix, & vous génie heureux
Qui ſur les pruſſiens veïllez du haut des cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontiéres
Ces ravages ſanglans, ces fureurs meurtriéres,
Ces illuſtres fléaux des malheureux humains!
Si mes vœux ſont reçus au temple des deſtins,
Conſentez qu'à jamais ce floriſſant empire
Goûte ſous votre abri le repos qu'il déſire,
Que ſous leurs toits heureux les laboureurs contens
Recueïllent pour eux ſeuls les moiſſons de leurs champs,
Que ſur ſon tribunal thémis en aſſurance
Réprime l'injuſtice & vange l'innocence,
Que nos vaiſſeaux legers fendant le ſein des eaux
Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots,
Que tenant dans ſes mains l'olivier & l'égide
Minerve ſur le trône à nos conſeïls préſide!
Mais ſi d'un ennemi l'orgueïl ambitieux
De cette heureuſe paix rompt les auguſtes nœuds,
Rois, peuples armez vous, & que le ciel propice
Soutienne votre cauſe & vange la juſtice!
C'eſt à toi dieu terrible, à toi dieu des combats
A m'ouvrir la barriére, à conduire mes pas!

Et vous charmantes ſœurs, déeſſes du permeſſe
Gouvernez de ma voix la ſauvage rudeſſe,
Rendez d'un vieux ſoldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux!
J'entreprens de placer par une heureuſe audace
Le dieu de la victoire au ſommet du parnaſſe,
Je veux armer vos fronts de caſques menaçans;
Ma main ne peindra point les transports des amans,
Leurs peines, leurs plaiſirs, leurs larcins, leurs careſſes,
Ni des cœurs des héros les indignes faibleſſes:
Que le chantre du pont dans ſes douces erreurs
Vante le dieu charmant qui cauſa ſes malheurs,
Qu'à ſes flatteurs accens les graces ſoient ſenſibles!
Je ne vous offrirai que des objets terribles,
Vulcain qui ſous l'etna par ſes brulans travaux
Forge à coups redoublés les foudres des héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fièrs remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le deſtin des états.
Je peindrai les effets de cette arme cruelle
Qu'inventa dans baione une fureur nouvelle,

Qui du fèr & du feu réuniſſant l'effort
Aux yeux épouvantés offre une double mort.
Au ſein de la mélée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquile courage
Réparer le déſordre, & promt dans ſes deſſeins
Diſpoſer, ordonner, enchainer les deſtins.
Avant que de traiter ces matiéres ſublimes,
Il faut vous arrétèr aux premiéres maximes.
Ainſi quand l'aigle enſeigne à ſes jeunes aiglons
A diriger leur vol au champ des aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle
La mére en s'élevant les porte ſur ſon aîle.
O vous jeunes guerriers, qui brulans de valeur
Prêts à vous ſignaler dans les champs de l'honneur
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mére,
N'allez point vous flatter novices à la guerre
Que vous débuterez par d'immortels exploits,
Paſſez ſans en rougir par les derniers emplois,
Durement éxercés dans un travaïl pénible
Du fuſil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps ſouple à tous les mouvemens
Que le dieu des guerriers enſeigne à ſes enfans;

Tous fermes dans vos rangs, en ſilence immobiles,
L'œil fixé ſur le chef, à ſes ordres dociles,
Attentifs à ſa voix s'il commande agiſſez,
En mouvemens égaux à l'inſtant éxercez,
Apprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fiérement à grands pas intrépides
Sans flotter, ſans ouvrir & ſans rompre vos rangs,
Tirez par pelotons en obſervant vos tems;
Promts ſans inquiétude & pleins de vigilance,
Aux poſtes dont ſur vous doit rouler la défenſe
Attendez le ſignal & marchez ſans tarder;
Qui ne ſait obéir ne ſaura commander!
Tel ſous LOUIS DE BADE éxerçant ſon courage
FINCK * de l'art des héros a fait l'apprentiſſage.
Des troupes qu'on raſſemble en formidables corps
Les derniers des ſoldats compoſent les reſſorts,
Ces reſſorts agiſſans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.
C'eſt ainſi pour fournir aux ſuperbes jets d'eaux
Que verſaïlles renferme en ſes vaſtes enclos,
Qu'à marli s'éleva cette immenſe machine
Qui rend la ſeine eſclave & ſur les airs domine;

* Le maréchal finck mort en 1736.

Cent

Cent pompes, cent reſſorts à la fois agiſſans
Preſſent dans des canaux les flots obéiſſans,
Juſqu'à la moindre rouë a ſa tâche marquée;
Qu'une ſoupape céde ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête & tout l'ordre eſt détruit.
Ainſi dans ces grands corps que la gloire conduit
Que tout ſoit animé d'un courage docile;
La valeur qui s'égare eſt ſouvent inutile,
Des mouvemens trop promts, trop lents, trop incertains
Font tomber les lauriers qu'avaient cueïllis vos mains.
Aimez donc ces détaïls, ils ne ſont pas ſans gloire,
C'eſt là le premier pas qui méne à la victoire,
Dans des honneurs obſcurs vous ne vieïllirez pas,
Soldat vous apprendrez à régir des ſoldats;
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide
Vous verrez ſous vos loix un bataïllon nombreux;
Préſidez à ſa marche & gouvernez ſes feux,
Montrez lui dans quel ordre un bataïllon s'avance,
Charge, tire, recharge & s'arréte ou s'élance.
Les pruſſiens nerveux tous robuſtes & grands
Vainquent leurs ennemis combattant ſur trois rangs,

Sur plus de profondeur leurs rivaux pleins d'audace
Réſiſtant un moment leur ont cédé la place;
Il faut qu'un bataïllon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point ſon tonnerre infernal,
Que ſon front hériſſé pointant la baionette
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveler vos combattans altiers,
La mort aux champs de mars moiſſonne les guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes auguſtes,
Choiſiſſez avec ſoin des hommes grands, robuſtes;
Mars veut que ſans quitter leurs rangs & leurs drapeaux
Ils portent en marchant les plus peſans fardeaux,
Des corps moins vigoureux vaincus de laſſitude
N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.

Tels au milieu des bois les chênes ſourcilleux
Affrontent les aſſauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le ſouffle de borée
Renverſe des ſapins la tige reſſerrée.

Tels ſont ces hommes forts, ces robuſtes lions
Dont il faut repeupler nos braves bataïllons.

Si voulant acquérir une gloire certaine
Vous aſpirez au nom de fameux capitaine,

Des armes connaiſſez les emplois différens,
A les bien manièr éxercez vos talens,
Au combat du lapithe il faut ſavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le centaure,
Apprenez à domter la fougue des chevaux,
Qu'un nouveau pluvinel vous montre leurs défauts,
Qu'ils ſautent les foſſés au gré de votre audace.
Accoutumez vos reins au poids de la cuiraſſe,
Que votre front preſſé ne ſe plaigne jamais
Lorsque ſur lui le caſque a ſillonné ſes traits;
La valeur ſans adreſſe eſt tôt ou tard trompée,
Exercez votre bras à manier l'épée,
Cette arme redoutable & promte en ſes effets
Epouvante & détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataïlle
Que le fèr meurtrier porte des coups de taïlle,
N'emploiez point le feu combattant à cheval,
Son vain bruit ſe diſſipe & ne fait point de mal,
Parez quand il le faut vos courſiers ſur la croupe,
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe,
Serrez vos cuiraſſiers, & que votre eſcadron
Des autres peu diſtant garde le même front,

Faites vous enſeigner par un guerrièr habile
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œïl par ſes converſions
Il prend, quitte, reprend d'autres poſitions,
Se transporte ſoudain, ſe forme avec viteſſe,
Dans des terreins divèrs manœuvre avec ſoupleſſe,
A l'ordre de ſes chefs attentif & ſoumis
Sur les aîles des vents fond ſur ſes ennemis,
Et de ſon choc ſerré les pouſſe & les renverſe,
Les pourſuit dans les champs, les force & les diſperſe.
La gréce la premiére a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers,
Là nâquirent jadis l'ordre & la diſcipline,
La phalange aux thébains a dû ſon origine,
MILTIADE, CIMON, ſage ÉPAMINONDAS
Vous fites des héros de vos moindres ſoldats!
L'art ſupléait au nombre, & l'audace aguerrie
De l'orgueïl des perſans vangea votre patrie.
O jour de ſalamine! ô jour de marathon!
C'eſt vous qui de la gréce éterniſez le nom:
Regardez ce héros, ce roi de macédoine,
Il donne à ſes amis ſes biens, ſon patrimoine,

Mais

Mais riche en eſpérance & fièr de ſes vertus
Il fond ſur les perſans, il défait DARIUS,
Il ſubjugue l'aſie, & ſa forte phalange
Aſſervit le granique & l'euphrate & le gange.
Des bords de l'orient le formidable mars
Dans le ſénat romain porta ſes étendarts,
Ce peuple de guerriers amoureux des alarmes
Apprit de ce dieu même à manier les armes,
Il combattit longtems ſes belliqueux voiſins,
A le favoriſèr il força les deſtins,
Hétrusques & ſabins vaincus par ſa vaïllance
Gouvernés par ſes loix accrurent ſa puiſſance;
Fiére de ſes exploits l'aigle des légions
Prit un vol élevé vèrs d'autres régions,
Rome de ſes rivaux imitatrice heureuſe
Tournant contre eux leurs traits en fut victorieuſe,
Ses camps furent changés en d'invincibles forts,
Le danube les vit & trembla pour ſes bords;
Rome ainſi triompha du germain, de l'ibére,
De ce peuple farouche habitant d'angleterre,
De tous les arts des grecs, des fins carthaginois,
Des défenſeurs du pont, des grands corps des gaulois,

Et de tous les états qui compoſaient le monde.
Mais cette diſcipline en victoires féconde
Qui les fit arrivèr au point de leur grandeur,
Sous les derniers céſars n'était plus en vigueur;
Alors les goths, les huns, les vagabonds gépides
Moins guerriers que brigands & de pïllage avides
Ravagérent l'empire en proie à leurs fureurs,
Vainement le romain chercha des défenſeurs,
Et ce puiſſant état touchant à ſa ruine
Regretta mais trop tard l'antique diſcipline.
Cet art qui ſe perdit après un long déclin
Sortit de ſon tombeau ſous le grand CHARLES-QUINT,
Sous ce guerrier fameux la caſtille aguerrie
Fit craindre aux nations ſa brave infanterie,
L'ordre l'avait ſoumiſe à ſa ſévére loi,
Mais ſa gloire périt dans les champs de rocroi.
Alors d'un joug honteux rejettant l'inſolence,
Exercé par MAURICE à vanger ſon offenſe,
Apprenant à combattre, apprenant à ſervir
Le batave fut libre en ſachant obéir,
Et l'éxemple impoſant de ce grand capitaine
Dévelopa bientôt les talens de TURENNE;

Il apprit aux français le grand art des héros,
Loüis ce ſage roi ſeconda ſes travaux,
Le militaire alors eut ſes loix & ſa régle,
Mais loüis dans ſa cour méconnut un jeune aigle,
Fils tendrement chéri de bellone & de mars,
Eugéne le ſoutien du trône des céſars.
Sous ce ſavant guerrier dessaw dans ſon jeune âge
Fit de l'art des combats le dur apprentiſſage,
Et les dieux protecteurs des camps autrichiens
Devinrent avec lui les dieux des pruſſiens.
Voilà comme en tout tems l'art que je vous enſeigne
A ſoutenu les rois, a maintenu leur régne;
Et ſi la diſcipline en eſt le fondement,
Si ſa force ſoutient ce vaſte bâtiment,
Jugez de ſa grandeur & de ſon importance!
On ne peut l'acquérir que par l'expérience,
Malheur aux apprentifs dont les ſens égarés
Veulent ſans s'appliquer franchir tous les degrés!
Tel était phaëton ce jeune téméraire,
A lui préter ſon char il contraignit ſon pére,
Sans qu'il ſût gouverner des courſiers ſi fougueux,
Sans ſavoir le chemin qu'ils tenaient dans les cieux,
Du char de la lumiére il prit en main les rénes
Parcourant égaré des routes incertaines,

La

La foudre le frapa du vaſte champ des airs,
Son corps précipité s'abima dans les mèrs.
Téméraires craignez le fort qui vous menace!
Phaëton périt ſeul par ſa funeſte audace;
Si vous guidez trop tôt le char brillant de mars,
Songez que tout l'état doit courir vos haſards.

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT SECOND.

QUAND ſur cet univèrs la diſcorde fatale
Se déchaine des bords de la rive infernale,
Que ſes cris furieux excitent ſes ſerpens,
Qu'elle ſecouë en l'air ſes flambeaux dévorans

Et ſur les toits des rois répand leurs étincelles,
Alors envenimant leurs funeſtes querelles
La vanité, l'envie & l'animoſité
Chaſſent de leurs conſeïls la paix & l'équité;
La vangeance à leurs yeux offre ſa douce amorce,
Et tous leurs démélés ſe vuident par la force.
Par ſes premiers ſuccès le monſtre encouragé
Avide encor du ſang dont il eſt regorgé
Invoque par ſes cris le démon de la guerre
Et les fléaux cruels qui déſolent la terre.
Alors s'ouvrent partout les magaſins de mars,
Les tonnerres d'airain garniſſent les remparts,
L'acier battu gémit ſur la peſante enclume,
Et l'air eſt infecté de ſoufre & de bitume;
Ces immenſes cités où les heureux ſujets
Jouiſſaient des plaiſirs, des arts & de la paix
Sont pleines de ſoldats, de machines & d'armes,
Ces guerriers raſſemblés reſpirent les alarmes,
La trompette guerriére éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hivèrs.
La ſaiſon des plaiſirs où le dieu de cythére
Fait reſpirer l'amour à la nature entiére,

Où

Où les mortels en paix ſe livrent à ſes feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
Mais la gloire a caché ces périls à leur vuë.
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fonduë
Tombe en flots argentés de la cîme des monts,
Et ſerpente en ruiſſeaux à travèrs les valons,
Que les prés émaïllés par des fleurs différentes
Préſentent aux troupeaux leurs patures naiſſantes,
Que les bléds verdoians embelliſſent nos champs;
Dès que flore aux humains annonce le printems,
Ces guerriers préparés contre des coups ſiniſtres
Des vangeances des rois redoutables miniſtres,
Volent pour s'aſſembler dans les champs de l'honneur,
Et tous pleins du déſir de marquer leur valeur
Quittent l'abri du toit pour la toile legére,
Leurs voiſins effraïés appréhendent la guerre,
Et de leurs laboureurs ces champs abandonnés
Par des bras étrangers vont être moiſſonnés.
Vèrs un lieu déſigné cette troupe guerriére
S'aſſemble pour camper ſur un front de bandiére.
Sitôt qu'on a choiſi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir & croître en peu de tems

Places, maiſons, palais de cette ville immenſe,
L'élite de l'état y tient ſa réſidence,
Le travaïl y préſide, il éléve ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres ni du bois,
Tout ſoldat eſt maçon, cet architecte habile
Fait, transporte & refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquis, de l'art & des talens
Pour choiſir ſon terrein & pour prendre ſes camps,
Cette utile ſcience eſt ſurtout eſtimée.

Voulez-vous par vos ſoins aſſurer votre armée?
Formez vous le coup d'œïl ſur des ſignes certains,
Faites un bon emploi des différens terreins,
Ici vous rencontrez des hauteurs eſcarpées,
Là des valons, des champs, ou des terres coupées,
Dans des occaſions & des tems différens
Ils vous ſerviront tous à ſoutenir vos camps,
D'eux dépend votre ſort quand le combat s'apprête.

Vos troupes ſont un corps dont vous êtes la tête,
Il faut penſer pour lui, ranimer ſon effort,
Agir quand il repoſe & veïller lorsqu'il dort;
En vous tous ces guerriers placent leur confiance,
Leurs deſtins ſont commis à votre prévoiance,

Répon-

Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le ſoldat de vous ſeul attend ſa ſureté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide de combats campez vous dans la plaine,
Rien n'y peut empécher vos divèrs mouvemens,
Placez pour ſureté des corps ſur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois & des riviéres
Couvrez de ſon abri les villes nourriciéres;
Il faut que votre corps ſur deux lignes rangé
Occupe ſon terrein avec art ménagé,
L'infanterie au centre, & ſurtout ſur les aîles
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons élancent le trépas
Font le corps de bataïlle & vos courſiers ſes bras,
Des deux côtés ſans gêne ils doivent les étendre,
Attentif aux moiens qu'ils ont pour ſe défendre
Au lieu qui leur eſt propre aſſignez chaque corps,
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.
Ces centaures vaïllans dont la courſe legére
Fait ſous leurs piéds adroits diſparaître la terre,
Et ſouléve dans l'air des nuages poudreux
Ne ſauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins ſont égaux pour votre infanterie,
Montagne, défilé, bois, colline, prairie;
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Eſcalade les monts & les retranchemens,
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les poſtes divèrs où le combat s'engage.
Tel que dans le printems un nuage orageux
Gronde & vomit ſoudain de ſes flancs ténébreux
Les éclairs menaçans & la grêle & la foudre,
Renverſe les épis & les réduit en poudre:
Tels ces braves guerriers par des gerbes de feux
Terraſſent l'ennemi qui s'abat devant eux.
Si votre expérience eſt déja conſommée
Vous ſaurez appuier les flancs de votre armée,
Un bois, une riviére, un village, un marais
Par leurs difficultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus reſpectera ces bornes.
Le taureau ſe confie en ſes ſuperbes cornes,
Il terraſſe les ours, les lions, les chevaux,
Fiérement attentif à leurs brusques aſſauts
Il marche dans l'aréne, il s'élance, il s'arréte,
Il refuſe les flancs & préſente ſa tête;

Gra-

Gravez dans votre eſprit ce principe important,
Qui cache ſa faibleſſe eſt un guerrier prudent;
Le héros d'ilion illuſtré par la fable
Achille au talon près était invulnérable;
Vous l'êtes ſans vos flancs, donnez leur un appui,
Ou vous pourrez par eux ſuccomber comme lui.
Le ſort peut relever vos faibles adverſaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe groſſit par des ſecours nombreux,
Quittez des champs ouverts les poſtes haſardeux,
Vous ſupplérez au nombre, & par votre ſcience
Vous choiſirez des camps propres pour la défenſe,
Dans d'épaiſſes forêts, ſur le ſommet des monts,
Ou derriére un torrent placez vos bataïllons.
Ce n'eſt pas encor tout, qu'une route inconnuë
Pour ſortir de ce poſte ouvre une libre iſſuë,
Alors maître abſolu de tous vos mouvemens
Vous enchainez le ſort & les événemens,
L'ennemi que votre art a ſû rendre immobile
Conſumera ſans fruit ſon audace inutile.

Apprenez à préſent comme il faut dans ces camps
Selon les loix de mars ranger les combattans,
Soutenez par le feu la ligne de défenſe,
Et de vos bataïllons rempliſſez la diſtance
Par vos foudres d'airain dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des aſſaïllans.
Derriére ces volcans d'où part la flamme ardente
Placez des cuiraſſiers la cohorte brillante,
Si vos rivaux de gloire animés par l'honneur
Percent par votre ligne & forcent ſa valeur,
Ebranlez vos courſiers, que la tranchante épée
Du ſang des ennemis auſſitôt ſoit trempée.
Ainſi par l'art du chef le docile terrein
Contre un danger preſſant prête un ſecours certain,
Ainſi l'habileté corrige la fortune,
Mais la prudence eſt rare & l'audace eſt commune,
VARRON fut un ſoldat, FABIUS un héros.
Tel s'élevant aux cieux le ſommet de l'athos
Voit le fougueux borée aſſembler les nuages,
Il entend à ſes piéds éclater les orages,

Son

Son front toûjours ſerein où ſe briſent les vents
Mépriſe le tonnerre & ſes bruits impuiſſans.
Tel du haut de ſon camp bravant le ſort contraire,
Un héros de ſang froid voit ſon fièr adverſaire
Epuiſer contre lui ſa frivole fureur.
Si le dieu des combats vous marque ſa faveur,
Si du génie en vous brïllent les étincelles,
Vous trouverez partout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaïllés,
Poſtes que la nature a ſeule ainſi taïllés;
L'ignorant voit ces lieux mais c'eſt ſans les connaître,
Le ſage les ſaiſit, ce ſont des coups de maître!
Ainſi dans un lieu fort le fièr LÉONIDAS
Se défendit longtems avec peu de ſoldats,
Un monde de perſans auſſi fièrs qu'inhabiles
Se virent arrétés au pas des thermopyles,
La gréce par ſon art ſut confondre XERXÈS
Dans le rapide cours de ſes brïllans ſuccès.
Ainſi ſe diſputant la victoire & l'empire,
Transportant les haſards d'auſonie en épire,

Le héros du ſénat, l'idole des romains
Du fils d'anchiſe un tems balança les deſtins:
Monts de dyrrachium où rome était campée
Vous forçâtes CÉSAR à reſpecter POMPÉE!
Sans riſquer de combat, maître de la hauteur
Le ſénat triomphait, POMPÉE était vainqueur,
Mais trop facile aux vœux d'une jeuneſſe ardente
Laſſe de ſes travaux, valeureuſe, imprudente,
Il quitta ſans raiſon ſon poſte avantageux;
Que mars lui fit ſentir des deſtins rigoureux
Dans ce jour déciſif, dans ce combat unique
Où CÉSAR ſoumit rome au pouvoir deſpotique!
Vous MONTÉCUCULI l'égal de ce romain,
Vous ſage défenſeur de l'empire & du rhin,
Qui tintes par vos camps en ſavant capitaine
La fortune en ſuſpens entre vous & TURENNE,
Mes vèrs oublîraient-ils vos *immortels exploits?*
Ah! mars pour les chanter ranimerait ma voix;
Venez jeunes guerriers, admirez ſa campagne
Où ſes marches, ſes camps ſauvérent l'allemagne,

Où

Où ſe montrant toûjours dans des poſtes nouveaux
Il contint les français & brava leurs travaux!
Mais ne préſumez pas qu'il ſe tint immobile;
Quoiqu'un camp vous paraiſſe une ſuperbe ville,
La guerre veut ſouvent d'autres poſitions,
Il faut ſur l'ennemi régler ſes actions,
Le prévenir partout, occupèr un paſſage,
Marcher rapidement, ſaiſir ſon avantage,
Se retirer ſans perte, avancèr à propos,
Et toûjours l'occuper par des deſſeins nouveaux.
Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps ſéparés ſe mettant en colonne
Forment en s'avançant quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les courſiers aux flancs,
Sous leurs piéds dans les airs s'éléve la pouſſiére.
L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerriére
En replis tortueux couvrir les vaſtes champs,
Comme aux bords africains ces énormes ſerpens
Tous armés & couverts d'une écaïlle brïllante,
A cet aſpect terrible il frémit d'épouvante

Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.
Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir bellone vous regarde
Pouſſez devant l'armée une forte avantgarde,
Ne l'abandonnez pas, fachez la ſoutenir,
Ou l'ennemi trop promt pourrait vous en punir.
Semblable à ce fanal qui précéda MOYSE,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe.
Il eſt plus d'un moien pour transporter les camps,
S'il faut vous ébranlèr en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'aïlleurs le beſoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en paralléle.
Le ſort peut quelquefois abaiſſer les vainqueurs,
CONDÉ s'eſt vu battu, TURENNE eut des malheurs,
Alors il faut cédèr à ce deſtin contraire,
On peut en reculant tromper ſon adverſaire,
C'eſt là que l'art du chef doit ſe faire admirer
Si ſans confuſion il ſait ſe retirer.
Son bagage eſcorté part & prévient ſa perte,
Par un corps qui la ſuit ſon armée eſt couverte,

Et

Et tandis qu'il garnit le fièr ſommet des monts
Ses guerriers raſſurés traverſent les valons,
Ce héros gagne ainſi ſans que ſon nom s'expoſe
Un poſte avantageux où ſa troupe repoſe.
En paſſant les forêts & les monts des germains
VARUS négligea trop le ſoin de ſes romains,
Il oublia de l'art les régles ſalutaires,
Ses camps étaient peu ſûrs, ſes marches téméraires;
Il guida ſes ſoldats en d'affreux défilés
Où par ARMINIUS ils furent accablés.
Frapé de leur deſtin le pacifique AUGUSTE
S'écria dans l'effort d'une douleur ſi juſte,
„O VARUS, Ô VARUS, rend moi mes légions!
S'il eût vu les romains dans leurs poſitions,
Il aurait plutôt dit, „général incapable
„Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable!
Voilà quels ſont de l'art les principes certains
Pour mouvoir de grands corps & choiſir des terreins,
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poſte avantageux, une belle retraite

Décident du deſtin des rois & des états.
Vous illuſtres guerriers guides de nos ſoldats,
Apprenez par mes vèrs les loix de la tactique
Et par leur théorie allez à la practique,
Si vous voulez paſſer ſous un arc triomphal
Campez en FABIUS, marchez comme ANNIBAL.

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT TROISIEME.

VOus avez parcouru les arcenaux de mars;
C'eſt peu d'être enrolé ſous ſes fiérs étendarts,
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si maître de ſon art il ne tend au ſublime.

Suivez

Suivez moi dans ſon temple, obſervez, pénétrez
Ses miſtéres divins de la foule ignorez,
Loin des ſentiers battus où rampe le vulgaire
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.
Voiez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des héros, d'abimes entourés?
Sur ce rocher ſanglant voiez-vous dans la nuë
De ce palais ſacré la ſuperbe étenduë?
Son faîte eſt dans l'olympe au delà du ſoleïl,
Où des dieux immortels s'aſſemble le conſeïl,
Ses fondemens d'airain touchent au noir tartare.
Alecton, la diſcorde avec la mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effraïans
Lancent en vain ſur vous des regards foudroïans,
La gloire vous raſſûre & ſa voix vous appelle,
La gloire ouvre le temple, avancez avec elle.
Je vois les chaſtes ſœurs dans ces parvis ſacrés,
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés;
Un compas dans la main j'apperçois uranie,
Qui meſurant la terre & ſa forme applatie
Nous dépeind en petit par ſes craïons diſèrts
Les différens états que contient l'univèrs;

Cha-

Chaque point ſur la terre a ſon ordre & ſa place,
D'un hémiſphére à l'autre elle a marqué la trace,
SANSON avec VAUBAN ſes dignes favoris
Des novices guerriers cultivent les eſprits,
Elle leur montre à tous dans des cartes guerriéres
Les païs, les cités, les monts & les riviéres,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laiſſer,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverſer.
Plus loin c'eſt calliope, en careſſant la gloire
Des rois & des héros elle conte l'hiſtoire,
Ses jeunes auditeurs attentifs à ſa voix
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la muſe en traitant des matiéres ſi hautes
Leur montre à profiter des ſuccès & des fautes.
Voiez-vous la morale à l'air majeſtueux
Qui chaſſe du parvis les cœurs préſomptueux?
Elle enſeigne aux guerriers d'un ton de voix ſévére
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite auſtére,
Condanne l'intérêt & la férocité,
Dans le ſein des horreurs prêche l'humanité,

Etouffe dans ſes mains les ſerpens de l'envie,
Et veut pour l'état ſeul qu'on prodigue ſa vie.
Approchons nous, bellone un glaive dans la main
Fait tourner ſur ſes gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les ſecrets que le dieu renferme au ſanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à ſes côtés.
Dans le fond de ce temple entouré de clartés,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des aîles du génie
Paraît le dieu terrible en toute ſa ſplendeur;
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquile ſang-froid qui ſans crainte s'expoſe,
Le vigilant travaïl qui jamais ne repoſe,
La ruſe à l'œïl malin qui féconde en détours
Par ſes déguiſemens ſe fournit des ſecours,
Qui prend dans le beſoin une forme empruntée,
S'échape & reparaît comme un autre protée;
L'imagination aux yeux étincelans
Brulant d'un feu divin qu'elle porte en ſes flancs

Avec rapidité conçoit, forme, deſſine
Mille brïllans projets que pallas éxamine;
Plus loin les yeux baiſſés & le maintien diſcret
On voit l'impénétrable & fidéle ſecret,
Son doigt miſtérieux repoſe ſur ſa bouche,
Ce confident de mars ſait tout ce qui le touche.
Le trône eſt entouré de lauriers éternels
Qu'il préſente lui-même aux demi-dieux mortels,
A ſes vrais favoris qui dignes de leur gloire
Aux efforts du génie ont ſoumis la victoire;
Couronnes des héros! c'eſt vous dont les appas
Entrainent les guerriers dans l'horreur des combats,
Les autres paſſions ſont par vous étouffées.
Dans ce temple brïllant décoré de trophées
Où mars régle à ſon gré le ſort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux de colonnes d'airain
On peut des fils du dieu diſtinguer les ſtatuës
Foulant les nations que leurs mains ont vaincuës.
Là ſont ces deux héros tant de fois comparés
Montés au premier rang par différens degrés

Le vainqueur des perſans, le vainqueur de POMPÉE,
La terre de leur nom eſt encor occupée;
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL-ÉMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION;
Plus loin le grand HENRI, CONDÉ, VILLARS, TURENNE,
Là MONTÉCUCULI, DE BADE, ANHALT, EUGÉNE,
L'heureux GUSTAVE-ADOLPHE & LE GRAND ÉLECTEUR.
Là ſortant fraichement de la main du ſculpteur
On voit une ſtatuë élégante & nouvelle,
Son front eſt ombragé d'une palme immortelle,
C'eſt ce fameux ſaxon le héros des français,
Que la mort dans ſon lit abattit de ſes traits.
Venez jeunes guerriers, voici l'expérience,
Par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience,
Son front eſt ombragé de cheveux blanchiſſans,
Ses membres recourbés ſentent le poids des ans,
Son corps cicatriſé tout couvert de bleſſures
Du tems qui nous détruit affronte les injures;
Préſente à tous les faits, préſente à tous les lieux
Elle inſtruit les eſprits de ce qu'ont vu ſes yeux.

Elle

Elle vous fera voir dans la guerre punique
Par quel coup SCIPION fauva rome en afrique,
A carthage effraïée attirant ANNIBAL
Le força de combattre en ſon païs natal;
Un général vulgaire, un moins vaſte génie
Satisfait d'accourir aux champs de l'auſonie
Peut-être eût défendu ſon païs ravagé,
Il eût ſauvé l'état, mais ne l'eût point vangé.
La diſcorde en troublant la maitreſſe du monde
Dans les divèrs partis en héros fut féconde;
Voiez SERTORIUS qu'on ne peut accabler
Avancèr à propos, quelquefois reculer,
Aſſuré par l'appui des rochers d'ibérie
Arréter des romains la valeur aguerrie;
Tant un génie heureux qui poſſéde ſon art
Des deſtins de la guerre écarte le haſard!
Un guerrier plus ardent, moins ſage & moins habile
De l'apreté des monts quittant le ſûr aſile
Eût cherché ſes rivaux, qui dans leurs camps nombreux
Amenaient la fortune & POMPÉE avec eux.

Ici le grand CONDÉ fils chéri de bellone
De la france étonnée aſſûre la couronne,
Il falait arréter par des coups éclatans
D'un heureux ennemi les ſuccès trop conſtans,
Dans ce jour déciſif pour l'eſpagne & la france
L'audace du héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonſpect & moins entreprenant
N'aurait point haſardé ce combat important,
L'eſpagnol enhardi par ce français timide
Vèrs paris eût pouſſé ſa fortune rapide.
Voiez du fond du nord où régnent les hivèrs
Cette flotte étrangére avancer ſur nos mèrs,
Elle porte GUSTAVE & le ſort de l'empire,
Des germains diviſés la diſcorde l'attire,
La prudence le guide & mars eſt avec lui;
Des peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient, il eſt armé contre la tyrannie
Dont VIENNE menaçait la fiére germanie,
GUSTAVE s'établit ſur les bords de la mèr
Où ſtralſund lui préſente un port toûjours ouvèrt,

Là ſoit que le deſtin protége ſon audace
Ou que du ſort jaloux il ſente la diſgrace,
Il eſt ſûr des ſecours qu'arment ſes défenſeurs
Pour ſervir ſa fortune ou vanger ſes malheurs;
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'allemagne,
Il remet dans leurs droits cent princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vangés
A ſes deſſeins ſecrets il fait ſervir ſa gloire,
Si la parque fatale au ſein de la victoire
N'eût arrété ſa courſe & tranché ſon deſtin,
L'empire aurait nourri deux maîtres dans ſon ſein.
Là regardez EUGÉNE & ſa marche hardie
Quand l'empire des lis tenait la lombardie;
Les alpes au héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre turin;
MARSIN qui défendait une trop vaſte enceinte
Vit partout ſon armée à la fuite contrainte,
Et par ce ſeul exploit le rapide vainqueur
Rend la triſte italie à ſon faible empereur.

Suivez

Suivez ce grand EUGÉNE aux champs de la hongrie,
Du danube en ſa marche il longe la prairie,
Il aſſiége belgrade & voit les muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens;
Il pouſſe ſes travaux, il reſſerre la place,
Du viſir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laiſſe avancer par un travaïl nouveau,
Il lui laiſſe le tems de paſſer un ruiſſeau;
Alors ſans balancer ce fils de mars s'élance,
Sur eux ſes cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas, le turc plein de fraïeur
Céde le champ de gloire & belgrade au vainqueur.
Sortez de l'éliſée ombre illuſtre & chérie!
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie!
D'un regard paternel voiez vos deſcendans!
De l'art qui vous fit vaincre inſtruiſez vos enfans!
Enfans de ce héros je vous donne pour maîtres
Non des guerriers obſcurs, mais vos propres ancêtres.
ELECTEUR généreux c'eſt donc vous que je vois?
Vos peuples ſont encor tous pleins de vos exploits,

C'eſt

C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive
Que du rhin tout ſanglant abandonnant la rive
L'elbe vous vit ſoudain volèr à leur ſecours.
L'état était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fièrs enfans des goths ravageaient nos contrées,
Ils brulaient nos cités au pïllage livrées,
WRANGEL fièr d'un ſuccès qui n'avait rien couté
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un dieu vangeur paraît, un dieu pour nous propice!
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour;
Le ſuédois conſterné par ce ſubit retour,
Surpris dans ſes quartiers par ce nouvel alcide
Veut en vain s'oppoſèr à ſa courſe rapide;
O champs de fehrbelin témoins de ſes hauts faits,
Vous vites les ſuédois attaqués & défaits!
Tel jadis du TRÈS-HAUT éxerçant la vangeance,
D'un peuple dans ſes camps puniſſant l'arrogance
L'ange exterminateur frapa les philiſtins!
Tel & plus grand encor en ſes heureux deſtins,

GUILLAUME dans ce jour au deſſus de ſa gloire
Exerce la clémence au ſein de la victoire,
Il pardonne à HOMBOURG dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat ſéduit par la valeur,
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altiéres
De l'état déſolé cruels incendiaires;
Mais s'il fait pardonnèr à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vèrs les flots de la mèr qui l'avait apportée.
Ses exploits ſont ſuivis par des exploits nouveaux,
La pruſſe à ſon ſecours appelle ce héros,
Les rigueurs de l'hivèr, les flots couverts de glace
Au lieu de l'arréter ſecondent ſon audace,
Et thétis étonnée au bruit de ces récits
Voit transporter des camps ſur ſes flots endurcis;
Il vient, & ſon nom ſeul qui répand l'épouvante
Confond des ennemis la fureur *inſolente*;
Il vient, il eſt vainqueur, tout fuit devant ſes pas,
Et ſans même combattre il vange ſes états.

Ce

Ce héros qui joüit d'une gloire immortelle
Doit (nourriſſon de mars!) vous ſervir de modéle,
Sans ceſſe étudiez comme cet électeur
Les différens païs où vous guide l'honneur;
Digérer vos projets c'eſt remplir votre attente,
L'imagination ſouvent eſt imprudente,
Ne comptez jamais ſeul, & ſachez ſuppoſer
Tout ce que l'ennemi pourra vous oppoſer,
Vos deſſeins ſont manqués ſi par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre ſubſiſtance.
Ce roi qui des deſtins éprouva les excès
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de ſuccès,
Si dans des champs déſerts conduiſant ſon armée
Le czar ne l'eût battuë, affaiblie, affamée.
Que le foudre en ſecret enfermé dans les airs
Sur l'ennemi ſurpris tombe avec les éclairs;
Toûjours prêt, toûjours promt, mais jamais téméraire
Croiez que rien n'eſt fait tant qu'il vous reſte à faire,
Et ne ſoiez content de vos plus beaux ſuccès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainſi lorsque de DIEU la ſageſſe profonde
Du ténébreux cahos eut arraché le monde,
Il trouva l'univèrs par ſon ſouffle animé
Conforme au grand deſſein qu'il en avait formé.

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT QUATRIEME.

LOrsqu' au ſiécle de fer (ſiécle où nâquit le vice!)
L'audace du plus fort tenait lieu de juſtice,
Contre de fièrs voiſins au pïllage excités
On entoura de murs les naiſſantes cités,

Bientôt pour aſſervir des citoiens rebelles
L'autorité des rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux,
Sur la cîme des monts, au confluent des eaux
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontiéres.
Tel que du double rang de ſes dents carnaciéres
Le lion rugiſſant préſente avec fierté
Le terrible appareïl au maure épouvanté;
Tel d'un puiſſant état la frontiére aſſurée
Bravant des ennemis la fureur conjurée
Ralentit leur ardeur par ſes puiſſans remparts.
La guerre en tous les tems fut le premier des arts,
Ainſi que ſes progrès cet art eut ſon enfance;
La gréce & l'auſonie aſſurant leur puiſſance
N'avaient imaginé de plus puiſſans ſecours
Que l'épaiſſeur des murs & la hauteur des tours,
De ces lieux élevés il défendait les brêches
En emploiant la fronde ou décochant des flêches,
Des pierres écraſaient les ſoldats aſſaïllans.
Lorsqu'on ſerrait de près ces défenſeurs vaïllans,
Lorsqu'on battait un mur par des béliers terribles,
De bitume & de poix les maſſes combuſtibles

Tom-

Tombaient ſur la machine, & des traits meurtriers
Perçaient les aſſaïllans malgré leurs boucliers,
Souvent les généraux laſſés d'efforts ſtériles
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.
Je ne vous parle point de ce ſiége fameux
Qui fit périr priam & ſes fils malheureux,
J'honore d'ilion la poëtique cendre
Et ces combats livrés ſur les bords du ſcamandre,
Mais ce ſujet ſi beau par virgile chanté
Oterait à mes vèrs *leur mâle* gravité.
Voiez rome occupée à prendre ſyracuſe,
Et MÉTELLE emploier la valeur & la ruſe
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là voiez archiméde éluder ces aſſauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arréter les romains & bruler leurs machines.
Marſeille de ſes forts juſqu'alors indomtés
Repouſſa de CÉSAR *les* aſſauts répétés,
Laſſé de ces longueurs mais ſûr de ſa fortune
CÉSAR ſoumit marſeïlle à l'aide de neptune,
Les ſiéges des romains tous longs & meurtriers
Suspendaient les deſtins des plus fameux guerriers.

Long-

Longtems après CÉSAR le démon de la guerre,
Des mains de jupitèr arracha le tonnerre,
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux cieux par une courbe immenſe
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abiment les cités, s'envolent en éclats
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.
Bientôt de ſes remparts le canon homicide
Avec un bruit affreux & d'un eſſor rapide,
Au même inſtant que l'œïl peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une maſſe de fèr;
Dans les murs des cités le boulet formidable
Rend à coups redoublés la brêche praticable.
Ces miracles de l'art à nos jours réſervés
Par le dieu des combats aux ſiéges approuvés,
Se font par le charbon, le ſoufre, & le ſalpêtre.
Depuis que ce ſecret chez nous s'eſt fait connaître,
L'induſtrie inventive abondante en ſecours
Défendit les cités ſans élever des tours,
Par des difficultés bien plus ingénieuſes
On évita l'effet de ces foudres affreuſes.

Vous

Vous célébre VAUBAN favori du dieu mars,
Vous le ſublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparaiſſe à nos guerriers novices!
Montrez leur par quels ſoins & par quels artifices
Vous avez aſſuré les places des français
Contre les bras germains & les canons anglais,
Comment votre ſavoir par des routes nouvelles
A ſû multiplier les défenſes cruelles!
Ces ouvrages raſans, enterrés, protégés
Ne ſont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contreforts à certaines diſtances
Ils ſont environnés par des foſſés immenſes,
Les baſtions voiſins flanquent les baſtions,
Ils tournent vèrs leur gorge en forme d'orïllons,
Au milieu des foſſés & devant les courtines
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines;
Ces ouvrages coupés par ſa ſavante main
Par un nouveau rempart diſputent le terrein,
Autour de ces travaux dans un plus vaſte eſpace
L'envelope s'éléve, elle couvre la place;
Devant ſont des foſſés, là le chemin couvert,
La paliſſade enfin qui montre un front altièr,

Et ce glacis ſanglant que défend le courage,
Théatre des combats, théatre du carnage!
Que d'utiles travaux, de ſecours étonnans
L'homme a tirés des arts ſoumis à ſes talens!
Qui ne dirait à voir les remparts de la france
Que tout eſt épuiſé dans l'art de la défenſe?
Non ne le penſez pas! voiez ces ſouterrains,
Tout l'enfèr s'aſſocie aux fureurs des humains;
Ces glacis ſous vos pas contiennent des abimes,
Le ſalpêtre & la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de ſang, de morts, & de membres épars.
Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne ſont point imprenables;
Cet art ingénieux, ſoutien des défenſeurs
Par des ſecours égaux arme les aggreſſeurs;
L'attaque a ſa méthode, un chef expert & ſage
A travèrs les périls s'ouvre un libre paſſage,
Il entoure les forts par ſes guerriers nombreux,
S'il craind des ennemis les projets hazardeux,
S'il craind qu'un général entreprenant, habile
Oſât forcer ſon camp & ſecourir la ville

La

La terre ſe remuë, & tous ſes combattans
En creuſant des foſſés font leurs retranchemens;
Ceux que mars a doüés de qualités inſignes
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes;
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords,
Il faut aux ennemis oppoſer des efforts.
Et ménager de plus une forte réſerve,
Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve
Muniſſez vous toûjours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaïllans.
Etudiez le faible & le fort de la place,
Et contre elle tournez vos ſoins & votre audace;
Formez votre dépot, avancez pas à pas
Le niveau dans la main, la régle & le compas,
Approchez par détours au piéd des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues paralléles;
Il faut que ces travaux avec art dirigés
N'offrent point d'ouverture au feu des aſſiégés;
L'airain vomit alors ſon redoutable foudre,
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts qui s'élançait ſur vous
Eſt réduit au ſilence & reſpecte vos coups,

Dans ſon chemin couvert l'ennemi ſans aſile
Céde aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile;
Mais vous voilà placé ſur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur,
Dans ces perfides lieux ſervez vous de la ſonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde,
Craignez d'un ſang trop vif le transport imprudent,
Ménagez vos ſoldats, hatez vous lentement,
Terminez avant tout la guerre ſouterraine;
Que le mineur caché fouïlle & perce avec peine,
Que la ſape en avant par des chemins précis
Vous méne en ſureté ſur le piéd du glacis;
Pour ne point haſarder l'honneur d'une brigade
Commandez vos aſſauts près de la paliſſade;
Alors maître abſolu de ce ſanglant terrein,
Qu'on y méne d'abord ces tonnerres d'airain;
Par leurs coups redoublés les muraïlles s'éboulent,
A l'aide du ſapeur les boulevarts s'écroulent,
On comble les foſſés à force de travaux,
Et les aſſauts cruels ſuccédent aux aſſauts;
Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace
Pourſuivant les fuïards ont emporté la placé.

Ainſi

Ainſi par un effort avec art dirigé,
L'impétueux français au combat engagé
Au pouvoir de LOÜIS fit tomber valencienne.
Obſervez le ſoldat, il faut qu'on le retienne,
Les tigres, les lions ſont plus humains que lui
Quand il ſuit furieux le ſoldat qui l'a fui;
Si vous ne gouvernez ſa cruauté mutine,
Avide de pïllage, ardent, ſans diſcipline,
Porté par ſes fureurs au comble des excès
Vous le verrez ſouïllé de meurtres, de forfaits.
Tout général cruel qui pïlle, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſouffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains,
La voix de l'univèrs contre lui réunie
Oubliant ſes exploits maudit ſa tyrannie.
TÏLLI qui combattit pour l'aigle des céſars
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de mars,
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de mémoire;

De magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte & non pas ſes exploits.
Guerriers, retracez vous cette effroïable image!
Si ma main vous dépeind ces meurtres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.
On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet eſpoir fut promtement ſéduite;
Sous le trompeur appât d'une tréve hypocrite
TÏLLI les endormit dans les bras du repos,
Morphée avait ſur eux répandu ſes pavots;
Sur ce puiſſant rempart qui l'avait défenduë
La garde mollement ſur l'herbe eſt étenduë,
D'autres pour leurs maiſons abandonnent leurs forts;
Un fantôme éclatant ſorti des ſombres bords
De l'olive de paix leur préſente la tige,
On l'embraſſe, on accourt, enfin tout ſe néglige.
Tout dort, mais TÏLLI veïlle, il diſpoſe ſes corps,
Il précéde l'aurore, il s'approche des forts;
Sur ces puiſſans remparts privés de leur défenſe
L'autrichien cruel monte ſans réſiſtance;

Ah,

Ah, peuple malheureux qu'un fantôme ébloüit!
La trahiſon approche, elle vient, la paix fuit;
La mort, l'affreuſe mort paraît dans ces ténébres
Et couvre la cité de ſes aîles funébres,
La rage enſanglantée & les ſombres fureurs
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
La nature en frémit, & le ciel en colére
Fait en vain dans les airs éclater ſon tonnerre.
Rien n'arrête TÏLLI, les ſoldats effrénés
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux frapent, pïllent, égorgent,
Du ſang des citoiens ces triſtes murs regorgent.
TÏLLI tranquille & fièr de ſes affreux ſuccès
Conduit leur cruauté, préſide à leurs forfaits;
Ils forcent les maiſons, ils enfoncent les temples,
Le moins féroce méme imite ces éxemples;
Celui qui leur réſiſte & celui qui les fuit
Ne ſaurait éviter le fèr qui le pourſuit;
Près de ſa mére en pleurs l'enfant à la mammelle
Egorgé ſur ſon ſein tombe & meurt avec elle;

En défendant ſon fils le pére infortuné
Expire ſans vanger ce fils aſſaſſiné;
On ne voit en tous lieux que des objets horribles;
Ces monſtres furieux, aux plaintes infléxibles
Dans un aſile ſaint inutile en ces tems
Maſſacrent ſans remords trois-cent vieïllards tremblans.
On dit, pour échapèr au fèr de ces impies,
Que de jeunes beautés par la honte enhardies
Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'elbe enſanglanté terminérent leurs jours.
Mais quel ſpectacle affreux vient s'offrir à ma vuë!
Où courez vous cruels? quelle rage inconnuë!
Monſtres où portez vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons & non pas des héros!
Déja ſur les palais la flamme ſe déploie,
Malheureuſe cité tu péris comme troie!
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de tems,
Il s'éléve en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore;
O crimes, ô fureurs que la nature abhorre!

Tels

Tels qu'on peind de l'enfèr les tourmens & les feux,
Ce théatre d'horreur, ces goufres ténébreux
Où du plus faible eſpoir les ſources ſont tàries,
Les malheureux humains en proie à des furies,
Aux ſupplices divèrs à jamais condannés,
De flammes, de bourreaux, d'horreurs environnés:
Tels & plus effraïans dans ces momens funeſtes
Parurent (magdebourg) tes déplorables reſtes!
Plus d'habitans, de murs, de temples, ni d'abris!
La flamme dans les airs éclairait tes débris.
Et de cette cité jadis ſi floriſſante
Que les arts & la paix rendirent ſi brïllante,
Après l'affreux malheur en cette nuit ſouffert
De cette ville immenſe il reſtait un déſert,
Où le ſoldat cruel fatigué du carnage
S'applaudiſſait encor du meurtre & du pïllage;
Et l'elbe en s'enfuiant de ces lieux déteſtés
Couvrait de corps ſanglans ſes bords épouvantés.
Tïlli fut-il heureux en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile,

Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de ſa fureur
En lui repréſentant tant d'images funeſtes
Semblait le menacer des vangeances céleſtes.

L'ART
DE
LA GUERRE.

CHANT CINQUIEME.

PAllas qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vèrs les prudentes leçons

Pour que dans vos quartiers à la fin des alarmes
Vous ſachiez conſerver tout l'honneur de vos armes.
Lorsque le froid hivèr aux cheveux blanchiſſans
Des cavernes d'éole a déchainé les vents,
Que le fougueux borée ennemi du zéphire
Sur pomone & cérès vient uſurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats
Des feuïlles & des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés ſtériles;
Lors enfin que les camps étendus ſur les monts
Reſſentent les rigueurs des rudes aquilons,
Les guerriers ſont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils ſuſpendent un tems leurs courſes triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils ſont animés,
Les chefs des deux partis par l'hivèr déſarmés
De l'abri des maiſons recherchent les aſiles,
Et leurs corps ſéparés s'enferment dans les villes.
Il faut que le ſoldat aux travaux conſacré
Goûte pendant l'hivèr un repos aſſuré;

La

La fatigue à la fin l'affaiblit & l'épuiſe,
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.
Il faut que de gros corps tout prêts à s'ébranler
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler,
Que des poſtes divèrs la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaine puiſſante;
Paſſages, défilés, bois, chemins importans
Se garniſſent d'abord par des détachemens;
Sous les ordres du chef un prudent capitaine
Garde cette frontiére & préſide à la chaine;
Les agiles dragons, les rapides houſards
Obſervent l'ennemi, préviennent les haſards,
L'inquiétent ſans ceſſe, & leur avis fidéle
De ſa moindre démarche apporte la nouvelle;
Par leurs ſoins répétés ſes deſſeins reconnus
Sont ſoudain découverts & ſoudain prévenus.
Quand ſur tous les détaïls qu'éxige la défenſe
Vous aurez conſulté les loix de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux;

Que du froid orion l'influence ſévére
Procure aux combattans une paix paſſagére,
Leur chef judicieux loin de reſtèr oiſif
Dans les bras du repos peut ſe montrèr actif.
C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée;
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux;
La victoire a couté, ces ombres immortelles
Veulent des ſucceſſeurs & des cœurs dignes d'elles,
Dans de nouveaux ſoldats cherchez un promt ſecours.
Le vulgaire imbécile à vil prix vend ſes jours;
Ainſi que le poiſſon de nourriture avide
Eſt pris par le pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appât d'un métal ſuborneur
On tire de ſon champ l'indigent laboureur;
Du roi qu'il va ſervir il ignore l'outrage,
Mais bientôt de la troupe où ſon deſtin l'engage
La fiére diſcipline & le courage altier
Font un brave ſoldat d'un païſan groſſier.

Sou-

Souvent dans l'action le nombre ſeul décide,
Votre force peut rendre un ennemi timide;
Raſſemblez avec ſoin de rapides courſiers,
Il faut qu'ils ſoient choiſis ainſi que vos guerriers
Dans la fleur de leurs ans vigoureux & dociles.
Préparez avec ſoin tous ces amas utiles
Que cérès à vos ſoins s'empreſſe à préſenter;
L'art de vaincre eſt perdu ſans l'art de ſubſiſter.
Ce camp, ce peuple entièr à votre loi fidéle
Par une maladie à la longue mortelle
Se ſent deux fois par jour vivement aſſaïllir,
S'il manque de ſecours on le voit défaïllir;
Les fils de galien y perdraient leur ſcience,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
Ou ſi vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arrivèr au milieu de vos camps
Du fond de ſes rochers & de ſon antre aride
Ce monſtre décharné, la faim pâle & livide;
Il améne avec lui les maux contagieux,
Le découragement aux cris ſéditieux,

La faibleſſe, la peur, la miſére effroïable,
Le ſombre déſeſpoir, la mort inéxorable;
Et dans ce camp défert, peuplé par des mourans
Combattrez-vous tout ſeul des ennemis puiſſans?
Prévenez ce malheur, arrangez vous d'avance,
Dans vos camps par vos ſoins amenez l'abondance,
Et préparez ainſi dans les bras du repos
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.
Tandis que s'arrangeant pour la naiſſante année
Le chef par ſes travaux régle ſa deſtinée,
L'officier généreux tranquille en ſes quartiers
Dans le ſein de la paix joind le myrthe aux lauriers,
Sa fidéle moitié pleine d'impatience
Oublie entre ſes bras les malheurs de l'abſence;
O jours, ô doux momens par la crainte achetés!
Après tant de ſoupirs que l'amour a coutés,
Quel plaiſir de revoir à l'abri des alarmes
L'époux qui fit coulèr & qui tarit ces larmes,
D'entendre ſes exploits, de déſarmer ſes bras
Les vangeurs de leur roi, la gloire des combats;

D'atten-

D'attendrir ce grand cœur aux dangers inſenſible,
De baiſer tendrement cette bouche terrible
Qui hatait des ſoldats le redoutable effort,
Qui par ſes fièrs accens précipitait la mort!
Tandis que ſur le ſein de ſa fidéle amante
Se panche du héros la tête triomphante,
Béniſſans ſes exploits, joïeux de ſon retour
On voit autour de lui les fruits de ſon amour;
L'un baiſe avec transport ſes mains victorieuſes,
Et brûle de remplir ces routes épineuſes
Où les ſages guerriers ſe rendent immortels,
L'autre ſerre en ſes bras les genoux paternels;
De ces faibles enfans les naïves careſſes
A ce pére chéri prodiguent leurs tendreſſes,
Ils tiennent en joüant dans leurs débiles mains
Ce fèr trempé de ſang, ce fèr craint des humains,
Son caſque menaçant, ſa terrible cuiraſſe;
Bientôt des pas du pére ils vont ſuivre la trace.
Le dieu du tendre himen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux raviſſemens

Qui naiſſent de l'eſtime où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque eſt le conſtant principe,
Agrémens inconnus dans la fleur de leurs jours
A tous les partiſans des frivoles amours!
De ces chaſtes liens écartant la molleſſe
Ce généreux amant eſt tendre ſans faibleſſe,
Son cœur ne connait point la molle volupté,
Et quand le devoir parle il eſt ſeul écouté.

Dans ces chaſtes plaiſirs, dans cette joüiſſance
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuſte & ſain n'eſt jamais abattu,
Son amour innocent anime ſa vertu;
On le verra bientôt plein d'une ardeur nouvelle
Accourir dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivèrs finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,
Aux poſtes avancés les généraux s'empreſſent,
Ils forment leurs projets, les camps ſe reconnaiſſent,
Les éléves d'euclide arpentent les terreins,
Pour aſſembler les corps déſignent les chemins;

Le

Le chef toûjours actif veïlle ſur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en ſait l'avantage;
S'il penſe à l'avenir il n'eſt pas moins prudent
A pourvoir aux beſoins qu'éxige le préſent;
La mére des ſuccès la ſage méfiance
Dans ſes travaux divèrs ſoutient ſa vigilance,
Elle vient l'éveïllèr au moment qu'il s'endort,
A ſes ſens fatigués donne un nouvel effort,
Souvent elle lui dit, craignez votre adverſaire,
Peſez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire,
Aïez chez l'ennemi, dans ſes camps, en tous lieux
Autour du général des oreïlles, des yeux
Qui l'obſervent partout, qui percent ſes miſtéres,
Qui ſachent ſes deſſeins, ſes projets militaires,
Et n'épargnez jamais pour des avis certains
Ce métal corrupteur qui ſéduit les humains;
Jugez en étranger de vos plans, de vous-même,
A vos arrangemens donnez un ſoin extrême;
Croiez-vous vos quartiers en pleine ſureté?

Sur ces monts fondez-vous votre ſécurité?
Croiez-vous que le corps qui tient cette riviére,
Qui défendant ſon bord garde votre frontiére,
N'eſt point dans le péril de ſe voir inſulter?
Sur vos poſitions n'allez point vous flatter;
Ces monts audacieux dont la terrible chaine
Servait de boulevart à la fierté romaine,
Ces monts dont on craignait le paſſage fatal
Ne purent arréter les progrès d'ANNIBAL;
Soldat laborieux il vainquit ces obſtacles,
L'audace des héros opére des miracles!
Il arrive, il deſcend par de nouveaux chemins,
Etonne, attaque & bat les généraux romains.
VENDÔME s'aſſurait ſur l'appui des montagnes
Qui bordent des lombards les fertiles campagnes,
Quand ſuivant des chemins inconnus jusqu'alors
EUGÉNE de l'adige oſa franchir les bords,
Et non moins vigilant que hardi capitaine
Briſa le joug honteux qu'au pô donna la ſeine.

Re-

Remarquez ces torrens dans ces triſtes ſaiſons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons;
L'ennemi quelque jour plein d'une noble audace
Pour forcer vos quartiers en franchira l'eſpace;
Alors ſurpris, confus, ſéparé, conſterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entrainé,
Un ſeul moment fatal à vous, à votre armée
Ravira vos ſuccès & votre renommée.
Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé;
Ce n'eſt point pour le mal qui vous eſt arrivé,
Mais votre troupe alors interdite & rebelle
Perd ſon reſpect pour vous, ſa confiance en elle,
L'abattement ſuccéde au déſir des combats,
Tout eſt découragé le chef & les ſoldats,
Cet échec après ſoi traine de longues ſuites
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ſes pourſuites.
BOURNONVILLE battu mais fièr de ſes renforts
Du rhin majeſtueux paſſa les larges bords,
Devant lui les français ſous les loix de TURENNE

Gagnaient en reculant les monts de la lorraine;
Sans conſulter ſon art, ſans craindre des revèrs,
Le germain ſe ſépare avant les froids hivèrs,
Il diviſe ſes corps, il cantonne en alſace,
Il hâte par ſes mains le ſort qui le menace;
Tandis qu'il eſt flatté par la ſécurité,
Que l'aigle des céſars s'endort en ſureté,
TURENNE ſe raſſemble au revèrs des montagnes,
Il les paſſe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe ſur BOURNONVILLE, enléve ſes quartiers,
De ſes ſoldats épars il fait des priſonniers,
Et force le germain par cette rude épreuve
A paſſèr en courant vèrs l'autre bord du fleuve.
L'hivèr peut procurer de rapides ſuccès,
La ſaiſon du repos peut hater vos progrès;
Qu'aſſemblé par l'audace & par la vigilance
Vèrs des corps ſéparés un corps nombreux s'avance;
Dès qu'il les a ſurpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux ſans avoir combattu;

Que

Que la rapidité ſe joigne à la conduite,
Diſſipez l'ennemi, précipitez ſa fuite;
Nos faſtes vous diront qu'en tous lieux, en tous tems
Le deſtin ſeconda les chefs entreprenans.
Tel parut aux ſaxons ce conquérant rapide
Qui couvrait STANISLAS de ſa puiſſante égide,
Lorsque s'abandonnant à ſes tendres déſirs
AUGUSTE de vénus partageait les plaiſirs
Avec le tendre cœur de ſa jeune maitreſſe,
Se couronnait de pampre, & rempli d'allegreſſe
Oubliait ſon devoir, la pologne & ſon camp; *
L'aléxandre du nord l'aſſaïllit à l'inſtant,
Des fêtes de bacchus il trouble les miſtéres;
Les bacchantes, l'amour, les guerriers mercenaires,
Tout fuit devant ſes pas, & le ſaxon chaſſé
Conſent qu'abdalonime au trône ſoit placé.
Telle des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans ſon vol apperçoit ſur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitans

Sans

* Affaire de pintchoff.

Sans crainte des dangers dans la campagne errans,
Elle tombe ſur eux, jette des cris de joie,
Et dans ſon nid ſanglant elle emporte ſa proie.

L'ART DE LA GUERRE.

CHANT SIXIEME.

LE dieu de la victoire a daigné par ma voix
Enſeigner de ſon art les rigoureuſes loix;
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la diſcipline,

Comment un chef habile aſſûre ſes quartiers,
Et briſe les remparts ſous ſes coups meurtriers:
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des bataïlles traçons la redoutable image,
Montrons ſur cette mèr ſi promte à s'irriter
Les dangers, les écueïls, l'art de les éviter;
Je vous guide au combat, troupe illuſtre & guerriére!
Voilà ce champ fameux, voilà cette carriére
Où tant de généraux ont trop tôt ſuccombé,
Où GUILLAUME bronchait, où MARSIN eſt tombé,
Où d'autres eſſoufflés, ſans force, ſans reſſource
N'atteignirent jamais le terme de leur courſe.
Là s'abattit POMPÉE, ici finit PYRRHUS,
Là périt ANNIBAL, MITHRIDATE, CRASSUS;
Des veſtiges ſanglans de leurs funeſtes pertes,
De leurs triſtes débris les plaines ſont couvertes.
Mais dans ces mémes champs courant avec plus d'art
On a vu triomphèr ALÉXANDRE, CÉSAR,
L'impétueux CONDÉ, le ſublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG, VILLARS, MAURICE, EUGÉNE.
O vous jeunes guerriers touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiſcrets!

Dans

Dans le nombre d'amans qui courtiſent la gloire
Très peu ſont couronnés des mains de la victoire,
Tel à ſes grands exploits en joignit de nouveaux
Qui perdit en un jour le fruit de ſes travaux.
Tel parut le vangeur de la funeſte troie,
Contre cent rois ligués ſa valeur ſe déploie,
Dioméde eſt vaincu, les grecs ſont accablés,
Ajax fuit en courroux, ſes vaiſſeaux ſont brulés,
Patrocle excite en vain ſon courage inutile,
Hector à ce héros prend les armes d'achille;
Mais le troien ſuccombe après tant de bonheur,
Dans le fils de pélée il trouve ſon vainqueur;
Du fièr rival du czar voiez la deſtinée
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée!
Si d'auſſi grands héros dans les combats expèrts
Ont terni leurs exploits par de honteux revèrs,
S'ils ſont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'oſez-vous eſpérer dans l'art de mars novices,
Dans nos camps par bellone à peine encor fevrés,
Sur les devoirs d'un chef faiblement éclairés?
Mais malgré mes conſeïls dans votre ardeur premiére
Comme un courſier fougueux lâché dans la carriére,

Vous brulez de courir & de vous ſignaler.
Craignez un fol orgueïl qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre & ſes douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du génie en vous victorieux.
En vain poſſédez-vous la force d'un athléte
Qui dans londres combat au bruit de la trompette,
Admiré par le peuple, applaudi par des ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſant ſes rivaux;
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des dieux qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'olympe en leur rebellion
Soulevérent l'oſſa ſur le mont pélion;
Quand du dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon ſuffrage;
Taïlle, force, valeur, tout eſt inſuffiſant,
Minerve éxige plus d'un général prudent.
Il faut que ſon eſprit guidé par la ſageſſe
Soit vif ſans s'égarèr & prudent ſans faibleſſe,
Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats;

Au désordre à l'instant qu'il porte un promt reméde,
Et ranime le corps qui s'épuise ou qui céde;
Qu'en guerrier prévoiant il prépare de loin
Tous les secours divèrs dont l'armée a besoin;
Qu'en ressources fécond, toûjours infatigable,
Par sa faute jamais le destin ne l'accable.
Formez vous donc l'esprit, surtout le jugement,
Attendez tout de vous, rien de l'événement;
Soiez lent au conseil, c'est là qu'on délibére,
Mais lorsqu'il faut agir paraissez téméraire,
Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.
Les forces de l'état sont dans votre puissance,
Des soldats généreux vous guidez la vaïllance;
Promts pour éxécuter l'ordre du général
Ils volent aux dangers dès le premier signal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur un lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abat, s'abreuve de son sang.
Le lendemain (grand dieu!) sur ces champs de bataïlles
Regardez ces mourans, ces tristes funéraïlles,

Et parmi ces ruiſſeaux du ſang des ennemis
Voiez couler le ſang de vos meïlleurs amis,
Voiez dans le tombeau ces guerriers magnanimes
De votre ambition malheureuſes victimes,
Leurs parens éplorés, leurs épouſes en deuïl
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueïl;
Ah! plutôt que ſouïller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périſſent à jamais les cruels monumens
Moins dus à vos exploits qu'à vos égaremens!
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?
En pére bienfaiſant conduiſez votre armée,
Dans vos moindres ſoldats croiez voir vos enfans,
Ils aiment leurs paſteurs & non pas leurs tyrans;
Leurs jours ſont à l'état, leur bonheur eſt le nôtre,
Avares de leur ſang ſacrifiez le vôtre,
Tant que mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'état les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adverſaire
Il faut ſavoir fixer le deſtin de la guerre,
Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez, & prodiguez leurs jours;

C'eſt

C'eſt là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.
Un ſage général dont bellone eſt l'appui
Combat quand il le faut & jamais malgré lui,
Rempli de prévoiance & ſûr de ſa cohorte
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il penſe en général il s'expoſe en ſoldat,
Loin de le recevoir il donne le combat,
Le ſort des aſſaïllans eſt toûjours favorable.
L'effort du fièr bélier par ſon choc redoutable
S'ouvre un libre paſſage, & renverſe les tours
D'où l'aſſiégé tremblant croit défendre ſes jours,
Le mur longtems battu céde au poids qui l'enfonce.
Attaquez donc toûjours, bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos guerriers ſeront les aſſaïllans.
Si malgré tous vos ſoins la fortune legére
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,
Oppoſez aux revèrs un front toûjours ſerein,
Par votre habileté corrigez le deſtin,
Des guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez vous ferme & grand tant que dure l'orage;

Com-

Comme une ſombre nuit par ſon obſcurité
Des feux du firmament reléve la clarté,
De même vos malheurs autant que la victoire
Par votre fermeté vous couvriront de gloire,
Ne déſeſpérez point ſûr des ſecours de l'art,
La ſageſſe toûjours triomphe du haſard.

Si VILLARS fut forcé de ſe battre en retraite,
Denain de malplaquet effaça la défaite;
Souvent un ſeul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'*il était* VILLARS *devint* vainqueur.

On gagne les combats de diverſes maniéres,
Ceux connus ſous le nom d'affaires réguliéres
Vous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des poſtes retranchés, des hauteurs, des ruiſſeaux
D'affaires de détaïls ſont les ſanglans théatres,
Le terrein bien choiſi les rend opiniatres.

Voiez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer?
Leur front qui s'élargit s'étend & ſe déploie,
L'un dans l'inſtant formé va fondre ſur ſa proie,
Ces eſcadrons ſerrés d'un cours impétueux
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux,

Dans

Dans d'épais tourbïllons de ſoufre & de pouſſiére
On voit brïller de loin la lame meurtriére;
Ils preſſent les fuïards par leurs coups diſſipés,
Du ſang des ennemis leurs glaives ſont trempés.
Ici l'infanterie aiant perdu ſes aîles
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles,
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas,
Les corps victorieux s'avancent à grands pas,
Sur leur front menaçant brïlle la baionette,
L'ennemi conſterné médite ſa retraite,
Des bataïllons altiers l'attaquent dans le flanc,
Il craind, il céde, il fuit, la terre boit ſon ſang;
Des tubes meurtriers part la poudre enflamée,
Ils lancent le trépas ſur la troupe alarmée
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, ſans conſeïl, ſans chef, ſans étendarts.
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inſpire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion,
Il pourſuit chaudement le gain de l'action,

Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage.
Ainſi le grand EUGÉNE à ce fameux village *
Où TALLARD & MARSIN s'étaient très mal poſtés
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Blenheim vit des français l'audace déſarmée,
Quel nombre de captifs ſur ce ſanglant terrein!
L'ennemi des céſars fuit jusqu'au bord du rhin.
Ainſi près d'almanſa quand les lis triomphérent,
Que les lions bretons à *leurs efforts cédérent*,
Au trône de caſtille, au trône d'arragon
BARWICK par ſes exploits plaça l'heureux BOURBON.
Voici d'autres combats; là ſur cette colline
Dont le ſommet au long ſur la plaine domine,
Voiez-vous étendus ces bataïllons altièrs?
La pouſſiére de loin s'éléve dans les airs,
L'ennemi marche, *il vient*, il ſe forme, il ſe range,
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange,
Son terrein ſe refuſe aux efforts des courſiers,
Derriére ſa bataïlle il met ſes cuiraſſiers;

* Höchſtedt.

Le chef s'avance ſeul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en ce jour par un coup d'œïl de maître
S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
S'il prend ſon ennemi par ſon faible côté;
De ſa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie;
Dans ſon poſte attaqué, renverſé, confondu
L'ennemi ſe débande & s'enfuit éperdu,
Le déſordre eſt partout, le vainqueur en profite,
Les cuiraſſiers oiſifs volent à la pourſuite.
Ainſi le grand CONDÉ fut vainqueur à fribour,
Ainſi devant ſon roi dans un auſſi grand jour
On vit près de laufelt le valeureux MAURICE
En offrant à pluton le ſanglant ſacrifice
Des bretons, des germains, des bataves fuïards,
Sur le haut de leurs monts planter ſes étendarts.
Tel eſt de nos combats l'ingénieux ſiſtéme,
Tous les camps retranchés ſont attaqués de méme;
Souvent leurs boulevarts ſans prudence tracés
Ont de faibles appuis ou de mauvais foſſés,

La moitié des ſoldats tient des lieux inutiles,
Cloüés à leur terrein ils reſtent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ſes corps
Et peut en liberté diriger ſes efforts.

Rien n'arrête un héros quand bellone le guide;
Si dans un camp choiſi ſon ennemi timide
Des maux qu'il a ſoufferts encor épouvanté
Craind l'effort dangereux du bras qui l'a domté,
Et ſe fait du terrein un invincible aſile,
Ce héros le contraind par ſa manœuvre habile
A donner ces combats qu'il avait évités,
Il marche à ce deſſein vèrs les grandes cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalouſie,
Il ſe prépare, il feind, il tourne, il ſe replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles ſont dans l'attente & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur eſt ſemée,
De ſon triſte adverſaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les ſecours,
Et la force aux combats pour prolonger ſes jours;

Il faut vaincre ou périr, il n'eſt plus de retraite!
Le fân ne quitte point la biche qui l'alaite,
Un chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépots abondans qu'il voit environner.
Lorsque pour ſe ſouſtraire à votre diligence
Votre ennemi d'un fleuve implore l'aſſiſtance,
Et croit vous arréter par ſes rapides flots,
Imitez d'ANNIBAL le plan & les travaux;
Du rhône les romains occupaient le rivage,
Il feind, marche plus bas, & ſe fraïe un paſſage,
Il fait joindre la ruſe avec l'activité,
Et trompe le conſul qui le croit arrété.
Soutien de mes rivaux, digne appui de ta reine,
CHARLES, d'un ennemi ſourd aux cris de la haine
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.
Ces flots majeſtueux, cette riviére immenſe
Qui ſépare à jamais l'empire de la france,
Ces ennemis nombreux qui défendaient ſes bords
S'oppoſérent en vain à tes nobles efforts;

Qu'attendez vous guerriers d'un ſage capitaine?
Rhin, ennemis, dangers, rien n'arrête LORRAINE;
CHARLES en quatre corps ſépare ſes ſoldats
A l'endroit où COIGNI ne s'y préparait pas,
Son pont conſtruit ſoudain ſeconde ſon audace,
Il ſurprend les français, il pénétre en alſace.
Oublîrais-je LOÜIS le grand jour de tolhus,
Ces bataves poſtés, attaqués & vaincus,
Tes guerriers dans le rhin ſous tes yeux à la nage
Gagnèr en combattant l'autre bord du rivage?
C'eſt à de tels exploits que mars daigne applaudir,
Un noble entouſiasme y peut ſeul réuſſir!
Si votre cœur aſpire à la ſublime gloire,
Sachez vaincre & ſurtout uſer de la victoire;
Le plus grand des romains par ſes ſuccès divèrs
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'univèrs
Sauva ſes ennemis dans les champs de pharſale.
Voiez à fontenoi LOÜIS dont l'ame égale
Douce dans ſes ſuccès ſoulage les vaincus,
C'eſt un dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus,

Ils

Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme,
Sa valeur les ſoumit, ſa clemence les charme;
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre eſt d'un héros, pardonnèr eſt d'un dieu!
Suivez jeunes guerriers ces illuſtres modéles,
Alors la renommée en étendant ſes ailes
Mélant à ſes récits vos noms & vos combats
Portera votre gloire aux plus lointains climats.
A ce bruit la vertu du haut de l'empirée
Retrouvant des héros dignes du tems d'aſtrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité
Viendra pour vous guidèr à l'immortalité.
Dans ce temple ſacré bâti pour l'innocence
Les vertus des mortels trouvent leur récompenſe,
Là ſont tous les eſprits dont les ſavans travaux
Enrichirent l'état trouvant des arts nouveaux,
Là ſont tous les bons rois, les magiſtrats auguſtes,
Très peu de conquérans, mais tous les guerriers juſtes.
Si vous prenez un jour un vol ſi généreux,
Si vous vous élevez jusqu'au faîte des cieux,

Souve-

Souvenez vous au moins qu'une muſe guerriére
Vous ouvrant des héros la fameuſe barriére,
Excitant vos travaux du geſte & de la voix
Par l'appât des vertus a haté vos exploits.

FIN.

TABLE
DE CE
VOLUME.

PREFACE. C'eſt à vous mes amis que j'offre cet ouvrage, &c. pag. 3

ODES.

ODE I. *AGRESSET.* Divinité des vèrs & des êtres qui penſent, &c. 7

ODE II. LA FERMETÉ. Fureur aveugle du carnage, &c. 11

ODE III. LA FLATTERIE. Quelle fureur, quel dieu m'inſpire, &c. 18

ODE IV. LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE. Que vois-je, quel ſpectacle! ô ma chére patrie, &c. 26

TABLE.

ODE V. LA GUERRE PRÉSENTE. Bellone, jusqu'à quand ta rage frénétique, &c. 32
ODE VI. LES TROUBLES DU NORD. L'univèrs ébranlé ne reſpire qu'à peine, &c. 38
ODE VII. *AUX PRUSSIENS.* Peuples que la valeur conduiſit à la gloire, &c. 46
ODE VIII. *A MAUPERTUI:* LA VIE EST UN SONGE. O maupertui, chèr maupertui, &c. 51
ODE IX. *AU COMTE DE BRUHL:* IL NE FAUT PAS S'INQUIÉTER DE L'AVENIR. Eſclave malheureux de ta haute fortune, &c. 58
ODE X. *A VOLTAIRE:* QU'IL PRENNE SON PARTI SUR LES APPROCHES DE LA VIEÏLLESSE ET DE LA MORT. Soutien du goût, des arts, de l'éloquence, &c. 64

EPITRES.

EPITRE I. *A MON FRERE DE PRUSSE.* O vous à qui je dois le plus ſincére amour, &c. 71
EPITRE II. *A HERMOTHIME:* SUR L'AVANTAGE DES LETTRES. Ecoutez hermothime, une amitié ſincére, &c. 81

EPI-

TABLE.

EPITRE III. SUR LA GLOIRE ET L'INTÉRÊT. Soit dégout, ſoit dépit, ou bien ſoit que tout s'uſe, &c. 95

EPITRE IV. *A ROTTEMBOURG:* SUR LES VOIAGES. J'en conviens rottembourg, quoique l'on en préſume, &c. 110

EPITRE V. *A D'ARGENS:* SUR LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN. Oui je doute avec vous, j'adopte chèr d'argens, &c. 123

EPITRE VI. *AU COMTE GOTTER:* COMBIEN DE TRAVAUX IL FAUT POUR SATISFAIRE DES ÉPICURIENS. O comte fortuné qui dans l'indépendance, &c. 138

EPITRE VII. *A MAUPERTUI:* LA PROVIDENCE NE S'INTÉRESSE POINT A L'INDIVIDU, MAIS A L'ESPÉCE. Non ne préſumez point ſublime maupertui, &c. 154

EPITRE VIII. *A MON FRERE FERDINAND:* SUR LES VŒUX DES HUMAINS. Tous les hommes ſont fous, platon dans ſon erreur, &c. 168

EPITRE IX. *A STIL:* SUR L'EMPLOI DU COURAGE, ET SUR LE VRAI POINT-D'HONNEUR. Stil, ſur le point-d'honneur peu de gens ſont d'accord, &c. 180

TABLE.

EPITRE X. *AU GENERAL BREDOW:* SUR LA RÉPUTATION. Brédow, l'homme eſt aux yeux d'un cenſeur équitable, &c. 194

EPITRE XI. *A MA SOEUR DE SUEDE.* Quelle gloire en ce jour ma ſœur vous environne! &c. 207

EPITRE XII. *A PODEWILS:* SUR CE QUE L'ON NE FAIT PAS TOUT CE QUE L'ON POURRAIT FAIRE. Laborieux ami dont l'eſprit pacifique, &c. 218

EPITRE XIII. *A MA SOEUR DE BAREUTH:* SUR L'USAGE DE LA FORTUNE. Du ſonge des grandeurs l'image évanoüie, &c. 229

EPITRE XIV. *A SWERTZ:* SUR LES PLAISIRS. De nos brillans plaiſirs aimable directeur, &c. 240

EPITRE XV. *A ALGAROTTI:* Aimable rejetton de l'antique auſonie, &c. 250

EPITRE XVI. *A FINCK:* LA VERTU PRÉFÉRABLE A L'ESPRIT. Le défaut principal du ſiécle où nous vivons, &c. 260

EPITRE XVII. *A CHASOT:* SUR LA MODÉRATION DANS L'AMOUR. Ne penſez point chaſot, vous que l'amour poſſéde, &c. 271

EPI-

TABLE.

EPITRE XVIII. *AU MARECHAL KAITH:* SUR LES VAINES TERREURS DE LA MORT, ET LES FRAIEURS D'UNE AUTRE VIE. Il n'eſt plus ce ſaxon, ce héros de la france, &c. 283

EPITRE XIX. *A DARGET:* APOLOGIE DES ROIS. De mes productions laborieux copiſte, &c. 299

EPITRE XX. *A MON ESPRIT.* Ecoutez mon eſprit, je ne ſaurais le taire, &c. 313

L'ART DE LA GUERRE: POEME. 329

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.

TOM. I.

Libr. impr. rar.
Quart. 264.